

Souvenirs de guerre (1914-1918) : le 2e régiment de marche de tirailleurs

. Souvenirs de guerre (1914-1918) : le 2e régiment de marche de tirailleurs. 1922.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

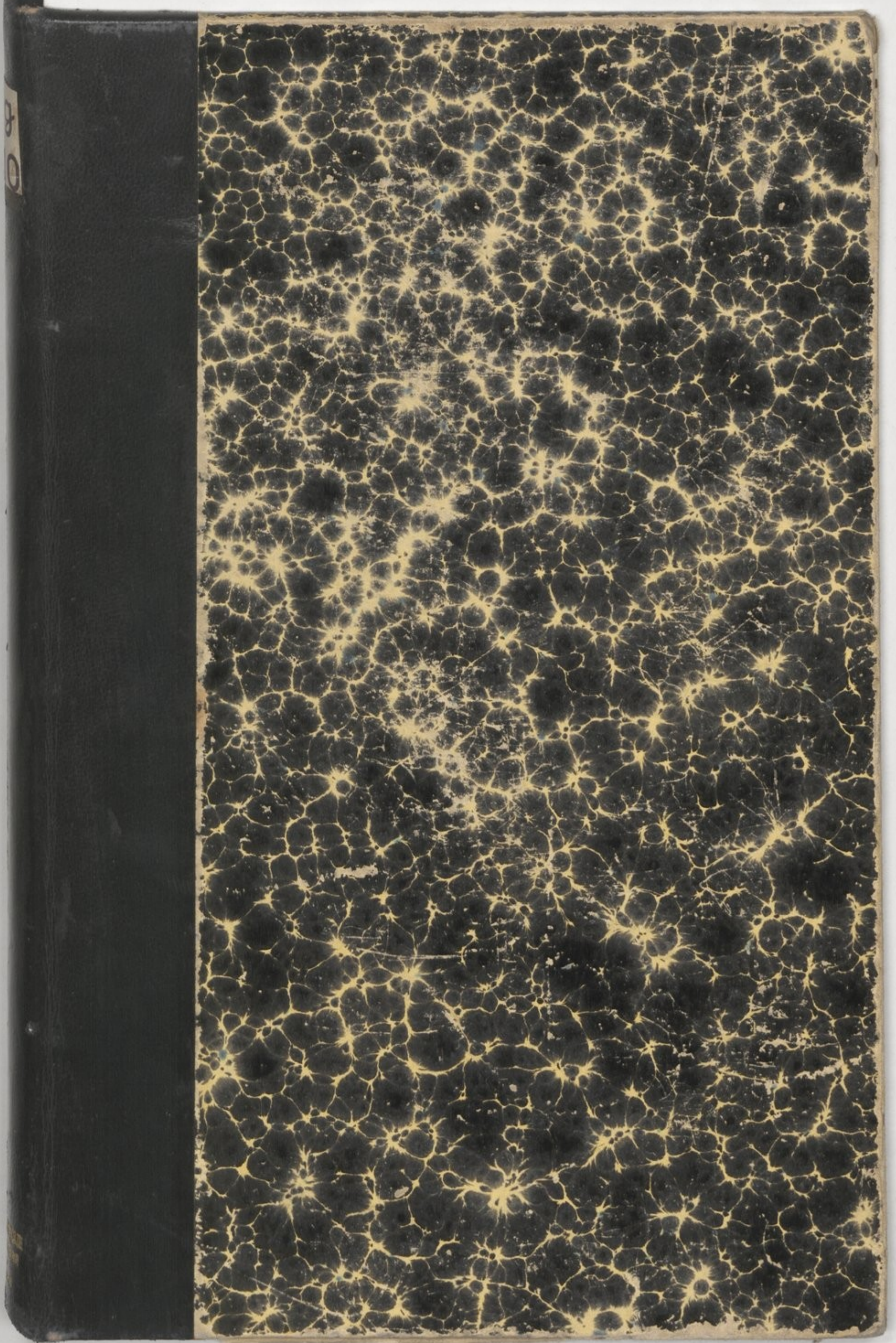
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

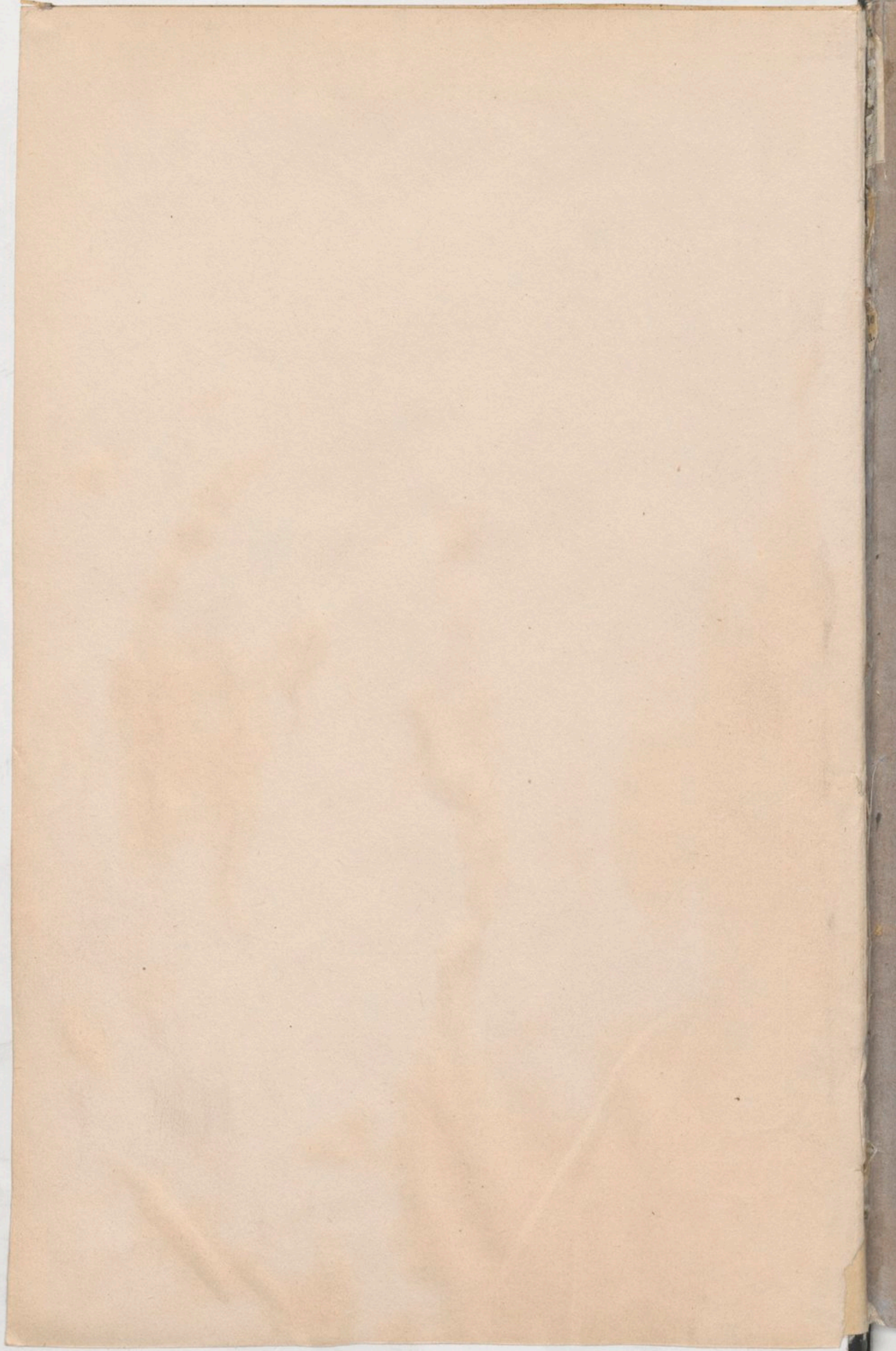
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.









A. 2. g. 3010

LE
2^e RÉGIMENT DE MARCHE
DE TIRAILLEURS

SOUVENIRS DE GUERRE

(1914-1918)



ALGER
ANCIENNE MAISON BASTIDE-JOURDAN
JULES CARBONEL
IMPRIMEUR - LIBRAIRE - ÉDITEUR

1922

(~~6.5046~~)

LE 2^e RÉGIMENT DE MARCHE
DE TIRAILLEURS

SOUVENIRS DE GUERRE

(1914-1918)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

A.2.g. 3010

LE 2^e RÉGIMENT DE MARCHE
DE TIRAILLEURS

SOUVENIRS DE GUERRE

(1914-1918)



ALGER
ANCIENNE MAISON BASTIDE-JOURDAN
JULES CARBONEL
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

1922





Le Drapeau du 2^e Régiment de Tirailleurs,
Décoré de la Légion d'Honneur et de la Médaille Militaire,
porté par le Lieutenant-Colonel D'AUZAC DE LAMARTINIE



Aux Morts Anonymes

« Sic vos non vobis... »

Héros de Charleroi, du Bois Saint-Mard et de Quennevières, Morts sublimes de Champagne, de Verdun et de l'Aisne, Vainqueurs de Moreuil, de Noyon et de Guise, ignorés de la Gloire... petits Turcos obscurément tombés dans les combats terribles, et dont les Noms sont inconnus, c'est à Vous que sont dédiées ces lignes reconnaissantes !...

Que Vos âmes y trouvent la piété du Souvenir ! Qu'auprès des noms illustres gravés dans ce récit Vos fils retrouvent l'intime voisinage de Vos incomparables vertus ! Que vos camarades plus heureux, survivants honorés, et dont la Gloire est née de Votre Sacrifice, ne la séparent jamais de Votre cher souvenir !!!...

Le Drapeau magnifique que Vous avez tant honoré et dont la Fourragère est rouge de votre Sang plane et frissonne fièrement au-dessus de Vos tombes éparses !...

La France qui Vous pleure avec les meilleurs de ses Enfants, Vous confond avec Eux en Son éternelle gratitude.

P. B.

CHAPITRE PREMIER

LE DÉPART. — LES PREMIERS CONTACTS.

LA RETRAITE DE BELGIQUE.

Le 5 août 1914, à la nuit tombante, sept transports quittaient majestueusement la rade d'Oran, voguant vers la Patrie menacée, vers la France. Les derniers feux du soleil couchant éclairaient un spectacle grandiose, inoubliable, l'adieu de tout un peuple à ses enfants, aux soldats qui partaient. Ils laissaient voir le grouillement tumultueux de milliers et de milliers d'hommes, de femmes, de vieillards, . . . silhouettes imprécises éparpillées du bas au haut de la côte dans l'estompe mauve, rose, indéfinissable du crépuscule d'Afrique, agitant lentement, amoureusement, jusque sur les terrasses les plus lointaines des maisons lumineuses de blancheur, mouchoirs, écharpes multicolores, . . . envoyant un dernier sourire, une larme, un baiser à l'être cher qui déjà glissait au large, dans la nuit . . .

A l'arrière du *Duc d'Aumale*, la *Marche du 2^e Tirailleurs* était sonnée ; et ses notes semblaient lancer solennellement à cette foule recueillie le serment que les Turcos seraient dignes de leurs ancêtres, des magnifiques héros de **Wissembourg** !! . . .

Ils ont tenu parole !!

Deux Bataillons du 2^e Tirailleurs, son Drapeau et son Etat-Major sont à bord ; les autres unités, essaimées au Maroc, ne gagneront la France que plus tard : mais les 2^e et 3^e Bataillons auxquels va s'adjoindre le 2^e Bataillon du 5^e Régiment constituent dès lors le 2^e Régiment de Marche auquel était réservé l'honneur du premier contact.

Lentement, les bateaux glissent sur les flots bleus . . . Une escadre imposante les protège, car le **Goeben** et le **Breslau**

qui viennent d'ensanglanter **Bône** et **Philippeville** ont échappé à nos croiseurs. Leur proie vraiment serait trop belle : aussi fait-on bonne garde : Cuirassés, Croiseurs, Contre-Torpilleurs nous escortent nombreux, scrutant l'horizon, frayant la route ; leurs fumées montent droit dans un ciel sans nuages.

Au matin du 7 août apparaissent les côtes de France... Voici le port de **Cette** vers lequel on se presse. Déjà quelques pêcheurs, ramant à bord de frêles esquifs, viennent saluer nos troupes, précédant de leurs vivats les acclamations chaleureuses qui vont accueillir à terre les beaux soldats d'Afrique insouciantes et superbes sous la rouge chéchia et le bleu boléro.

Si, au départ, un peu de cette tristesse inséparable des adieux s'était furtivement mêlée, malgré tout, au général enthousiasme, ici du moins la joie se manifeste pure, sans aucune contrainte : l'accueil est chaud, vibrant ; les portes sont largement ouvertes, comme les cœurs, à cette masse d'Hommes qui encombrent de leur foule les rues devenues trop étroites, à ces guerriers dont la bravoure est presque légendaire, et qui débarquent, pleins de confiance, pour aider à reprendre à notre ennemi séculaire les chères Provinces, jadis arrachées !...

Mais déjà il faut partir ; à l'aube du lendemain les Tirailleurs s'embarquent pour **Arles**. Musique en tête, Drapeau déployé, ils traversent les petites rues de l'antique cité où se presse une foule ardente, passionnée, qui les acclame et leur fait fête. Sous les gracieuses coiffes blanches tous les visages sont souriants, tous les cœurs sont joyeux. Devant l'Hôtel de Ville s'affichent les plus réconfortantes nouvelles : **Mulhouse** est à nous !!... les Alsaciens délivrés arrachent les poteaux-frontière!... **Joffre** leur adresse de vibrantes proclamations ! Sous le soleil de Provence la joie s'exalte encore ; les imaginations bouillonnantes sentent toute proche la Victoire finale : et, dans cette atmosphère surchauffée, les Turcos, vaguement inquiets, commencent à craindre un peu d'être arrivés trop tard.

Fébrilement on s'équipe ; les unités se complètent, les

équipages sont rassemblés, les chevaux réquisitionnés ; et le 12 août au matin le train s'ébranle à nouveau, emmenant en un point de concentration encore ignoré le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche, prêt au combat...

Durant deux jours, durant deux nuits, les Turcos traversent la France, fêtés à chaque gare ; partout, des paniers de fruits, des fleurs, des boîtes de gâteaux sont épuisés à chaque wagon ; des mains pieuses épinglent médailles, scapulaires, aux chéchias, aux boléros, distribuent même des chapelets à ces braves Musulmans qui remercient d'un large sourire étalant leurs dents blanches, et se parent, sans aucune fausse honte, — comme naguère d'une branche de jasmin.

Enfin, le 14 août au matin on débarque à **Auvillers-les-Forges**. Les sacs sont remis au dos et l'on marche en direction du Nord. Voici la petite ville de **Rocroi** entourée de remparts, ceinte de fossés, que l'on traverse en bon ordre ; les Etat-Majors de la Division et de la Brigade s'y installent : le Régiment poursuit sa route et s'arrête à **Gué d'Hossus**, en bordure de la frontière Belge, où durant deux jours il stationne. Quelques voitures, quelques chevaux encore nécessaires y sont réquisitionnés. Le 15 au soir, par une pluie torrentielle et une nuit fort obscure, on se remet brusquement en marche : les Tirailleurs arrivent à **Frasne**, à **Petigny** où la nuit s'achève ; de grands feux, de bons lits de paille, du café bien chaud qu'ont préparé de braves gens réconfortent bien vite les hommes assez fatigués, et le lendemain on repart à nouveau pour stationner à **Villers-en-Fagne**, puis, aux jours suivants, à **Mariembourg**, à **Sanzeille**, à **Yves-Gomezée**.

La 37^e Division dont la concentration est achevée est passée aux ordres du général commandant le X^e Corps. L'ennemi approche ; il a complété l'investissement de **Liège**, a gagné la rive gauche de la Meuse ; ses masses se pressent vers la Sambre qu'elles vont tenter de franchir. A l'Ouest de **Namur** le X^e Corps doit s'y opposer ; à sa gauche, le III^e Corps surveille les passages du fleuve en amont de Charleroi.

L'heure enfin a sonné du premier combat ! Le vingt et un

août à onze heures du soir, la 73^e Brigade se met en marche vers la Sambre. L'impatience accélère les pas ; la route, toute droite comme les hauts peupliers qui la bordent, traverse plusieurs villages, des plaines, des bois. Et dans la brume du matin nous croisons une troupe relevée de la bataille : ce sont des éléments épars du X^e Corps ; quelques casques à pointe, quelques fusils sont orgueilleusement brandis, jalousement contemplés — et nous glanons au passage des bribes de récits héroïques, sinon vrais... De renseignements, pas ; le temps presse d'ailleurs, et les glorieux trophées entrevus n'ont-ils pas affirmé de façon certaine que l'ennemi n'est pas loin désormais ?... Tout à coup on tend l'oreille : de sourds grondements se font entendre devant nous, comme au soir des chaudes journées d'été les lointains éclats du tonnerre. Bientôt leur bruit s'amplifie, il devient plus précis d'instant en instant : plus de doute cette fois... c'est bien le canon !!...

On avance toujours... et voilà qu'au loin, devant nous, se dessinent dans le ciel les nuages blancs et noirs des fusants qui éclatent... C'est la bataille, enfin... De nombreuses batteries nous doublent rapidement pour aller prendre position ; la route est dégagée pour leur faire place, et les trois Régiments de la Brigade, rangés en colonne de bataillons dans une immense prairie à droite de la route, approvisionnent leurs armes : le maniement simultané de près de huit mille culasses mobiles solennellement couvre un instant le bruit de l'artillerie allemande...

La route est libre, la marche reprend. Le 2^e Zouaves nous devance tandis que nous traversons le bourg de **Fosse** où s'installent les ambulances pavoisées — sinon protégées — du Drapeau blanc orné de la Croix Rouge... Arrêtés plus loin, à contre pente d'un petit mamelon qui surplombe le village, les Tirailleurs attendent de nouveaux ordres ; les Zouaves sont engagés là-bas, sur la Sambre, dont un rideau de bois nous cache les méandres ; sur la crête toute proche, nos généraux et leurs Etat-Majors, jumelles aux yeux, interrogent le terrain ; mais on ne distingue guère que la fumée des éclatements, que

les éclairs des obus fusants, qui, par groupes de six, embrasent de toutes parts et constamment l'horizon.

Midi !!... le III^e Corps, à gauche, cède sous la pression de l'ennemi, écrasé par une artillerie lourde dont la portée défie impérieusement la précision de notre 75... Devant nous le 2^e Zouaves subit de dures pertes ; son chef, le Lieutenant-Colonel **Trousselle**, arrivé la veille, vient d'être glorieusement tué... Le 2^e Tirailleurs envoyé en soutien, est porté en avant : il s'engage dans les bois de **Hain**, gagne les taillis qui bordent **Ham-sur-Sambre**, et va protéger le repli des Zouaves qu'un ordre vient de rappeler. L'ennemi est invisible, terré sans doute ?... merveilleusement dissimulé en tous cas par le « feld-grau » de son uniforme aux regards perçants des Turcos dont les baïonnettes impatientes restent inemployées. Ce déluge de feu qui les entoure, cette pluie de fer qui, sans relâche, s'abat sur le terrain, les étonne un instant : mais leurs vaillants Officiers sont là qui raillent en souriant l'inexpérience des artilleurs ennemis dont les obus fusent trop haut, et le brave Lieutenant **Ferry** qui, malgré ses cheveux blancs, a voulu porter leur Drapeau, en déploie maintenant les couleurs : A sa hampe s'étale la Croix de la Légion d'Honneur ; sur sa soie pâlie brillent des noms à jamais glorieux... Désormais les cœurs restent fermes, les fronts restent hauts !!...

Cependant l'ennemi à franchi la Sambre à notre gauche déjà, et la position des Tirailleurs devient critique ; l'ordre de retraite arrive. A travers bois, à travers champs, ils regagnent **Fosse** d'où sont en hâte évacués les derniers blessés par les derniers trains. Les habitants ont fui !! la petite ville semble morte... en groupes épars, mornes, désemparés, des soldats de toutes armes refluent vers le Sud ; des fourgons de toutes espèces, des canons, des équipages de ponts, des voitures médicales font trembler les maisons vides de leur roulement précipité ; et fantassins, cavaliers, artilleurs, équipages, pêle-mêle, s'engouffrent sur la route de la retraite, dans un désordre hélas inexprimable !!

Oh !! quel lugubre crépuscule s'abat sur cette fin de jour !!

quel amer désenchantement fait place à l'ivresse du départ !! Et l'artillerie allemande allonge son tir ; l'allure s'accélère, la confusion augmente... la route est trop étroite pour canaliser cette déroute, et bientôt l'on piétine sur place...

La nuit est tombée. Péniblement les troupes s'écoulent à travers les rues de **Saint-Gérard** que doit momentanément occuper le 2^e Tirailleurs ; mais l'encombrement est tel que nous bivouaquons autour du village. Tristement la nuit s'achève dans ces conditions, dans l'angoisse de la première défaite...

Au petit jour l'ordre arrive de nous replier sur **Graux**, et de maintenir ce village en état de défense. Un épais brouillard flotte dans l'air ; le canon s'est tû ; les bataillons, échelonnés dans la plaine au nord-est du village, creusent des tranchées, de leurs outils portatifs. Déjà, dans le pays, beaucoup de maisons sont vides ; les derniers habitants, à notre venue, ne comprennent que trop la gravité du moment : précipitamment ils rassemblent quelques hardes et s'enfuient, à leur tour, en essuyant une larme... Triste spectacle qui nous étreint le cœur !! Maintenant c'est le silence, un silence de mort parmi cet abandon, interrompu de temps à autres par le mugissement des bœufs délaissés dans les étables, et que l'œil du maître ne surveille plus...

Les heures s'écoulent dans une morne attente ; les rayons du soleil ont dissipé la brume : à notre gauche, le canon tonne à nouveau...

Des ordres ! ... Le Régiment doit se porter au sud de **Graux** en position d'attente. Il est trois heures ; les tranchées sont abandonnées, on se remet en marche et l'on traverse le village désert. Bientôt le 5^e Bataillon est détaché en soutien de la 74^e Brigade qui fait front au nord d'**Oret** ; les deux autres unités, momentanément laissées en réserve, se groupent dans la plaine, hors de la route que trahissent aux artilleurs les arbres qui la bordent, et sur laquelle viennent éclater quelques salves de 77.

Les hautes silhouettes des turcos qui s'éloignent se profilent là-bas sur une crête ; ils marchent crânement, en colonnes de

compagnies. De gros obus fusants éclatent au-dessus d'eux sans grands dommages malgré nos craintes : un instant ils se couchent, puis se relèvent et disparaissent là-bas, vers l'ouest. A **Oret** où ils arrivent avec la nuit, le bombardement est intense ; profitant d'une accalmie, ils traversent rapidement le village où s'allument déjà quelques incendies. Des troupes du X^e Corps qui ont dû se replier encombrant les issues ; les Tirailleurs s'installent hors des maisons, dans la campagne, au nord-est.

La nuit est tout à fait tombée... C'est la trêve. Les bataillons en réserve se sont rapprochés, l'Etat-Major du Régiment s'installe dans un champ de blé non loin de **Mettet**, au carrefour de la route de **Florennes** : la Compagnie hors rang veille à la garde du Drapeau...

Hélas !! le front de l'ennemi se jalonne sinistrement !! **Fosse** qu'hier matin nous traversions, **Saint-Gérard** où nous trouvait la nuit, **Graux** quitté depuis quelques heures sont en flammes ! Tout l'horizon flamboie... le Ciel est rouge comme du sang !! Etendus sur le sol, nous pensons avec amertume, en cette nuit funèbre, aux pauvres gens qui nous tendaient les bras, nous acclamaient comme des libérateurs, et dont les fermes brûlent maintenant, dont la richesse n'est plus que cendres sous la torche implacable des Barbares d'outre-Rhin !!

Ah qu'ils sont loin les beaux rêves récents !!... : l'Alsace et la Lorraine rendues à nos cœurs, la France secouant les chaînes rivées en 1871... la route de Berlin allègrement parcourue !! Et nos yeux restent grands ouverts dans la nuit.

L'aube du 24 août étend ses doigts sanglants... Sous un bombardement furieux, les Tirailleurs du 5^e Bataillon doivent quitter les tranchées qu'ils ont creusées à la faveur de la nuit, et se reporter un peu en arrière : tant bien que mal, ils se dissimulent dans les replis du terrain, observant la plaine devant eux, les lisières des bois où l'ennemi va déboucher. Les mitrailleuses du Lieutenant **Savary** sont en place, les distances appréciées : il faut tenir résolument jusqu'à 8 h. 40 pour protéger la retraite dont l'ordre, hélas !! vient d'être donné...

Les deux autres bataillons laissés en réserve depuis la veille, sont appelés en deuxième ligne devant le village de **Corroy** où ils doivent tenir jusqu'à 7 h. 30.

... Et sur la route de **Florennes** défilent, dans un interminable désordre, des batteries, des soldats couverts de poussière, d'inutiles cavaliers... De nombreux blessés couverts de sueur et de sang sont hâtivement pansés dans les fossés de la route, chargés sur les voitures, sur les caissons qui se succèdent sans arrêt... D'autres, qui peuvent marcher vont grossir les rangs déjà désordonnés des troupes qui passent !! Et tout ce flot

lamentable reflue vers le Sud sous la protection des Tirailleurs qui font encore face à l'ennemi...

Le 5^e Bataillon a ouvert le feu sur des masses grises qui suintent des bois et bondissent dans sa direction ; les mitrailleuses, elles aussi, tirent sans relâche : surpris, les Allemands s'arrêtent et se couchent. Mais leurs canons se rechargent sans cesse, une pluie d'obus décime nos rangs ; durement éprouvés les bataillons de deuxième ligne dont la mission est accomplie se replie en or-



+ Capitaine VERBIER

dre dispersé, et gagnent les bois en direction de **Florennes**. Au bataillon de tête les pertes sont plus lourdes encore : son chef, le Commandant **Lelain**, blessé à la poitrine, reste cependant ferme à son poste tout comme le Capitaine **Sigonnet**, atteint lui aussi, et qui persiste à diriger le tir de ses hommes. Le Capitaine **Verbier** est tué ; un de ses officiers, le Lieutenant **Rivet**, grièvement blessé, a disparu... et les rangs hélas sont bien éclaircis... Mais la vaillante troupe qui, sans faiblir,



Lieutenant-Colonel SIBRA
Commandant le 2^e Régiment de Tirailleurs de marche
Mortellement blessé le 24 Août 1914 à Mettet

a tenu tête à l'ennemi, peut maintenant retraiter à son tour : par échelons de compagnies elle gagne les bois, s'acheminant vers **Philippeville**.

A **Florennes** on amène, soutenu sur un cheval privé de cavalier, le Lieutenant-Colonel **Sibra**, le Commandant du Régiment, grièvement blessé à son poste de commandement par les éclats d'un obus qui vient de décimer sa liaison et de



† Capitaine AUZOUY

mettre hors de combat son adjoint, le Capitaine **Auzouy**. Malgré les objurgations du Médecin-Chef qui le panse et juge bien vite la gravité de son atteinte, il veut partir, redoutant de tomber aux mains de l'ennemi... Péniblement, on le transporte jusqu'à **Philippeville** où il consent enfin à s'arrêter, et où, durant deux jours, il va achever de mourir...

Privé de son chef, le Régiment s'éloigne, marchant vers le Sud. Et tout à coup surgissent à sa droite quelques Husards de la Mort bien décidés

à semer la panique ; très rapidement nos fusils ont raison de leur témérité : plusieurs cavaliers frappés à mort vident leurs étriers, et leurs chevaux qui galopent, affolés, sont recueillis par nos hommes tout heureux de ces prises, tandis que tournent bride et disparaissent les derniers assaillants.

Nous contournons **Philippeville** et gagnons **Samart** dans l'après-midi. Le silence s'est fait, le calme semble momentanément revenu ; et, durant quelques heures, c'est la trêve propice au ravitaillement et au sommeil...

Désigné par son ancienneté, le Commandant **Boelli** du 5^e Tirailleurs prend le commandement du Régiment et reçoit

du Capitaine **Auzouy** qui, malgré sa blessure, a refusé l'évacuation, les notifications des ordres généraux, les instructions de détail qui viennent de parvenir et règlent la mission du 2^e Tirailleurs.

Au soir, il faut partir... on secoue le sommeil à peine ébauché, les sacs sont repris, les rangs reformés, et l'on s'en va... Le soleil se couche, là-bas, sur notre droite ; mais il règne cependant une chaleur lourde que la fatigue et l'angoisse rendent plus accablante encore... Nous marchons droit au Sud vers une destination inconnue, et que, dans leur lassitude, les hommes se plaisent à ne pas croire trop lointaine. Par ci, par là, dans quelques replis du terrain s'allument quelques feux de bivouacs ; ce sont les troupes dont nous avons protégé la retraite ce matin, et que nous dépassons maintenant.

La nuit est tombée ; les heures s'écoulent dans un silence angoissant, et la fatigue grandit encore... Nous laissons **Mariembourg** sur notre gauche ; la route, impitoyable, s'allonge sans fin devant nous, traversant plaines et bois, coteaux et vallons, sans qu'apparaisse enfin le clocher désiré du village où — sans doute — nous allons prendre un peu de repos...

Les haltes horaires s'écourtent de plus en plus, et nos pauvres Turcos vaincus par le sommeil ne se relèvent que péniblement au coup de sifflet qui doit les remettre en route !!

Un village enfin !! **Boussu-en-Fagne**... c'est là sans doute que se prépare le gîte?... Et la marche un instant devient plus allègre. Déjà nous abordons les premières maisons... mais comme la rue est longue !... on marche encore et les derniers toits sont, hélas, dépassés. A **Dailly**, même espoir, même désillusion !...

L'accablement maintenant remplace la fatigue ; de véritables grappes humaines tombent, épuisées, de chaque côté de la route, sans que les appels, les exhortations, les menaces même !! puissent dompter la torpeur de malheureux épuisés que seules, hélas !! réveilleront demain les brutales cohortes prussiennes !!

Enfin voici le jour. Dans la brume du matin nous dégageons la route pour faire place à une Division belge qui nous dépasse

lentement, et dont l'intervention nous permet de céder au sommeil dans les champs qui sont là. Devant nous voici **Baileux** où nous devons attendre de nouveaux ordres : jusqu'au milieu de l'après-midi nous pouvons enfin y réparer un peu des forces qui semblaient devoir nous trahir, cependant que le Capitaine **Auzouy** et quelques blessés de la veille, épuisés par l'effort qui a décuplé leurs souffrances, prennent le chemin de l'évacuation. Des troupes en retraite passent sans arrêt : vers trois heures du soir le 2^e Régiment de Tirailleurs, en arrière-garde, s'ébranle à son tour, en direction de **Bourlers, Forges-Philippe**, et des forêts qui bordent la France... Pauvre terre de Belgique!! où, si confiants nous marchions quelques jours plus tôt et qu'il faut maintenant céder au Vainqueur!!...

La fatigue de la nuit s'est bientôt réveillée : les pieds, gonflés, s'écorchent et saignent, la marche est bien dure !! De temps à autre, de bruyants craquements suivis de courts arrêts dans la colonne : ce sont des voitures trop chargées et dont les roues trop sèches cèdent et se brisent ; des outils, des munitions jonchent le sol, et les pauvres soldats, déjà si épuisés, doivent partager encore une charge de plus.

A la nuit, la forêt nous offre son abri ; près d'une scierie déserte les faisceaux sont formés pour la grand'halte : on ouvre les musettes, on mange sans appétit, et l'on repart... Mais, comme la veille, les rangs de nouveau s'éclaircissent : une foule de malheureux dont l'épuisement a vaincu le courage, restent là, impuissants, dans le fossé de la route, et, comme la veille encore, rien ne peut secouer leur effroyable torpeur.

Au petit jour, gris et froid, le reste arrive à **Saint-Michel**. Les habitants y sont encore et nous accueillent de leur mieux, malgré l'heure matinale. Les sacs sont posés, le café se prépare et momentanément nous oublions presque notre détresse. Chacun nous interroge, avide de nouvelles ; et nos récits, hélas ! confirmant ceux des troupes qui nous ont précédés, ajoutent un pli de plus aux fronts déjà soucieux, une ombre un peu plus sombre encore dans les regards.

Vers huit heures nous gagnons **Hirson**, et poursuivant notre

route, nous passons sous l'immense viaduc jeté sur l'Oise et sous la voie ferrée, dont le Génie déjà prépare la destruction.

Un cantonnement nous attend enfin à **Ohis** et **Prépourri**. Le ciel se couvre; violemment la pluie se met à tomber, mais qu'importe !! un bon lit de paille garnit les granges bien sèches, et nos Turcos, une fois restaurés, ont vite oublié dans un sommeil profond et la bataille et la fatigue. Une effroyable explosion fait à peine s'entr'ouvrir les paupières: c'est le viaduc qui saute, c'est le magnifique ouvrage d'art admiré ce matin qui n'est plus désormais qu'un amas de décombres et dont la destruction va peut-être retarder la marche de l'envahisseur...

Les heures s'écoulent, et des rêves de victoire vagabondent dans les cerveaux endormis... Aucun ordre nouveau n'en vient rompre le charme, ni gâter les bienfaits de ce repos si nécessaire.

Au matin, nous partons, piquant droit au sud, et cantonnons à **Harcigny**. Là nous est enlevé le bataillon **Bolelli** qui se rattache momentanément au 6^e Tirailleurs; le reste du régiment passe sous les ordres du Commandant **Lelain**, que remplace lui-même le Capitaine **Barjonet** à la tête du 5^e Bataillon.

Sans effort, le 28, nous gagnons **Lugny**; mais notre direction de marche a changé; ce déplacement vers l'Ouest présagerait-il la fin de notre triste retraite?... Une bataille est, dit-on, engagée vers **Guise**, dans la boucle de l'Oise; et cependant aucun bruit ne frappe plus nos oreilles: le grondement du canon ne se fait plus entendre; il manque ce mouvement, cette agitation insolites qui constamment animent les abords des terrains de combat.

A la nuit, on nous remet en marche: par **Voharies** et **Housset** nous gagnons la grande route qui de **Marle** s'en va vers **Guise**, et nous marchons vers le Nord-Ouest.

Le jour se lève au milieu d'un brouillard épais et froid que traverse maintenant, et d'instant en instant avec plus de netteté, le sourd grondement des canons. Enfin, l'on va se battre vraiment cette fois!! Le pas s'accélère, l'enthousiasme renaît, la confiance est revenue. Et le front haut, comme jadis les gladia-

teurs dans le cirque Romain saluaient César, les Tirailleurs présentent leurs armes au Général de Division qui les regarde passer, interroge leurs regards, et semble heureux de leur fière et muette réponse.

Les bataillons quittent la route dont les hauts peupliers s'estompent plus loin dans la brume ; suivant le même axe, ils prennent isolément leur formation de combat et s'en vont à travers la plaine vers l'Ouest d'abord, contournent **Landifay**, puis marchent franchement au Nord. Le brouillard qui les dissimule facilite leur progression ; mais le soleil, maintenant plus haut, le dissipe tout à coup : et devant eux les Prussiens apparaissent sur les pentes Sud de la ferme de **Bertaignemont**. Rapidement les baïonnettes sont mises aux canons et la Charge est donnée, impétueuse, irrésistible...

En avant!! Les Turcos gravissent les pentes, assaillent la ferme de toutes parts; les fusils, les mitrailleuses sèment la mort, le sang coule, la poudre grise!! et les baïonnettes se rougissent, les fusils se rechargent, l'ennemi s'enfuit..., la ferme de **Bertaignemont** est à nous!!

La chasse se poursuit : de nouvelles crêtes sont atteintes, quelques éléments même gagnent le Bois, tandis qu'à contre-pente apparaissent une vingtaine de canons de campagne dont les servants surpris, impuissants, s'enfuient!! C'est le triomphe, la revanche des mauvais jours passés!! Les Tirailleurs vont assurer leur prise, mais le Destin cruel ne le veut pas, hélas!! et l'inexorable fatalité les arrête : tandis qu'ils progressent parmi les blés coupés, voilà que des batteries insoupçonnées de plus loin les mitraillent, brisent leur élan, et leur barrent la route!! C'est le brutal effondrement de l'enthousiasme déchaîné, c'est la Stupeur!! Les imprécations se mêlent aux clameurs des blessés, le découragement s'empare des cœurs... De plus en plus pressés les obus éclatent parmi les groupes hésitants qui, décimés, doivent désormais refluer en arrière de la Ferme!!...

Les Allemands se sont repris : leurs canons se rechargent,

leurs lignes se reforment ; mais ils restent hésitants, déconcertés par la fougue de leurs adversaires, et la bataille s'arrête, indécise, avec le jour qui tombe...

Mais la 37^e Division ne veut pas offrir à l'ennemi cette Victoire qu'elle lui a presque arraché : dans la nuit les Tirailleurs reprennent leurs positions évacuées, et fébrilement attendent le jour.

Les canons, dès l'aube, tonnent de toutes parts. L'ennemi apparait, attaquant à son tour : nos hommes s'organisent au hasard du terrain, les mitrailleuses se braquent, et nos feux ouvrent de sanglantes brèches dans les rangs opposés. Fidèles à leur tactique, les Allemands veulent nous déborder, et la bataille s'intensifie avec rage sur notre gauche. A la ferme **Viermont**, le 2^e Bataillon relève des troupes d'Infanterie du X^e Corps qui ont tenu jusqu'à l'épuisement ; il fait face au Nord et à l'Ouest. Devant lui l'ennemi se reforme malgré ses lourdes pertes : des vagues grises compactes déferlent de toutes parts. Les Turcos tiennent bon... leur feu bien réglé décime les assaillants. Mais



Lieutenant CHABERT
tué à Guise, le 29 Août 1914

des nouveaux et puissants renforts surgissent sans cesse, et devant le nombre il faut céder !! ... Lentement, en combattant, nous retraits par échelons, de crête en crête, retardant de nos feux la marche de l'adversaire : de la ferme **Viermont** nous gagnons les hauteurs qui dominant **Courjumelles** et atteignons plus tard la ferme de **Torcy**.

Les pertes ont été dures aux deux bataillons du 2^e Tirailleurs : 6 officiers sont hors de combat ; il manque plus de deux cents

hommes à leur effectif déjà si réduit !! le 6^e Tirailleurs a été plus éprouvé peut-être encore ; et le Général **Blanc**, Commandant la 73^e Brigade, frappé d'une balle au ventre, a été évacué dans un état désespéré...

La 74^e Brigade nous remplace en ligne ; elle va protéger aujourd'hui notre marche en retraite qui reprend, douloureuse, sous les obus fusant au-dessus de nous. A travers champs nous allons vers le Sud, bivouaquant au soir à **Rihécourt**.. Et puis durant cinq jours, durant cinq nuits d'inexprimables fatigues, étreints par l'angoissante pensée de la France envahie, de la Patrie en danger mortel, nous marchons sans trêve, courbés sous le désespoir, sans nous retourner, comme des maudits, tels jadis les fils de Caïn fuyant avec lui le Divin Courroux !!...

Nous contournons **Laon**, passons à **Fismes**, à **Viller-Agron**, à **Breuil**, à **Vauchamp**... nous traversons l'Aisne et la Marne, dont les ponts sautent derrière nous, tantôt chassés des routes par les obus allemands, tantôt dispersant à coups de fusil sur notre droite les patrouilles de Uhlans qui viennent nous harceler, toujours accompagnés, hélas !! des lamentables convois d'Emigrants !!...

Les Emigrants... oh le navrant cortège !! Quelle Vision désespérante que celle de ces malheureux fuyant l'Invasion, au hasard des routes... de ces femmes qui pleurent, de ces vieillards graves, de ces enfants insoucieux entassés pêle-mêle dans des chariots de campagne, au milieu des objets les plus disparates, les plus inattendus, hâtivement emportés dans la fièvre du départ !!... Et le front plissé de l'Homme qui marche seul, à la tête du cheval... : ses yeux hagards regardent sans voir, semblant fixer comme dans un rêve l'horizon familial maintenant disparu : la maison vide... les champs délaissés... le cimetière où dorment les Aïeux !!!

Ah !! les souriants visages du Départ !!

CHAPITRE II

LA BATAILLE DE LA MARNE. — CUTS

« Au moment où s'engage une Bataille dont dépend le Salut
« du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est
« plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être
« employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Toute troupe
« qui ne pourra plus avancer devra, coûte que coûte, garder
« le terrain conquis, et se faire tuer sur place plutôt que de
« reculer »...

C'est à **Villegruis**, non loin des rives de la Seine, qu'au matin du 6 septembre ces fières paroles du Généralissime arrêtaient la marche en retraite du 2^e Tirailleurs. Déjà, des rumeurs confuses apportées la veille par le Vent du Soir avaient fait pressentir la Victoire prochaine : 75.000 prisonniers Autrichiens étaient tombés aux mains des Russes ; d'importants effectifs Allemands étaient secrètement renvoyés pour renforcer le Front Oriental ; des radio-télégrammes avaient été interceptés qui reflétaient chez nos ennemis une certaine inquiétude, et révélaient des pertes presque insoupçonnées au cours de la bataille de **Guise**...

L'espoir a changé de camp, la vision de l'ennemi vaincu jaillit au fond des regards, et, dans les cœurs naguère désespérés, s'allume une ardeur nouvelle, une robuste confiance !!.. Joyeusement aujourd'hui nous remontons la route hier tristement parcourue... Devant nous la canonnade fait rage ; les obus s'entrecroisent en de sinistres miaulements ; ... ceux de l'ennemi qui fusent maintenant au-dessus de nos têtes, nous obligent à appuyer à droite, vers l'Est : le Régiment se porte vers **Fontaine-sous-Montaiguillon**, en réserve d'Armée.

Les heures s'écoulaient, et, le grondement des canons s'éloignait... l'Orage remonte vers le Nord !! Et la vision de tout à l'heure devient une éclatante réalité : l'Ennemi s'enfuit !!... Sa déroute est criée par cent bouches... et les tristesses passées ne sont plus qu'une ombre fugace que la Victoire, d'un seul coup d'aile, a chassé de nos esprits !

Au soir nous nous remettons en marche, le front haut cette fois ! Voici le village de **Bouchy-le-Repos** tristement traversé hier matin, qui semblait désert et comme vidé au Souffle de la Défaite !!... Quel contraste aujourd'hui !!... Toutes les portes sont ouvertes, les visages sont souriants ; des groupes animés s'agitent joyeusement, — toute angoisse désormais bannie.

Parqués dans un renforcement de la rue principale, une centaine de prisonniers encadrés de baïonnettes cherchent à éviter nos regards : quelques-uns sont debout, obstinément tournés face au mur, cachant orgueilleusement leur honte de vaincus ; le reste, exténué, est couché sur le sol, en désordre, les vêtements déchirés et couverts de poussière... Pas un mot ne trouble le morne silence de cette foule effondrée !!

Nous songeons à leur vue aux malheureux Turcos épuisés par l'effort, tombés il y a quelques jours dans les fossés des routes, et qu'ont relevés peut-être les hommes qui sont là !... Nos esprits se représentent leur convoi lamentable, traversant à nouveau les plaines de Belgique, marchant vers l'Inconnu, durement poussés par le brutal vainqueur d'hier !... *... et les convives ?*

Nous passons... ; mais la nuit est venue et nous bivouaquons à la sortie du village, rêvant bien vite aux combats dont nous serons moins éloignés.

Au lendemain le bruit du canon s'est encore assourdi ; mais la Bataille, toujours loin de nous, se poursuit là-bas vers le Nord. Vers midi nous nous mettons en marche ; et, de la route, nous observons non sans tristesse le terrain où, hier, nos frères ont vaincu. La campagne est bouleversée par la mitraille, les cultures saccagées au passage des escadrons, meurtries par

le roulement des lourds canons... Un immense silence entoure cette nature désolée dont la caresse du Soleil n'adoucit pas le deuil, enveloppe ces pauvres petits Soldats de France, lamentables jalons du Sol reconquis, morts au Champ d'Honneur !!... Ils sont tombés là sans une plainte, les bras en croix, la face illuminée... Leurs yeux restent grands ouverts, leur main crispée serre encore un fusil, leurs lèvres entr'ouvertes semblent dire encore : ... Pour la France !!

Nous traversons **Escardes**, pauvre village vide, morne comme un sépulcre... Et plus loin, aux lisières des boqueteaux qui embrassent notre route, nous découvrons enfin de nombreux cadavres ennemis déchiquetés par nos canons, troués par nos mitrailleuses : le 31^e Régiment d'Infanterie Prussienne a laissé là ses meilleurs soldats.

Plus loin encore, une ferme en flammes achève de se consumer. Ses hôtes sont devant nous, parlant, riant, pleurant, hébétés encore... : des femmes, des enfants, des vieillards qu'un peloton de Chasseurs à cheval a délivrés dès l'aube de ce matin, avant l'exécution promise devant la maison incendiée !! Les corps des bourreaux sont là, tombés sous les balles de nos frères victorieux ; des poches de l'un d'eux glissent dans l'herbe de la cour des cascades de bonbons dérobés Dieu sait où ??...

A **Courgivaux** enfin nous rencontrons des troupes que nous allons dépasser. Nos canons y ont semé la ruine : les rues sont encombrées de moellons, de briques, de lambeaux de charpentes arrachés par nos explosifs ; les murailles sont labourées, les portails éventrés..., mais l'ennemi est parti ! .. C'est nous qui dès lors continuerons à le suivre ; et nous repartons au soir par des chemins affreux, semés de fondrières, traversant les bois, les prairies, les ruisseaux, en direction du Nord.

Aux **Cheigneux** on s'arrête ; il est minuit, et, jusqu'au jour, bivouaquant dans une clairière, à proximité du hameau, nous nous reposons dans le sommeil.

Au matin, les faisceaux rompus, nous marchons au canon. L'ennemi recule ; il va repasser le **Petit Morin** ; sous le feu

meurtrier de son artillerie nous progressons jusqu'à **Hoche-court**, creusons des tranchées, installons nos lignes, protégeons notre artillerie lourde qui prend position au sud du village ; et dans la nuit nous partons à l'attaque en direction de **Montmirail**. Les Allemands déjà l'abandonnent ; un ordre interrompt le mouvement à peine ébauché, et la nuit s'achève dans l'attente, sous la pluie.

Le jour est venu, et les derniers Allemands sont en fuite ; leurs hordes vaincues vont désormais repasser la Marne, abandonnant des prisonniers, un matériel imposant. La Bataille est gagnée, mais il faut poursuivre l'envahisseur, le bouter hors de France.

L'ordre arrive de nous reporter vers **Esternay**, d'où, par voie ferrée, nous serons transportés ailleurs ? à son contact. Petit à petit nos éléments se reforment, et partent vers midi. La chaleur est lourde, orageuse, la marche fatigante ; nous traversons **Morsains** où se reposent des troupes victorieuses et poursuivons cette route qui, cinq jours auparavant, fut le témoin de notre retraite... Comme le paysage a changé !! partout, la dévastation, la ruine..., partout la campagne bouleversée. Par ci, par là, des chevaux morts, gonflés, les membres raidis et écartés, empuantent l'atmosphère de leur ignoble putréfaction ; ici, un fusil tombé des mains d'un blessé, là un sac devenu trop lourd, abandonné en quelque sillon ; partout hélas des cadavres déjà méconnaissables auxquels de braves Territoriaux commencent à creuser des tombes !!...

Voici le village de **Champguyon**, si riant naguère, aujourd'hui complètement incendié par les Barbares, dans leur rage impuissante de vaincus !! Devant des ruines fumantes, une pauvre vieille, un pauvre vieux, tout récemment revenus, sont arrêtés... Figés dans l'épouvante, leurs regards ne se détournent même pas à notre passage de ce qui fut la maison où ils croyaient mourir, et qui désormais leur refuse même un passage abri !!... ; de leurs yeux hagards aucune larme ne coule ; mais la désolation a tellement empreint leur visage, leur

désastre apparaît si douloureux, que nos yeux, à nous, s'em-
plissent des larmes qu'ils ne peuvent pas verser...

Et nous passons, retrouvant après le village incendié la
désolation de la terre... Au bord de la route quelques tas d'obus
allemands, quelques caissons brisés ; plus loin un épouvan-
table charnier où, hommes et chevaux d'une batterie ennemie,
déchiquetés par nos obus, restent mêlés dans une immonde
putréfaction...

Nous arrivons à **Esternay**, à qui la rapidité de notre avance
a évité la torche teutonne ; mais en revanche, quel pillage !!
Les portes des maisons abandonnées ont été enfoncées à coups
de crosses, les armoires vidées, les magasins saccagés. Dans
un Café, un dîner par petites tables a été interrompu : le
couvert est encore dressé, des bouteilles à moitié vides en
témoignent, abandonnées comme à regret... Dans l'arrière
boutique d'une pharmacie, on a sablé le vin **Mariani** dans des
coupes à Champagne ; les épiceries, les magasins de comestibles
ont été envahis, odieusement mis à sac.

Au bout de la ville, une jeune fille de vingt ans vient d'expi-
rer : elle avait été blessée il y a trois jours par les balles d'une
brute inassouvie qui n'avait pu triompher de sa dignité ni de
son mépris de chaste Française.

Après une nuit de pluie passée en bivouac, le train nous
emmène ; bercés par son roulement nous rêvons aux misères
entrevues, aux désastres, aux ruines... ; mais nous songeons
surtout aux frères qui sont tombés, au deuil de la France !!...

Nous les vengerons !!

.....
Le 11 septembre, vers 9 heures du matin, le train s'arrête en
gare de **Survillers**, au Sud de la forêt de **Chantilly** ; rapide-
ment nous débarquons sous une pluie battante et gagnons
Vemars où nous allons cantonner. L'épouvante a fait fuir
beaucoup d'habitants : non loin, **Senlis** brûle encore ; de paisi-
bles populations y ont été massacrées ; mais la Victoire est
venue, et, timidement, de bonnes gens rassurées reviennent
derrière nous.

Le lendemain, par des chemins boueux, sous l'inclémence du temps, nous marchons vers le Nord-Est, trouvant ici et là quelques vestiges tout frais de la retraite ennemie ; au soir nous stationnons à **Trumilly** où la nuit se passe, et dans la matinée du 13 nous nous acheminons vers le Nord. Devant nous s'étendent les dernières ramures de la forêt de **Compiègne** sous lesquelles nous nous engageons ; mais quelques groupes d'Allemands retardataires y sont signalés, et la Compagnie **Sigonnet** va patrouiller à notre droite pour les surprendre et les chasser. Le reste du Régiment arrive à **Venette**, en bordure de l'Oise, qui le sépare de **Compiègne** d'où l'ennemi déjà se retire. Vingt heures plus tard la marche reprend ; mais des ordres nous arrêtent à hauteur de **Clairoix**, où nous passons la nuit du 14.

Une certaine hésitation semble présider à notre mouvement... : là-bas, devant nous, l'Oise s'infléchit à **Noyon** ; et le long de ses rives, comme un voile de mystère, s'étalent profondément de vastes massifs boisés à la faveur desquels l'ennemi doit se dissimuler. Les renseignements recueillis sont des plus incertains ; cependant tout nous fait pressentir une résistance qui s'organise en même temps qu'une Bataille prochaine.

Le 15 au matin, la marche en avant est reprise. Nous contournons le mont **Ganelon** et longeons les rives de l'Oise. A droite de notre route bordée de pommiers s'étend la majestueuse forêt de **Laigle** où, parallèlement, chemine la 74^e Brigade. Tout est calme ; l'ennemi paraît loin : nous laissons, après l'avoir traversé, une Compagnie en surveillance au pont de **Montmacq** et gagnons **Saint Léger aux Bois**. Plus loin nous dépassons **Bailly**, longeons le mur d'enceinte du château de **La Quenotterie** qui paraît encore habité, tout au moins par les domestiques, et arrivons aux lisières Sud de la forêt d'**Ourscamp** détrempée par les pluies récentes qui en ont fait un véritable marécage.

Voici **Carlepont** et son château somptueux ; aux grilles dorées de son portail flotte un fanion à croix rouge marquant une ambulance du IV^e Corps ; plus loin le hameau de **Laigle**.

Et puis notre marche se ralentit : l'ennemi désormais est proche, et ses obus nous chassent de la route suivant laquelle nous cheminons, blessant quelques Zouaves devant nous. Vers onze heures on s'arrête ; de nouveaux obus pleuvent à hauteur des moulins qui avoisinent **Hesdin** ; mais un vallonnement nous offre un abri, et ce luxe d'artillerie se déploie en pure perte.

Des reconnaissances de cavalerie viennent confirmer les renseignements parvenus, étayant nos pressentiments du matin : de grosses forces ennemies se reforment autour de nous ; **Pontoise** et le bois de **Carlepont** au Nord. **Cuts**, **Bourguignon**, **Camelin**, **Blérancourt** à l'Est sont occupés ; vers le Sud-Est des masses allemandes gagnent **Blerancourdelle** en direction de **Nampcel**, face au IV^e Corps dont les troupes vont couvrir notre droite.

Par **Hesdin** nous marchons vers **La Pommeraye** où nos troupes accèdent sans trouver de résistance, et s'organisent conformément aux ordres : le 2^e Tirailleurs occupe l'entrée du village ; ses postes veillent à la sécurité en direction de **Pontoise** et de **Cuts**, tandis que le 6^e nous débordant par le Nord poursuit sa marche par **La Vallée**, et bientôt enserre le village de **Cuts**. Rapidement les issues sont forcées, un combat s'engage : surpris, sous la menace des baïonnettes, les défenseurs cèdent bientôt, laissant des blessés et des morts, abandonnant une vingtaine de prisonniers : ils se replient vers **Camelin**, laissant la place nette.

La nuit reste calme ; aucune contre attaque ne vient la troubler : ni au Nord, ni à l'Est, aucun mouvement ne se trahit à la vigilance de nos postes de sécurité.

A l'aube du 16 septembre, nous repartons. Tandis que, vers le Nord, le Bataillon **Barjonet** s'avance en direction de **Brétigny**, le 2^e Bataillon se porte aux lisières de **Cuts** : de son côté, le 6^e Tirailleurs s'achemine vers l'Est : à gauche le bataillon **Fournereau** part vers **Bourguignon** ; à droite, le 2^e Bataillon du 5^e Tirailleurs marche vers **Camelin** par le Sud de la route ;

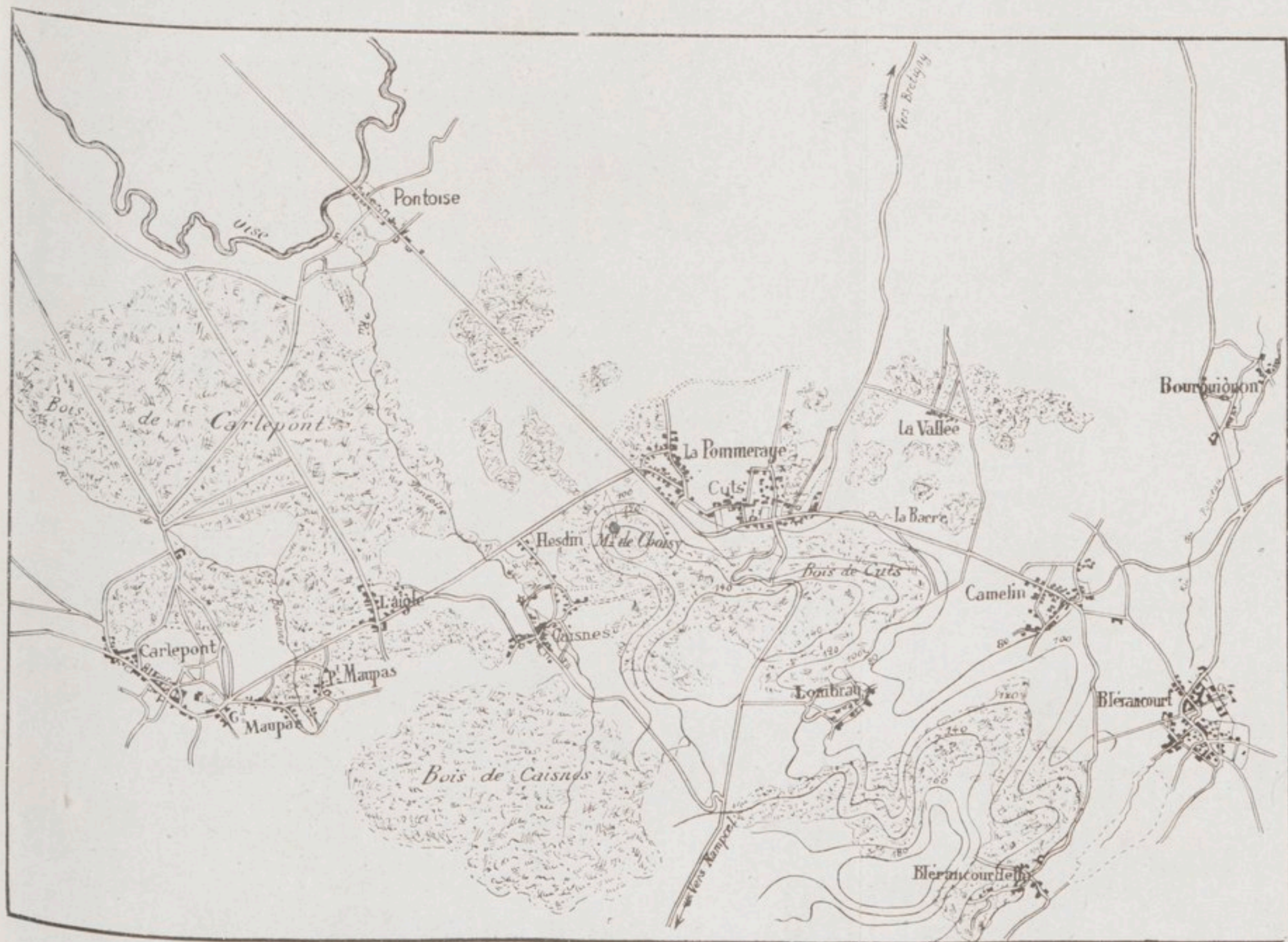
et, prudemment, chaque unité utilise au mieux le terrain, tendant vers l'objectif qui lui est assigné.

Mais l'Ennemi veille. .; une ligne inviolable, puissamment organisée s'est formée devant nous : la canonnade, les feux de mitrailleuses accablent nos rangs, suspendant bientôt toute progression. De nouveaux renseignements viennent d'ailleurs de parvenir au Commandement : les forces adverses sont considérables ; de toutes parts l'Ennemi va contre-attaquer : il s'agit désormais de rester en position défensive, de résister en attendant le XIV^e Corps, dont la venue est imminente, pour reprendre avec lui l'offensive et chasser l'Ennemi. Dès lors, couvertes par notre artillerie dont les obus bombardent **Brétigny**, **Bourguignon**, **Camelin**, nos troupes reviennent à leur point de départ. Rapidement, les ordres sont donnés : à **Cuts**, le bataillon **Fournereau** va défendre la lisière Nord du village ; à l'Est, la route de **Camelin** et le hameau de **La Barre** sont placés sous la garde du Bataillon **De Saint-Maurice** (5^e Tirailleurs) ; le bataillon **Régnier** doit veiller vers le Sud, en bordure des bois. La lisière nord de **La Pommeraye** est confiée au Bataillon **Barjonet**, tandis que le 2^e Bataillon du 2^e Tirailleurs occupe l'espace compris entre les deux villages. Partout, dans les jardins, les murs de clôture sont troués pour devenir des créneaux ; des tranchées sont creusées dans les vergers, sous les pommiers ; et à l'abri des haies les mitrailleuses se braquent. Crânement chacun attend l'attaque ennemie, interrogeant l'horizon, les boqueteaux épars dans la plaine, les crêtes qui dominent les moindres vallonnements.

La journée se passe sans attaque d'infanterie. Devant **La Pommeraye** des groupes ennemis se défilent dans les replis de terrain, s'écoulent sans cesse et rapidement parallèlement à notre ligne, en direction des bois de **Carlepont**, n'offrant à nos balles que des cibles fugitives et lointaines trop brièvement entrevues ; les Tirailleurs massés à **Cuts** aperçoivent, eux aussi, de rapides silhouettes se profilant vers l'Est et le Sud. Le but de l'Ennemi devient manifeste : il dessine nettement un mouvement enveloppant ; mais la 74^e Brigade nous couvre au Sud vers **Lombray**,



ribe



Bataille de la Pommeraye. — Cuts.

(16 et 17 septembre 1914)



les Zouaves gardent les bois de **Cuts**; et nous résisterons certainement jusqu'à l'arrivée prochaine du renfort attendu.

La Pommeraye cependant est violemment bombardée; de nombreuses maisons y sont en flammes... et les obus allemands écrasent la route de **Carlepont**, le **Mont de Choisy**, les bois de **Cuts**; toute communication est interrompue avec l'arrière : les vivres n'arrivent pas, nos batteries ne reçoivent pas de munitions. L'Ennemi s'est infiltré par les bois; il a occupé **Laigle** et désormais nous isole dans un cercle infranchissable.

La nuit vient, la surveillance redouble; tous les regards sont tendus. Doucement la pluie tombe sans éteindre pourtant les incendies que la mitraille ne cesse d'allumer; les heures se passent, l'arme au poing, dans l'attente d'un ennemi qui prépare sa ruée, et resserre vigoureusement son étreinte vers **Blérancourt** et **Blérancourdelle**.

Au matin du 17 son effort menace principalement nos positions du Sud-Est. Le terrain plus onduleux de ce côté, très vallonné et boisé, lui permet là une infiltration plus commode; aussi le Bataillon **Régnier**, appelé en renfort, quitte son précédent emplacement et va appuyer dans la région de **Lombray** les Zouaves qui font face au danger. De son côté le 2^e Bataillon du 2^e Tirailleurs est retiré de sa précédente position : un instant placé en réserve aux lisières nord du bois de **Cuts**, il s'engage bientôt sous ses ramures, faisant face au Sud et au Sud-Ouest, apportant son renfort aux troupes qui déjà garnissent les lisières et dont les effectifs semblent insuffisants.

Les batteries ennemies tirent sans arrêt... 77, 105 s'entrecroisent de toutes parts, éclatant dans les bois, dans la plaine, éventrant les maisons de **Cuts**, consommant la ruine de **La Pommeraye**. Nos canons, eux, se taisent... leurs munitions sont devenues rares et leur réapprovisionnement hélas, impossible !!... Durant toute la matinée, stoïquement, les Tirailleurs subissent un bombardement ininterrompu; nombreux, les blessés affluent au château de **Cuts** où fonctionne une ambulance et où la place va bientôt manquer...

Le cercle ennemi se resserre encore; les Allemands attaquent

le bat du 6^e

à l'Est et au Sud. Au hameau de **La Barre**, la ruée, féroce, est accueillie à coups de fusil ; le Lieutenant **Jacquemot** est tombé mortellement frappé ; ses mitrailleuses le vengent et sèment la



Lieutenant JACQUEMOT

mort parmi les rangs adverses ; les baïonnettes font le reste : à trois reprises l'Ennemi est refoulé après de furieux corps à corps.

Cependant les quelques braves qui restent sont contraints de fléchir sous le nombre : de nouveaux assaillants surgissent sans cesse. Au soir leurs vagues puissantes finissent par refouler la faible digue qui leur faisait obstacle, et déferlent vers **Cuts**. Dans la rue, en face d'elles, le Lieutenant d'Artillerie **Baireux** a pointé l'un de ses canons. Le moment est venu de tirer les derniers obus :

les fusées sont débouchées à zéro : à cinquante mètres un feu meurtrier décime les nouveaux arrivants. Les balles ripostent ; les servants, l'un après l'autre, tombent sans vie à côté de leur pièce... Resté seul, leur Chef la recharge, la pointe à nouveau, tire jusqu'au moment où, grièvement blessé lui-même, il doit à son tour se laisser emporter.

Aux lisières nord du village, l'Ennemi attaque également ; le Lieutenant **Descamp** est tué devant ses mitrailleuses. Des groupes menaçants s'infiltrèrent dans la zone, maintenant abandonnée, que gardait hier notre 2^e Bataillon, et parviennent jusqu'à la place de la mairie de **Cuts**, baïonnettes hautes, cherchant à séparer les éléments de la défense. Mais le Lieutenant-Colonel **Bourgue** est là et dirige la résistance : il groupe aux fenêtres d'une maison convertie en place forte les tireurs les plus habiles, lance le reste à la contre-attaque, et bientôt les cadavres

jonchent rues et ruelles ; le reste des assaillants disparaît, le calme est revenu.

Cependant les renforts annoncés n'arrivent pas ; le cercle qui nous entoure est solidement rivé ! Les blessés étouffent leurs plaintes, les fusils se rechargent encore. Vainement, par les bois, au Sud-Est, les masses ennemies cherchent à rompre nos lignes, à s'emparer des glorieux Drapeaux qui leur échappent et que protège une garde vigilante ; les baïonnettes du 2^e Tirailleurs les arrêtent, ses mitrailleuses les déciment, et les hordes pressées s'arrêtent hésitantes, reculent, permettant un repli dont l'ordre vient d'arriver. Sous bois ici, là par des sentiers tortueux, boueux, encombrés, nous gagnons **Caisne**. Finement, tristement, la pluie tombe toujours ; des pièces d'artillerie dont les chevaux sont tombés, abandonnées en route, sont poussées par nos hommes. A la nuit le village naguère si paisible abrite des troupes de toutes armes, décimées mais non vaincues, que protègent aux lisières proches des bois avoisinants des lignes de Tirailleurs hâtivement organisées.

Cruellement la faim se fait sentir, et les musettes sont vides !! mais la fatigue reste souveraine : en dépit de l'angoisse, malgré les cris déchirants qui s'exhalent des postes de secours, impérieusement, le sommeil apporte sa bienfaisante trêve.

Deux heures... il fait nuit encore ; mais, rapide comme une traînée de poudre, le souffle de la bonne nouvelle vient soulever toutes les paupières : la troisième Brigade Marocaine, notre sœur d'Afrique, est venue à notre secours ; elle a dégagé **Carlepont**, nous ouvrant une brèche !!... Le temps presse ; l'Ennemi n'attend que le jour pour enserrer sa proie : rapidement chacun se prépare ; un regain de forces soulève quelques blessés, d'autres sont apportés aux quelques voitures épargnées par la mitraille ; et, fuyant la rocaïlle des chemins, étouffant le bruit de nos pas dans la terre des labours et la mousse des bois, nous partons... Par une étroite bande de terrain nous accédons à **Carlepont** dont la ruine a payé notre rançon ; l'aube qui l'inonde de ses lueurs rougeoyantes apporte à nos esprits une vision sinistre : la ruine, la dévastation, les maisons effondrées, l'Eglise

meurtrie ! Dans la rue, au seuil des portes défoncées, des soldats privés de vie : unis dans la mort, mélangés dans une féroce étreinte, Français et Allemands jonchent de leurs cadavres les abords de la route, les jardins, les champs ; et le Christ du Calvaire, épargné par la Bataille, étend sur eux ses longs bras suppliants, penche vers leurs dépouilles son regard désolé...

Plus loin des coups de pioche interrompent le silence : aux lisières des boqueteaux voisins, hâtivement, indifférents à notre passage, des Zouaves creusent des tranchées : la bataille, bientôt, va reprendre pour eux !! ... Cependant nous passons, libres désormais !! Nous gagnons **Tracy-le-Val**. Voici le **Bois Saint-Mard** à notre gauche ; devant nous le château de **Vésigneux**, **Tracy-le-Mont**, la **Forêt de Laigle** qui s'estompe sur notre droite. Le soleil vient nous sourire dans ce décor charmant ; les faisceaux sont formés dans la prairie, les voitures du ravitaillement nous apportent enfin les vivres réparateurs des privations de la veille. Les feux s'allument, le café se prépare, et, pendant ce temps, le canon recommence à gronder derrière nous.

CHAPITRE III

TRACY-LE-MONT. — LE BOIS SAINT-MARD. QUENNEVIÈRES.

Vers dix heures les faisceaux sont rompus. Restaurés, reposés, l'esprit libre, nous reprenons la route vers **Tracy-le-Mont**. Bientôt nous gravissons les pentes que couronne le joli bourg depuis peu arraché à l'ennemi en retraite ; des inscriptions allemandes crayonnées sur les murailles persistent encore, mais les habitants sont là, souriant aux troupes amies qui désormais défendent leurs maisons, et dont nos éléments vont augmenter le nombre.

A l'Eglise fonctionne une ambulance ; nous y laissons au passage nos blessés de la veille. Sur la place, baignée de soleil, s'alignent de nombreuses autos-sanitaires que, pour la première fois — curieusement — contemplant nos brancardiers fatigués. Nous passons, longeant les ruelles herbeuses ; dans la plaine proche, le bivouac est installé en bordure du parc d'**Offemont** dont les grands arbres nous projettent leur mouvant ombrage. De la paille est arrachée aux meules éparses ; et, bercés par le premier vent d'automne qui déjà fait trembler les feuilles, loin des canons dont le bruit assourdi gronde pourtant au Nord, nous complétons notre repos.

Les heures s'écoulent dans une quiétude depuis longtemps inconnue. Vainement, au soir, nous cherchons asile dans le village encombré : la nuit nous ramène à notre bivouac. Au beau soleil du jour succède la pluie, et durant toute la nuit nous subissons ses torrentielles rafales. Les étoiles nous refusent leur clarté, mais en revanche les rayons d'un projecteur ennemi découvrent nos emplacements : non loin de nous

quelques obus éclatent... Les Allemands ont de nouveau progressé sans doute ? dépassé les tranchées qui se creusaient à **Carlepont** lors de notre passage ? La pluie tombe toujours, glaciale..., mais voici le jour enfin qui permet quelques feux autour desquels on se sèche.

L'ordre arrive au 2^e Bataillon de se porter au delà de **Tracy-le-Val** et d'appuyer vers le Nord-Est les éléments de la 74^e Brigade qui combattent dans le bois **Saint-Mard**. Sur la droite une Division de Réserve s'étale vers **Puisaleine**, surveille le plateau de **Quennevières** en direction de **Nampcel** et de **Moulin-sous-Touvent**.

Des patrouilles dépassent le cimetière historique de **Tracy-le-Val**, échangent quelques balles avec les sentinelles ennemies ; mais le gros effort des Allemands porte sur le bois **Saint-Mard** à la faveur duquel ils comptent gagner les hauteurs que nous occupons, provisoirement en réserve. Vainement, leur 85^e Régiment d'Infanterie, Drapeau déployé, veut s'y frayer un passage : les baïonnettes s'entrechoquent, les mains se brûlent au contact des fusils ; de toutes parts le sang coule ; les blessés se prennent à la gorge : Zouaves et Tirailleurs tombent héroïquement, bordant de leurs cadavres une ligne que leur vaillance a rendue infranchissable et sur laquelle se brisent les efforts redoublés des assaillants furieux.

Troué de balles, rougi du sang de son porteur, souillé de boue, le Drapeau Allemand qui flottait tout à l'heure est arraché à l'ennemi : le zouave **Lagarde** du 3^e Régiment s'en est hardiment emparé. Aux grilles du perron du Quartier Général, à la maison du garde du parc d'**Offemont** le vent fait maintenant frissonner les plis du glorieux trophée ; toutes les mains se tendent vers le héros du jour à qui, dans une accolade émue, le Général remet la Médaille Militaire ; et le reconfortant spectacle auquel nous assistons adoucit un peu l'amertume des souvenirs de la veille.

Cependant, au soir, vers **Puisaleine**, l'attaque ennemie redouble de fureur. D'abord contourné, le bois **Saint-Mard** est largement envahi ; et les masses ennemies, refoulant de toutes

parts la Division de Réserve qui couvrait notre droite, s'avancent, menaçantes, jusqu'au ravin de **Bimont**. Au jour naissant, les Tirailleurs gardés en réserve sont appelés au combat : les nôtres traversent **Tracy-le-Mont**, rejoignent au château de **Vesigneux** ceux du 6^e Régiment qui s'abritaient à **Ollencourt**. Il pleut toujours ; par le ravin de **Bernaival**, tous gagnent les bois vers le Nord. En lignes déployées, baïonnettes aux canons, les Tirailleurs s'avancent à la découverte, le doigt sur la détente, le corps penché en avant, fouillant du regard l'épaisseur des taillis.

Une chasse féroce se prépare sous les ramures ombreuses du joli bois **Saint-Mard**, jadis si plein de poésie... Ses hôtes charmantes, les timides Dryades, se sont désormais peureusement enfuies ; et maintenant les tambours battent la charge dans ces vallons délicieux où seul résonnait naguère l'hallali du cerf aux abois !!... Doulousement le canon fait gémir les échos ; les vieux chênes séculaires s'effondrent, fauchés par les obus, et, sauvagement les hommes s'entretuent.

Voilà l'ennemi ! la mêlée est ardente, tous les nerfs sont tendus ; les armes s'élèvent, les regards lancent des éclairs.

Aux salves succèdent les salves ; on se fusille d'un arbre à l'autre, et la mousse se rougit du sang de nos Turcos.

Décimée, démoralisée, la Division de Réserve s'est repliée déjà...

A présent, ainsi que les flots grondants d'une marée montante, les masses ennemies déferlent de toutes parts : le



Commandant LELAIN

Commandant **Lelain**, le Lieutenant **Cédon** sont grièvement blessés, et dans les deux camps la mort frappe à grands coups.

Une fois encore il faut céder au nombre ; de vallon en vallon, de taillis en taillis le repli s'exécute, et l'on atteint les lisières du parc de **Vésigneux**, la clairière verdoyante du ravin de **Bernaual**, au pied du coteau que couronne **Tracy-le-Mont**.

Face à l'ennemi, cent Turcos cependant restent encore dans le bois... Répondant aux appels héroïques de l'adjudant-chef **Lainé**, de l'adjudant **Favre**, et du sergent-major **Poggi**, ils n'ont pas voulu se porter en arrière ; appuyés aux arbres, tapis dans l'ombre des buissons, ils rechargent leurs fusils, épuisent les munitions des morts, déciment les rangs ennemis de leur tir bien ajusté. Mais bientôt hélas ! leur feu se ralentit : le premier, l'adjudant-chef **Lainé** est tombé, mortellement atteint ; vingt hommes à peine survivent maintenant de la vaillante petite troupe, groupés autour de l'adjudant **Favre** et du sergent-major **Poggi**, qui se battent encore... Les balles allemandes sifflent toujours, abattant chaque fois de nouvelles victimes...

Au soir, quatre Tirailleurs couverts de sang, accompagnant leur chef grièvement blessé lui-même, se traînent jusqu'aux tranchées qu'a donné le temps de creuser leur généreux sacrifice ; tous les autres sont morts, la face tournée vers l'ennemi !...

Et dans ce joli bois **Saint-Mard** où désormais ils reposent, leur glorieuse dépouille a jalonné la ligne où s'est brisé l'effort Allemand : un tel cimetière était digne de semblables héros !...

Sous la menace de l'ennemi, la 74^e Brigade a dû refluer jusqu'à **Rethondes**, sur la rive droite de l'Aisne ; le reste des Zouaves du 2^e Régiment, des Tirailleurs des 2^e et 6^e, étalés aux pieds du coteau que domine **Tracy-le-Mont**, bordent les lisières sud du bois **Saint-Mard** et le ravin de **Bernaual** jusqu'à la route de **Quennevières**. Une deuxième ligne renforce la première aux lisières nord du village et derrière le mur d'enceinte du parc d'**Offemont** : des créneaux sont taillés dans les murs du cimetière, dans l'épaisse ceinture qui clôture le parc ; les batteries des Groupes d'Afrique s'installent dans le village, fouillant de leurs obus les fourrés du bois **Saint-Mard** : et les

feux combinés des mitrailleuses et des canons obligent l'ennemi à suspendre son avance, le forcent bientôt à rompre vers le Nord et vers l'Est, sur des positions moins immédiatement redoutables pour lui.

La Brigade en retraite a repris ses positions, atteint **Bailly** et **Tracy-le-Val** ; la liaison est rétablie parmi les éléments de la 37^e Division : de leur côté les Allemands s'arrêtent et s'organisent.

Aux jours suivants leurs canons trahissent leur déception et leur fureur : **Tracy-le-Mont** est violemment bombardé par des obus de tous calibres : une foule de maisons s'écroulent sous le fracas des 210, ensevelissant sous leurs décombres de paisibles habitants. L'Eglise, où 130 blessés gémissent, impuissants, incapables de mouvement, devient une cible facile pour leur vengeance impie ; le Service de santé du 2^e Régiment de Tirailleurs arrache ces malheureux abandonnés à de nouvelles angoisses, improvise des moyens de transport, et vide le Lieu Saint, qui jadis eût été un asile, dont les piliers tremblent aujourd'hui, dont les vitraux se pulvérisent au choc sacrilège des projectiles allemands.



Lieutenant SAVARY

L'artillerie ennemie tonne toujours. Sur les maisons du village, sur les murailles du Parc, les balles claquent sans répit ; il faut élargir notre cercle, dégager devant nous et les bois et la plaine, distancer l'ennemi de cette route de **Compiègne**, but de ses précédents efforts, objet constant de son ardente convoitise.

La brume du matin, en cette fin de septembre, va nous

aider peut-être ? permettre à la surprise une progression que refuse l'ingrate nudité de la plaine ; et le 23 septembre, à l'aube, le 2^e Zouaves et le 6^e Tirailleurs quittent leurs tranchées. Par le ravin de **Puisaleine** les Zouaves s'enfoncent dans le bois **Saint-Mard** ; dans la plaine, les Tirailleurs que renforcent les mitrailleuses du Lieutenant **Savary** marchent en direction de la ferme de **Quennevières**, dont la route constitue l'axe de marche, et que l'ordre est venu d'enlever aujourd'hui... Le brouillard est opaque, le silence profond. On approche ; déjà les regards, perçant le voile gris, distinguent sans les bien voir les bâtiments de la ferme ; aux oreilles attentives des éclaireurs de pointe parviennent les sons gutturaux des voix ennemies... Quelques centaines de mètres restent à parcourir à peine avant que soit lancée la charge irrésistiblement victorieuse... Hélas ! le disque pâle qu'obscurcissait la Nue s'incendie tout à coup !... Ses rayons éclatants traversent traîtreusement l'atmosphère ; et, sous l'azur du ciel, maintenant découvert, les rouges chéchias des Turcos qui progressent sont vite reconnues !... L'alarme est donnée dans le Camp ennemi ; les mitrailleuses d'abord, les canons bien vite tirent à toute volée, décimant les sections qui s'élancent en avant, auxquelles la plaine, hostile, refuse le moindre vallonnement.

Les premiers, devant leurs soldats, les Officiers tombent : le Commandant **Bolelli**, le Commandant **Lanoé** ont cessé de vivre ; le Commandant **Fournereau**, le Lieutenant **Savary**, le Sous-Lieutenant **Laurent** tombent grièvement blessés. Les vagues d'assaut s'abattent, les blessés refluent, des sections éperdues, privées de chefs reculent, indécises. Héroïquement, le Capitaine **Lemonon** arrête cette panique : sabre haut, revolver au poing, il repart en tête des éléments qu'il a pu regrouper, et tombe bientôt, à son tour, pour ne plus se relever !... Blessé quatre fois, le Lieutenant-Colonel **Bourgue** tient encore avec quelques hommes ; mais à sa droite aucune troupe n'a gardé le contact : Tout effort désormais devient inutile, toute insistance complèterait le massacre...

Couverts de sang, les Tirailleurs qui restent reviennent à



Le Colonel BOURGUE, Commandant le 2^e Tirailleurs de Marche
(Novembre 1914 — Novembre 1915)

leur point de départ, poursuivis par les balles, et le 4^e Régiment de Zouaves, appelé à l'aide, vient protéger leur repli.

Les Zouaves cependant ont gagné **Puisaleine** ; ils ont chassé l'ennemi des premières maisons ; leurs baïonnettes ont arrêté tous ses retours offensifs. De porte à porte, de muraille à muraille, les balles s'échangent, meurtrières ; des barricades s'improvisent, des tranchées se creusent, la liaison s'établit à travers les taillis avec les Tirailleurs qui bordent le bois **Saint-Mard** et les Zouaves qui, sur la droite, sont terrés en face de **Quennevières**. Ni les obus qui, sans arrêt, l'écrasent pendant le jour, ni les attaques dont la nuit perfide réserve les surprises ne triomphent de l'énergie des défenseurs : la charnière de **Puisaleine** reste inébranlable ; Zouaves et Tirailleurs alternent pour sa défense ; et désormais va commencer autour d'elle la sanglante progression qui, durant plus de huit mois, se poursuivra sans arrêt à travers bois, à travers champs...

La première, la Ferme de **Quennevières** tombe enfin le 30 octobre aux mains des Zouaves du Commandant **Cazenove** ; en dépit des contre-attaques, des bombardements sans merci, la ligne reste immuable. Les bâtiments de la Ferme ne sont plus que ruines ; quelques pans de murs branlants restent ses seuls vestiges ; les grands arbres qui l'entouraient, déchiquetés par la mitraille, ne sont plus que des troncs noirâtres et convulsés. Mais des abris se sont creusés dans la plaine avoisinante ; des réseaux de fils de fer en interdisent l'accès ; aux créneaux des tranchées des guetteurs sont en place qui fusillent les patrouilleurs ennemis, et signalent sans défaillance toute tentative adverse.

A gauche, dans le bois **Saint-Mard**, chaque jour nouveau amène une progression nouvelle : de taillis en taillis, de layon en layon, des boyaux sont tracés, des défenses s'accumulent ; et malgré les efforts de l'Ennemi qui épuise en vain toutes les ressources diaboliques de son œuvre de mort, malgré les galeries profondes, bourrées de cheddite qui, en d'effroyables explosions, pulvérise les ouvrages, décime des sections entières, malgré les mines infernales qui, brutalement, écrasent les abris,

les lisières extrêmes sont finalement atteintes, et l'Ennemi, pied à pied, refoulé jusqu'à la route qui, de **Tracy-le-Val**, conduit à **Nampcel**.

Les abris de l'époque n'avaient rien de confortable : dans la paroi des tranchées des trous étaient creusés où l'on se glissait en rampant ; une toile de tente en formait la clôture ; et, sur la terre humide, le soldat fatigué reposait quelques heures. Aucun feu ne séchait ses vêtements mouillés, aucune flamme ne réchauffait ses membres engourdis : toute fumée eût trahi les points de stationnement et précisé l'envoi des obus et des mines.

Et chaque jour, les vides se sont faits : jusqu'au 5 juin 1915, 2.800 Officiers et Soldats du 2^e Tirailleurs ont arrosé de leur sang la terre de la plaine et l'humus des bois ; le froid, la maladie ont fait d'autres ravages ; mais de nouveaux soldats sont venus aux tombes de leurs glorieux aînés pour défendre à l'Ennemi de les venir fouler.

Qui pourra dire jamais toute la beauté de ces premiers soldats de 1914, de ces humbles Turcos, arrachés au soleil d'Afrique, qui, veillant sans répit dans des tranchées boueuses, sous la pluie glaciale, ont, durant tout l'hiver, barré la route de **Paris**, et repoussé toutes les attaques ?? Les jours après les jours ont vu fléchir leur nombre ; les balles, les obus, le froid les ont tués, sans qu'une plainte s'exhale, sans qu'un murmure s'élève... Ils sont morts en Soldats, comme leurs Chefs glorieux, et, comme autant de palmes, sur les humbles tombeaux de ces héros superbes, les renaissants feuillages du joli bois **Saint-Mard** penchent maintenant leur ombre caressante!!...



Tirailleur au Créneau

Durant huit mois donc, une progression patiente, payée de sanglants sacrifices, nous avait assuré la possession du bois **Saint-Mard** et du plateau couronné par la ferme de **Quennevières**. Sur la gauche, de durs efforts avaient été tentés pour élargir nos positions et prendre pied dans une redoutable forteresse connue sous le nom du « **Champignon** », organisée par les Allemands à la boucle formée par la route de **Nampcel**. Vainement, le 21 Décembre, après un bombardement qu'à l'époque on jugeait suffisant, le 3^e Bataillon était parti à la conquête de l'objectif convoité. Mais l'Ennemi, terré dans de solides abris, avait laissé passer l'orage ; et, sitôt arrêté le tir de nos canons, avait surgi pour faucher de ses mitrailleuses les Tirailleurs qui s'élançaient. Les Officiers, en tête, étaient tous tombés : les Lieutenants **Roux**, **Harpedanne de Belleville**, **Bou Daoud**, frappés à mort, le Capitaine **Béreaux**, les Lieutenants **Marcou** et **Jousseaume** grièvement atteints. En quelques minutes, neuf sous-officiers, cinquante soldats étaient tués, 160 autres blessés, hors de combat. Quelques téméraires, parvenus dans les tranchées allemandes, y succombaient bientôt malgré leur héroïsme, accablés par les coups d'un ennemi trop nombreux.

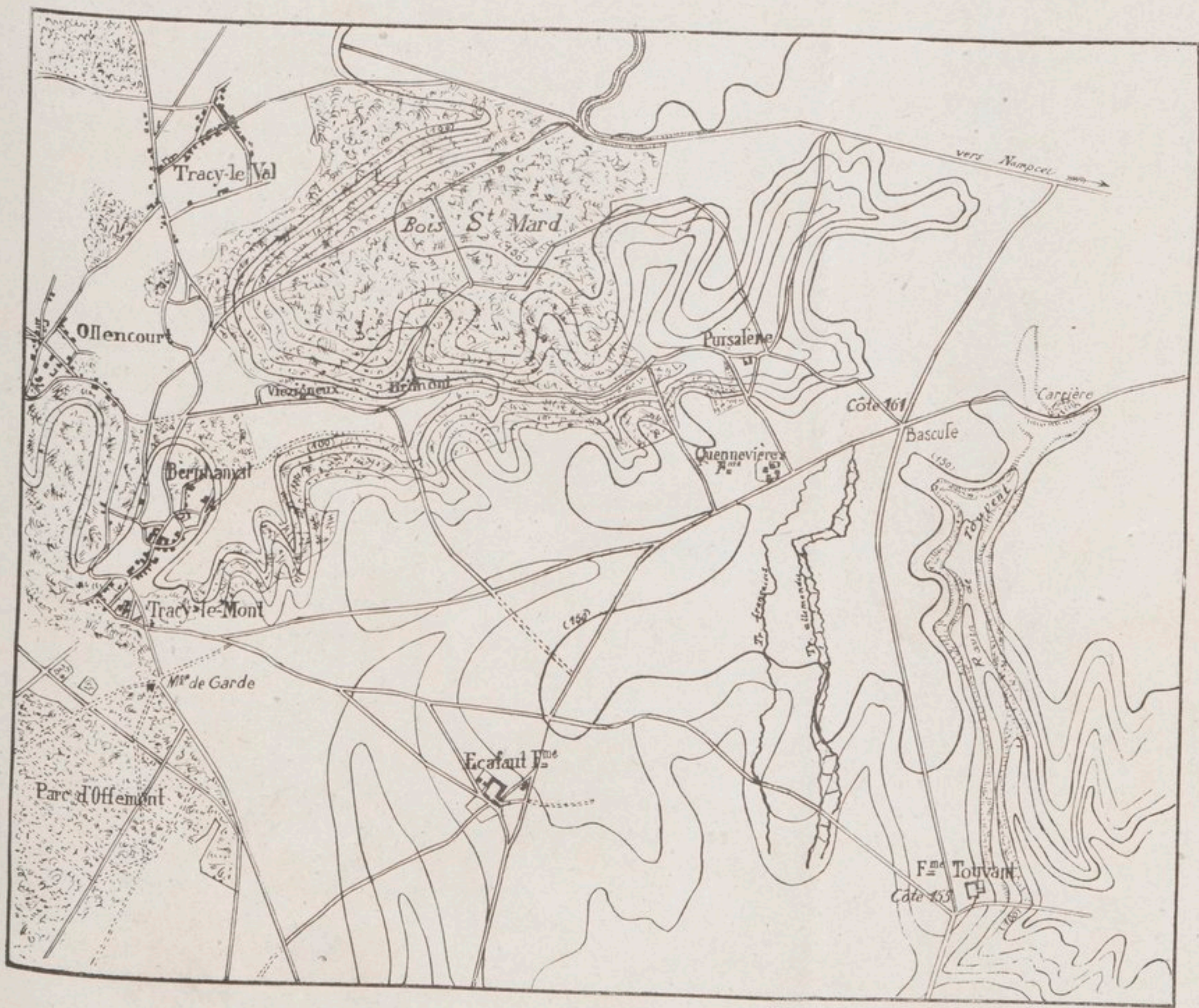
A nouveau, le 25 décembre, l'attaque était reprise avec l'aide d'un Bataillon du 42^e de Ligne ; mais, comme la première fois, en dépit de pertes nouvelles, le « **Champignon** » restait à l'Ennemi.

1915 — La fortune des armes devait-elle nous sourire davantage sur la droite ? Face à nos lignes, à l'est de **Quennevières**, bombait un saillant d'où chaque jour les feux de l'Ennemi nous éprouvaient durement. Là, deux lignes de tranchées garnies de mitrailleuses, fortifiées d'ouvrages, interdisaient l'approche du Ravin de **Touvent** dont les pentes couronnées de boqueteaux offraient encore à la défense le plus redoutable des appuis.

L'honneur d'y pénétrer était réservé au 2^e Tirailleurs.

Dès le 5 Juin un intense bombardement préparait notre attaque ; jusqu'au matin du 6 des canons de tous calibres portaient dans le Camp ennemi la destruction et l'épouvante ; et, à dix





Le Bois Saint-Mard
 Le Plateau de Quennevières (1914-1915)



19

heures du matin, sous un soleil brûlant, les troupes d'attaque partaient à l'assaut.

A gauche, le 2^e Zouaves, face à la Cote 161, cherchait à gagner **Bascule**; à droite, la 121^e Brigade devait progresser en direction de **Moulin-sous-Touvent**, cependant qu'au centre les Tirailleurs fonçaient sur le saillant lui-même et vers la Cote 155.

Les baïonnettes scintillent au soleil... D'un seul élan aussi foudroyant que rapide, les Tirailleurs du 1^{er} Bataillon atteignent la première ligne allemande; à travers les boyaux la course se précipite;... partout, en cheminant, des grenades sont lancées dans les abris béants; à bout portant les pistolets se déchargent, les baïonnettes trouent les poitrines qui prétendent barrer le passage.

Dans un petit élément de tranchée épargné par nos obus un groupe d'Ennemis se défend encore, séparant nos 19^e et 20^e Compagnies. Le Tirailleur **Tartag**, de cette dernière unité, qui les a aperçus, s'empare d'un sac de grenades et, tout seul, vient les attaquer; tout seul il réussit à vaincre leur résistance et à rétablir une liaison un instant interrompue.

L'avance se poursuit; on piétine les cadavres..., la deuxième ligne est atteinte, les abris nettoyés, et des centaines de vaincus, les mains hautes, ramenés vers nos lignes, viennent attester notre Victoire!!...

Le poignet droit brisé, superbe de courage en dépit de ses souffrances, le Lieutenant **Martyn** rallie quelques fractions disponibles du Bataillon; à leur tête il gagne un fortin en bordure du ravin, et s'empare de trois canons dont les servants, désarmés, se rendent.

Aux ailes, cependant, l'attaque s'est heurtée à des difficultés plus grandes: tout autour de la pointe victorieuse qu'ont marquée les Tirailleurs un vide inquiétant existe, qui les expose gravement aux retours offensifs.

La 11^e Compagnie néanmoins, aux ordres du Capitaine **Forgemol de Bostquénard**, dépassant le 1^{er} Bataillon, a gagné le ravin de **Touvent**, et, malgré tout, y poursuit le combat....

Mais l'Ennemi autour d'elle prépare sa réaction ; de droite et de gauche ses masses surgissent d'abris inviolés, et nos éléments de tête doivent rétrograder.

Dans les tranchées conquises, on travaille fébrilement : et, malgré les obus dont l'Ennemi furieux arrose sans répit le ter-

rain qui lui échappe, les parapets ébréchés par nos tirs de la veille se relèvent, les mitrailleuses prennent position ; on consolide les abris ébranlés... et lorsque au soir une violente contre-attaque tente de nous chasser, de nouveaux morts, d'autres blessés complètent les pertes allemandes.

Les nôtres, il est vrai, ont été lourdes au cours de cette journée : avec les Lieutenants Cédon et Luciani, 150 Tirail-



+ Lieutenant CÉDON

leurs sont glorieusement tombés en partant à l'assaut ; 8 Officiers et 310 Hommes blessés ont pris le chemin de l'ambulance. Leur sang généreux a payé la triste rançon de la Victoire !...

Aux jours suivants, péniblement, la liaison se rétablit avec les unités voisines : des boyaux se creusent, des réseaux s'installent, et malgré le bombar-



Lieutenant LUCIANI

dement, qui sans cesse fait rage, les positions gagnées restent définitives.

Étalés en profondeur, les bataillons se succèdent à la garde de la première ligne; de **Nampcel**, de **Moulin-sous-Touvent**, de toutes parts à l'Est, les batteries allemandes les accablent sans cesse, effondrant leurs abris, ébréchant les tranchées, comblant les boyaux. Inlassablement, les Tirailleurs réparent, au cours des nuits, les désordres du jour, creusent d'autres boyaux, installent de nouveaux postes, rétablissent des liaisons soudainement interrompues, et restent, le front haut, face à l'Ennemi vaincu.

Déjà même s'élaborent de nouveaux projets d'attaque : il faudrait rectifier l'ensemble de nos lignes, forcer les positions que la journée du 6 n'a pas permis d'atteindre, et rejeter l'Ennemi de ce ravin de **Touvent**, d'où il menace encore la sécurité de nos éléments avancés.

Mais le 14 Juin, dans l'après-midi, un effroyable bombardement accable nos lignes; durant deux heures, dans un épouvantable et incessant fracas, 77, 105, 210 bouleversent nos tranchées, détruisent les boyaux, effondrent les abris; des sections entières disparaissent, décimées, ensevelies, anéanties... La 20^e Compagnie, en réserve dans la tranchée de deuxième ligne, vient combler les vides, et subit à son tour la fureur de l'artillerie allemande, tout comme le 2^e Bataillon qui remplace l'ensemble.

La première ligne n'existe plus : de nombreux cadavres la jalonnent; pas un homme n'a reculé!... Une cinquantaine de Tirailleurs, seuls survivants de ces instants tragiques, sans aucune liaison avec l'arrière, restent encore debout, surveillant la ligne allemande qui s'étale à 80 mètres et où semble régner une agitation insolite... Vers six heures du soir, en effet, cette ligne tout à coup se hérissé de baïonnettes... l'Ennemi s'élance pour reprendre le terrain perdu huit jours auparavant; mais les braves qui les attendent ajustent leur tir : une fusillade bien nourrie décime les assaillants; un sergent braque sur eux la seule mitrailleuse qui reste, et les cadavres s'amoncellent sur le

plateau dénudé. De nouvelles masses grises remplacent les précédentes. En dépit des mitrailleuses qui les éprouvent maintenant, les Turcos tiennent toujours : terrés dans les vestiges de ce qui fut leur tranchée, ils tirent sans relâche et tuent leurs agresseurs. Les blessés luttent jusqu'à la mort. Le tête en sang, hagard, terrible, le Tirailleur **Khabech**, sévèrement blessé, dont le fusil vient d'être brisé, lance quand même grenades sur gre-



Les deux frères

LUCIEN DEFERT

JEAN DEFERT

nades et refoule à lui seul plusieurs groupe d'assaillants. Debout, à découvert, le Capitaine **Barjonet** désigne à ses hommes des éléments ennemis qui se sont infiltrés ; et la bataille continue, sanglante, sans que les Allemands puissent atteindre leur but. Notre artillerie désormais arrête leur progression ; les survivants regagnent la tranchée d'où ils étaient sortis sans avoir pu triompher de l'héroïsme d'une poignée de braves !!...

Le combat a cessé : le Tirailleur **Khabech** peut enfin mourir... aucune balle nouvelle ne l'a frappé pourtant : cependant il s'affaisse soudain, privé de vie, comme si la Mort eût voulu attendre, pour clore les paupières de ce petit héros, qu'il ait achevé sa tâche, et su qu'il avait vaincu !!...

La nuit tombe, enveloppant de ses ombres le terrain chaotique, les morts sublimes, les rares et glorieux survivants de la terrible journée. Il n'est plus possible de réparer les désordres, d'accueillir, d'abriter de nouveaux renforts en ce terrain bouleversé; aussi l'ordre est-il donné de reporter la défense à la deuxième ligne, moins durement éprouvée, à cent mètres en arrière. C'est là qu'arrivent, sanglants, exténués, les quelques braves qui restent : le Capitaine **Lemosy**, avec son unité réduite à cinq hommes, une trentaine de Turcos des 19^e et 20^e Compagnies.

Hélas ! 14 Officiers et 800 hommes étaient tombés pour cette page de gloire... Parmi ces braves, le Capitaine **Forge-
mol de Bostquenard**, le héros



Capit^e FORGEMOL DE BOSTQUENARD †



Lieutenant BEN MORTIT

du 6 Juin, avait donné sa vie ; l'Aspirant **Defert**, dont le frère était tombé huit jours plus tôt au même point, les Lieutenants **Dubreuil**, **Ben Mortit**, **Mercier**, **Limagne**, **Hamadi**, étaient mêlés dans la mort à leurs glorieux soldats !! Mais avant de quitter le secteur que, depuis neuf mois, ils illustraient de leur vaillance, les Tirailleurs venaient une fois encore d'y barrer la route de

Paris, et d'inscrire en lettres de sang le nom de **Quennevières** sur leur Drapeau...

Le 8 Juillet, relevée par d'autres troupes, la 37^e Division est ramenée à l'arrière. Parmi les bois, les ruisseaux, les prairies de la jolie région de **Pierrefonds**, les Tirailleurs goûtent enfin un repos de quelques semaines ; ils oublient leurs deuils, leurs misères ; ils reprennent leur gaîté, leur bon sommeil, loin du canon, content leurs exploits aux renforts qui leur arrivent ; et les journées s'écoulent, presque heureuses, sans souci des futurs efforts.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

(25 Septembre 1915)

Un mois s'est écoulé. Des renforts sont venus qui ont comblé les vides ; des Officiers nouveaux ont remplacé les morts. Le 2^e Bataillon du 6^e Tirailleurs récemment arrivé du Maroc Oriental a relevé le 4^e Bataillon qui nous quitte ; et, reconstitué, prêt à de nouveaux combats, le Régiment, non sans quelque tristesse, quitte le 9 août les sites charmants dont le calme a guéri sa fièvre, les cantonnements hospitaliers, les bons gîtes où il a goûté les douceurs du repos. Embarqués en chemin de fer à **Villers-Cotterets**, les Tirailleurs arrivent à **Cuperly** ; de là, suivant les platanes de la route de **Suippes**, ils gagnent le camp de Piémont où ils s'installent au bivouac.

Aux coteaux verdoyants, aux splendides forêts, aux vallons délicieux que dominait le château de **Pierrefonds** a succédé la plaine inculte, indéfiniment plate et maussade, tachée par places de quelques bois de pins, grisâtres et tristes. De ci, de là, des villages détruits, abandonnés, des fermes culbutées lors du duel de la Marne, il y a un an déjà !... Plus loin, comme partout de la Mer aux Vosges, la ligne allemande, sinueuse, qui barre l'horizon.

L'Automne va venir ; bientôt vont jaunir et tomber les premières feuilles... Il faut avant l'hiver dégager notre Sol, forcer les lignes adverses, et obliger l'ennemi à une retraite nouvelle, définitive, cette fois !!

La plaine de Champagne, entre les Monts et le Massif d'Argonne dont la nature ingrate favorise la défense, va devenir le Champ de la suprême Bataille. Il semble qu'en ce point, centre

du dispositif allemand, la trouée puisse se faire, et que le terrain permette la progression rêvée.

Mais la tâche sera dure !... Partout l'ennemi a creusé de profondes tranchées, puissamment garanti leurs abords de larges réseaux barbelés, et hérissé le sol de redoutables organisations défensives. Ses batteries — de tous calibres — dont le nombre grossit chaque jour, — sont prêtes à semer la mort ; partout des abris bétonnés regorgent de munitions, dissimulent des mitrailleuses ; et, confortablement installé en de solides casemates, présomptueusement il se juge invincible, attendant l'attaque qui se prépare et dont les échos déjà lui apportent l'annonce imminente.

Les avions ont précisé les formes de l'organisation adverse, la profondeur de ses défenses, les positions de son artillerie. Terrible sera la lutte, l'effort presque surhumain !!... Mais il faut vaincre malgré tout, et triompher d'obstacles savamment accumulés.

Fiévreusement on travaille. Chaque nuit les soldats deviennent des terrassiers : armés de pelles et de pioches ils entaillent le sol crayeux, creusent de nouveaux boyaux, ouvrent des sapes, installent des tranchées d'où, au grand jour, surgiront leurs baïonnettes plus près des lignes ennemies. Partout sont préparés des emplacements de batteries d'où les canons les plus puissants commenceront la tâche : ils ouvriront de larges brèches dans les réseaux de fils de fer, écraseront les tranchées de leurs lourds projectiles, détruiront les ouvrages dont l'emplacement est repéré. Soulevant sans cesse la poussière blanche des routes, des convois ininterrompus de camions automobiles apportent aux divers parcs échelonnés en arrière les matériaux nécessaires à l'organisation d'abris, de plateformes, à la confection de ponts à jeter sur les tranchées lors du premier succès, pour permettre le passage des Cavaliers et des canons qui poursuivront l'attaque et exploiteront la Victoire...

... La Victoire !! Les Turcos n'en doutent plus ! Dormant le jour, peinant sans relâche durant les nuits, ils promènent leur impatience de bivouac en bivouac, quittant celui de **Piémont**

pour gagner les bords de la **Suippe**, campant quelques jours non loin de **Mourmelon**, revenant enfin dans les villages détruits de **Jonchery** et **Saint-Hilaire** où, abrités dans les caves, ils attendent que l'heure sonne de foncer sur l'Ennemi.

Déjà le canon tonne. De toutes parts nos batteries ont ouvert le feu et sèment dans les lignes allemandes la destruction et la mort. Les bois de pins où l'Ennemi se retranche, les voies de communications qu'il a organisées, les réseaux qui le protègent en nous barrant la route sont fouillés par nos obus. Des nuages de fumée, des paquets de poussière embrument l'horizon, obscurcissent l'atmosphère ; des débris de charpentes, de ferrailles tordues, des arbres déracinés, brisés par notre acier, sont projetés au loin ; et durant quatre jours, progressivement, le fracas s'accroît ; d'heure en heure la terre tremble davantage ; et les canons brûlants se rechargent toujours.

Au matin du 25 Septembre les troupes d'attaque ont gagné leurs parallèles de départ. Il tombe une pluie fine qui rend le sol glissant et l'effort plus pénible. Echelonnés en profondeur, les bataillons accolés sont prêts à bondir en vagues successives, à atteindre et dépasser les objectifs qu'ils aperçoivent maintenant parmi la fumée et le désordre des éclatements.

A droite du XXXII^e Corps s'étale la 37^e Division en face de **Saint-Souplet** et des crêtes qui surplombent la vallée de la **Py**. En bordure de la route qui monte de **Saint-Hilaire**, le 4^e Bataillon du 2^e Tirailleurs doit, le premier, s'élancer vers le Nord pour gagner **l'Epine-Lambert** et le **Bois en Y** ; à sa droite, le 5^e Bataillon du 2^e Zouaves doit s'emparer du **Bois Volant**. Plus loin le 3^e Zouaves, face au Nord, va attaquer le **Bois Raquette**, aidé dans sa tâche par les 9^e et 10^e Compagnies du 2^e Tirailleurs qui, attaquant de flanc en direction de l'Est, doivent se rendre maîtresses du **Bois n° 1** et des tranchées qui le protègent.

L'heure approche... le grondement des canons se précipite. Quelques instants encore, et l'assaut sera donné !! Groupés autour de leurs chefs, comme eux sans peur, les Tirailleurs ont reçu les instructions suprêmes : il faut vaincre, il faut percer... ; et les baïonnettes surgissent des fourreaux !!... Une

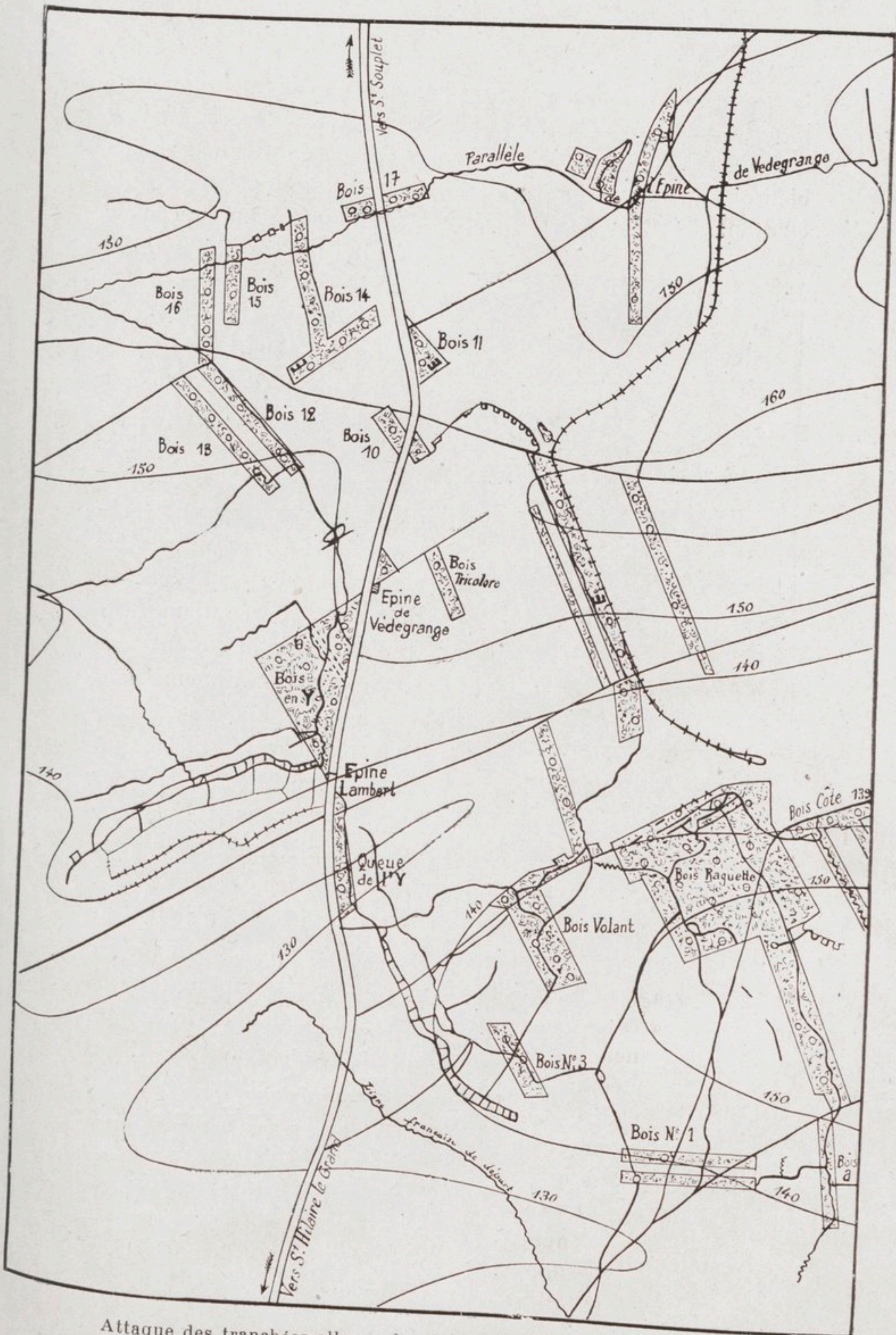
dernière pensée s'envole, fugitive, vers le pays lointain, le "bled" ensoleillé, vers les coteaux arides où se passa l'enfance . . . vers la maison toute blanche où, soucieuses et tendres, la mère et les sœurs attendent le retour . . .

. . . En avant !! la rêverie a pris fin . . . En avant !! toutes les bouches maintenant répètent l'ordre solennel, tous les regards brillent d'une ardeur farouche ; et le cliquetis des armes, le tumulte de cette masse qui s'ébranle dominant dans la tranchée le vacarme des canons qui tonnent.

Les Tirailleurs du 4^e Bataillon se sont élancés . . . Sabre haut, à leur tête, le Commandant **Bernard** a franchi le parapet ; et, sans souci des mitrailleuses qui crépitent, entrecroisant leurs feux, malgré le gros tir de barrage qu'a déclanché l'ennemi, il part, la tête haute, en avant de ses hommes. Quelques minutes s'écoulent, et de terribles pertes déciment déjà l'héroïque phalange. Le premier, le Commandant est tombé, frappé d'une balle ; mais, rassemblant toute son énergie, il se relève, repart, étouffant sa douleur, précédant ses soldats si dignes de leur Chef . . . Utilisant l'abri précaire que leur offre un instant le remblai de la route qui mène à **Saint-Souplet**, ils atteignent le réseau de fils de fer que nos obus n'ont pu détruire !! . . . Un feu d'enfer les y accueille ; et la masse déjà si réduite, désormais arrêtée dans sa progression vers le Nord, presque immobilisée sur un obstacle infranchissable, s'abat, fauchée par la mitraille qui tombe sans arrêt. A nouveau frappé, le Commandant **Bernard** tombe encore, hélas sans se relever, cette fois !!.

Cependant, quinze Tirailleurs et un Sous-Lieutenant vestiges de la première vague, seuls échappés au massacre parmi ce champ de blessés et de morts, se jettent sur la droite, et trouvent enfin une brèche dans le réseau ailleurs inviolé. Rapidement ils s'y glissent, atteignent la **Queue de l'Y**, en rejettent les défenseurs, et progressent dans ce petit boqueteau.

Dans le même temps, les 9^e et 10^e Compagnies flanquaient sur la droite l'attaque du 3^e Zouaves. Malade depuis 4 jours, le vaillant Capitaine **Letord** n'avait cependant voulu laisser à personne l'honneur de précéder la troupe qu'il commandait. A



Attaque des tranchées allemandes devant Saint-Souplet (Champagne),
le 25 Septembre 1915.

l'heure prescrite, hissé par ses hommes au-dessus du parapet, il partait à leur tête... Son amour de la France, sa sublime énergie triomphaient de sa fièvre et de son épuisement ; mais bientôt il tombait, en Soldat, frappé d'une balle au front, exaltant chez tous par son trépas magnifique le sens du Devoir Militaire qu'il portait si haut placé !!



Capitaine LETORD

Ici comme partout les mitrailleuses ouvrent de sanglantes brèches ; bien vite, le sol est jonché de cadavres..., il n'y a plus d'Officiers !! Dix hommes survivent pourtant guidés par un Sergent Indigène, qui progressent malgré tout, atteignent la lisière du **Bois n° 1**, abordent une mitrailleuse dont ils tuent tous les servants. L'Ennemi veut les chasser ; mais cette poignée de braves, utilisant un trou d'obus, décime de ses feux les Saxons qui s'avan-

cent et qui, sentant plus loin vers le **Bois Raquette** l'attaque qui fait rage, cèdent enfin le terrain aux glorieux occupants...

Dix heures 15... Un quart d'heure a suffi pour créer tant de vides et faucher tant de héros !! Le barrage allemand éclate sans arrêt, écrasant nos premières lignes, hersant les abords des réseaux, et menaçant de son épouvantable fracas les vagues héroïques qui s'élancent à nouveau : ce sont les 13^e et 14^e Compagnies qui marchent vers **l'Epine-Lambert**, les 11^e et 12^e qui s'en vont vers l'Est en direction du **Bois Volant**, toutes opposant à l'Ennemi, sous de nouvelles poitrines, la même volonté de vaincre qui animait déjà ceux qui viennent de tomber. Hélas !! de nouvelles et terribles pertes éprouvent à nouveau leurs rangs. . Cent hommes à peine et deux Officiers

survivent du 4^e Bataillon, qui s'enfoncent pourtant dans le **Bois en Y**, combattant corps à corps les Saxons qui reculent. A droite après de rudes épreuves et de superbes efforts, quelques groupes sanglants atteignent le **Bois Volant**, unissant leur action à celle des Zouaves du 2^e Régiment qui, eux aussi, luttent vaillamment et tombent en héros !!...

Arrêtés un instant par la fureur de la canonnade, terrés dans les trous d'obus, les 1^{er} et 2^e Bataillons sont partis à leur tour : le Bataillon **Richier** côtoyant la route de **Saint-Souplet**, le Bataillon **Jacques** à sa droite courant vers le Nord-Est, atteignent bientôt les lignes allemandes, rejoignant les débris des précédentes unités. Et tous ces éléments désormais rassemblés s'enfoncent à travers bois vers **l'Epine-de-Védegrange** et les boqueteaux qui l'avoisinent, laissant au seul 2^e Zouaves l'honneur de conquérir le **Bois Volant** et de neutraliser ses redoutables défenses.

Les canons allemands tirent toujours, continuant leur œuvre de mort : le Commandant **Richier**, blessé, est mis hors de combat ; mortellement atteint, le Capitaine **De Beaune** est tombé le premier devant sa compagnie de Mitrailleuses terriblement éprouvée, dont les survivants atteignent néanmoins les lisières du **Bois en Y**, pour répondre plus sûrement aux feux de l'Ennemi. Et malgré les difficultés sans nombre qui sans cesse surgissent sous leurs pas, bravant la Mort qui frappe constamment parmi eux, les Tirailleurs progressent parmi les lignes allemandes...

Déjà la première tranchée est dépassée ; les grenades éclatent dans les abris, les boyaux se jonchent de cadavres, les baïonnettes transfixent les derniers défenseurs. A droite aussi, la résistance commence à faiblir : les mitrailleuses qui nous prenaient de flanc se taisent peu à peu ; de toutes parts, jetant bas leurs armes, leurs équipements, des centaines de prisonniers, les mains hautes, invoquent la pitié des Tirailleurs ivres de sang, et se pressent vers nos lignes qui s'estompent au loin déjà, en arrière...

A trois heures, le **Bois en Y** est complètement dégagé : ses

lisières Nord sont atteintes, la deuxième ligne largement dépassée : l'ardeur des Turcos semble grandir encore en dépit de leurs pertes. Devant eux se dresse un ouvrage dans la plaine ingrate et nue qui les sépare des boqueteaux suivants ; de nouvelles mitrailleuses se mettent à tirer, des canons tonnent dont on voit les servants... L'objectif est atteint au pas de charge ; deux canons, des mitrailleuses, des prisonniers nouveaux tombent aux mains des glorieux assaillants dont ce nouveau succès décuple encore l'énergie et l'âpre volonté de vaincre.

La progression se poursuit ; la bataille reprend dans les bois 10 et 12 qui deviennent à leur tour le théâtre de sanglants corps à corps. Là aussi le sang coule ; là aussi le terrain est chaudement disputé : mais sous l'ardente pression des Tirailleurs héroïques, l'Ennemi recule encore, laissant le terrain libre.

Le jour s'achève. Emportés par leur élan, les restes des 1^{er} et



Commandant JACQUES

2^e Bataillons marchent encore, baïonnettes en avant ; à gauche de la route, la **Parallèle de l'Epine de Védegrange** est dépassée ; le bois 14 abordé et conquis sans que l'Ennemi terrifié, nettement vaincu en ce point, oppose à notre avance une résistance bien effective.

La nuit est venue... Animés du souffle de la Gloire, les Turcos s'arrêtent enfin pour rétablir d'indispensables liaisons. Or, tandis qu'ils marchaient, refoulant devant eux l'Ennemi en déroute, la Victoire ne venait que lente-

ment couronner les efforts des unités voisines ; à droite comme à gauche les Saxons résistaient toujours, et la pointe hardie entaillée dans leurs lignes, terriblement exposée aux contre-

attaques de flanc, rendait désormais trop périlleuses les positions conquises, hélas ! au prix de tant de sang. Quelques groupes privés de Chefs, momentanément égarés dans le feu de l'action mais combattant ailleurs, devaient bien, à nouveau rassemblés par la suite, grossir le chiffre des braves épargnés par la Mort : pour l'instant, deux cents hommes à peine restent encore debout à l'extrême limite de leur brillante progression : leur vaillance ne pourrait suffire à en garder l'avantage ni à parer aux surprises de puissants retours offensifs. Aussi l'ordre est donné de revenir en arrière, à l'**Épine de Védegrange**, afin de se relier aux éléments du 2^e Zouaves, maîtres du **Bois Volant**, et de former avec eux une ligne certes moins avancée, mais plus compacte, moins exposée. d'où, demain, une nouvelle attaque permettra de repartir à la conquête simultanée de nouveaux objectifs. Le mouvement s'exécute à regret, en dépit de son urgence ; petit à petit, les groupes épars rejoignent de droite et de gauche au cours de la nuit, mais bien des braves, hélas... manquent à l'appel des diverses sections : le Commandant **Jacques** est tombé à la tête du 2^e Bataillon ; des sergents désormais commandent des vestiges de Compagnies ; seule la confiance n'a pas subi d'atteintes et malgré la perte de 38 Officiers, de 1.900 Hommes, les restes du 2^e Tirailleurs gardent une foi entière en l'avenir du combat, prêts à mourir à leur tour pour l'honneur du glorieux Drapeau qu'ils viennent encore d'illustrer davantage !!...

Le jour commence à poindre sous un ciel toujours gris et maussade ; de nouveaux ordres viennent d'arriver : à midi on partira. Il s'agit d'attaquer la parallèle de l'**Épine de Védegrange**, d'occuper ensuite les bois qu'elle protège, et la trouée sera faite !!... Rapidement on fusionne des éléments épars : de nouveaux chefs prennent la tête des Compagnies ainsi reformées, et, toujours résolus, les Tirailleurs attendent que sonne enfin l'heure de la ruée.

Il est midi... Les premières vagues s'élancent, mais l'Ennemi s'est repris : il a regagné ses emplacements. De nouveaux canons, de nouvelles mitrailleuses les accueillent, et le sang

recommence à couler... Le **Bois 10** cependant est rapidement occupé ainsi que la tranchée qui le prolonge à l'Est : un poste de télégraphie y tombe entre nos mains. Nos réserves accourent et l'offensive se poursuit sous les rafales meurtrières de l'artillerie allemande. Le **Bois 11** à son tour est atteint, nettoyé, dépassé ; et, suivis de près par le reste du Régiment, nos éléments de tête gagnent le **Bois 14** atteint déjà la veille par quelques maigres sections.

Mais un large réseau, qu'ont à peine effleuré nos obus, protège une fois encore les défenses ennemies, couvrant la parallèle de **Védegrange** toute proche, dont il faut pourtant s'emparer. Cisailles en mains, les pionniers s'élancent pour forcer le passage et permettre l'assaut ; mais, de face et de flanc les mitrailleuses tirent, créant de nouveaux vides dans cette troupe décimée, désormais impuissante. Des obus de tous calibres éclatent sans répit complétant l'œuvre de mort, et barrant impérieusement la route aux restes épuisés du 2^e Tirailleurs.

S'ils ne peuvent progresser, ils demeurent pourtant, organisant durant 3 jours encore le terrain qu'ils ont conquis, subissant sans arrêt les terribles représailles de l'artillerie allemande, et sachant mourir comme ils avaient su vaincre !!...

Deux mille sept cent vingt-trois de leurs Officiers et Soldats ont rougi de leur sang la terre blanche de Champagne !!

Les survivants sont enfin relevés ; une Division nouvelle va poursuivre l'attaque, et tenter d'égaliser sa glorieuse devancière.

Suivant les pistes arides qui traversent le Camp de **Chalons**, les restes du 2^e Tirailleurs arrivent à **Vraux**, harassés et poudreux ; et malgré l'épuisement de cinq jours de bataille, ils défilent fièrement devant leur Drapeau déployé qu'ils saluent orgueilleusement, car, dans ses plis, leur sang généreux vient d'écrire une page de gloire nouvelle, coûteuse, mais immortelle !!

ORDRE GÉNÉRAL, Numéro 477 du 28 Janvier 1916
de la IV^e Armée.

EST CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

« Le 2^e Régiment de Tirailleurs de marche :

« Le 25 Septembre 1915, aux ordres du Colonel Bourgue, après avoir, en face d'objectifs particulièrement difficiles, fourni six Compagnies à l'assaut des premières vagues, a gagné — d'un élan — sous les tirs de barrage et les feux de mitrailleuses, une position très avancée par rapport aux unités voisines.

« A fourni trois attaques dans la journée du 26, marquant deux fois un progrès nouveau, parvenant au contact de la 2^e position ennemie et prenant 2 canons.

« Est resté en ligne jusqu'au 1^{er} Octobre, sous un feu très dur d'artillerie lourde, organisant énergiquement et solidement le terrain conquis. »

Le Général Commandant la IV^e Armée,
DE LANGLE DE CARY.

CHAPITRE V

VERDUN.

LE BOIS DES FOSSES.— LOUVEMONT.— LA COTE DU POIVRE.

1916 L'ennemi, cependant, ne semble pas vouloir accepter sa défaite : rageusement ses obus labourent le terrain que nous avons repris ; et pour lui faire face au cas de contre-attaques, les restes de la 37^e Division sont rappelés en réserve au **Mont-Frenet**, non loin de **Cuperly**. Durant trois jours, l'arme au pied, tendant l'oreille au bruit du canon proche, on attend : . . . mais les vaincus, enfin résignés, suspendent leur menace, et l'indispensable repos vient apporter sa trêve.

Embarqués en chemin de fer à **Saint-Hilaire-au-Temple**, nous débarquons dans les **Flandres**, et gagnons la région de **Bergues**. L'automne est venu ; les arbres se dépouillent : et, groupés dans les villages, dans les fermes éparses perdues dans le brouillard, les Tirailleurs se reposent. Dans les petites maisons faites de briques, propres et cossues, cordialement de bonnes gens les accueillent ; durant les pluvieuses journées de Novembre, assis au coin de bons feux, ils devisent gaîment, oublieux de leurs deuils, contant aux jeunes soldats qui viennent d'arriver les batailles terribles, les charges sanglantes, l'ivresse de la Victoire . . . et les nouveau-venus d'un nouveau bataillon qui remplace au Régiment les restes du 5^e rappelé au Maroc, écoutent — une flamme aux yeux — impatients de les égaler, les récits héroïques de leurs glorieux devanciers.

Deux mois s'écoulaient ainsi ; l'année s'achève ; et, reformés, pourvus de nouveaux cadres, une fois encore les Tirailleurs sont prêts. Leur chef, le Colonel **Bourgue**, appelé à la tête de la 73^e Brigade, a passé son commandement au Lieutenant-

Colonel de **Saint-Maurice** ; et, dans les premiers jours de l'année 1916, le train, s'ébranlant à nouveau, les dépose sur les rives de l'**Ornain**, non loin de **Bar-le-Duc**. Les rudesses de l'hiver commencent à sévir ; les cîmes des **Hauts-de-Meuse** se couronnent de neige, et le vent glacial qui souffle du Nord apporte les rumeurs cependant incertaines d'une prochaine attaque ennemie. Tout est calme, pourtant : en aucun point du front le combat ne s'allume, et nul ne sait encore ce que sera Demain !!...

Quelques semaines se passent, et la 37^e Division part au **Camp de Mailly**, pour y perfectionner les qualités guerrières de ses nouveaux soldats. Il neige toujours ; le froid est vif, et les Turcos s'entraînent aux rigueurs du climat.

Mais, tout à coup, les canons de **Verdun** commencent à tonner : les Armées du Kronprinz s'amassent, menaçantes ; et les convois d'émigrants, fuyant les tristes villages que frappe la mitraille, se pressent vers le Sud, rappelant, en leur détresse, aux troupes qui les croisent, les douloureux exodes de 1914 !!...

Les Tirailleurs ont remis sac au dos. De nouveau le train les emmène ; ils débarquent à **Longeville**, contournent **Bar-le-Duc**, et s'en vont vers le Nord. Le 14 Février ils arrivent à **Resson** : la pluie les accompagne, effaçant un instant la neige blanche des routes ; et, piétinant dans une boue glacée, ils gagnent **Pierrefitte**, sans trouver en ce lieu ni le bon feu des âtres, ni l'accueil réchauffant d'hôtes hospitaliers, si précieux réconfort du soldat fatigué !!...

Violemment, le vent souffle du Nord-Est, cinglant les hommes de bourrasques ininterrompues. Le grésil et la neige alternent sans relâche, blanchissant les sacs, fouettant douloureusement les visages ; mais, sans défaillance, les Turcos poursuivent leur route, arrivent à **Vadelaincourt**, y forment leurs faisceaux.

Verdun est là, tout proche. Ici d'immenses baraquements achèvent de s'édifier, élargissant le village, occupant les champs d'alentour. Au-dessus d'eux frissonne le pavillon de la Croix Rouge : tout un groupe d'ambulances est là qui s'organise, donnant la dernière main aux derniers préparatifs. Bientôt

sans doute encore beaucoup de sang coulera !!... mais ce funèbre présage ne trouble pas nos hommes tout heureux de s'arrêter enfin, d'échapper un instant aux fatigues des étapes, et de sécher aux feux leurs vêtements mouillés.

Trois jours se passent ainsi. Au loin s'intensifie le bruit du canon ; de lointains grondements interrompent maintenant le silence des nuits ; et, comme une traînée de poudre, la nouvelle se répand de la ruée allemande sur la rive droite de la Meuse.

A l'aube du 22 Février un ordre bref nous remet en marche ; et sur la terre gelée des routes, les colonnes pressées des 4 Bataillons s'ébranlent vers la Meuse. Nous traversons **Lemmes**, **Senoncourt**, **Ancemont**. Voici le fleuve, grossi des pluies récentes, recouvrant de ses eaux les plaines qui le bordent, et dont l'inondation a effacé les rives. De ci, de là quelques bouquets d'arbres émergent des eaux grises qui tumultueusement s'écoulent vers le Nord, léchant au loin, sur l'autre rive, les premières maisons du village de **Dieue**. De gros obus à bout



Passage de la Meuse le 22 Février 1916

de course, cherchant les passages, mêlent leurs sifflements sinistres au gémissement de ces eaux qui passent ; et d'immenses gerbes liquides soulevées par leurs éclatements projettent une buée glaciale sur les ponts et passe-

relles où, soigneusement fractionnées, passent rapidement nos sections pressées. Sans encombre enfin l'autre rive est atteinte. Nous traversons **Dieue**, et remontant au Nord, nous longeons le **Canal de l'Est** encombré d'innombrables péniches, qui depuis

de longs mois ont dû s'arrêter là, et maintenant abritent des troupes en réserve.

Vers midi, au bruit grandissant des canons allemands, le 2^e Tirailleurs atteint **Haudainville**. Le soleil à présent dissipe les nuages, découvrant dans l'azur du ciel une masse d'avions ennemis, petits points blancs à peine perceptibles, qui ronronnent au-dessus de nos têtes, explorant le terrain, étudiant nos défenses. Nous avançons toujours, côtoyant **Belrupt**, le Fort qui le domine ; et maintenant **Verdun** nous apparaît, couronné de hauteurs, traversé par la Meuse dont l'épais ruban gris miroite au loin, sous les feux du soleil qui se couche.

D'énormes projectiles s'abattent sur le **Faubourg Pavé**, soulevant au milieu d'explosions effroyables d'épaisses colonnes d'une poussière opaque, au-dessus desquelles cependant se détachent, impassibles témoins séculaires et muets de tant d'autres batailles et de sièges, les tours ajourées de l'antique Cathédrale.

Nous quittons la grand'route pour contourner la ville. A travers la campagne, marchant vers le Nord-Est, nous gagnons les casernes **Chevert** et **Marceau** où nous allons loger. La nuit va tomber ; sous le ciel découvert une intense gelée durcit déjà le sol, et frileusement nous nous serrons dans les locaux étroits qui nous sont assignés. A **Marceau** fonctionne une ambulance ; couverts de sang, transis de froid, des blessés arrivent : ce sont des Chasseurs à pied de la Brigade **Driant**, qui luttent, là-haut, vers le **Bois des Caures**, au Nord de **Beaumont**. Avides de renseignements, nous nous pressons autour d'eux : mais leurs visages sont sévères, et, sous les masques douloureux, les regards expriment une inquiétude que les lèvres se refusent à trahir !! L'attaque est des plus violentes ; une formidable artillerie partout écrase le terrain... d'énormes masses d'infanterie se pressent en avant ; et leur flot impétueux a déjà submergé toute une digue de vaillantes poitrines !! Mais **Driant** est là... et ce chef valeureux opposant sa mâle énergie et sa science militaire aux efforts acharnés de l'ennemi, arrêtera sans doute la terrible ruée que contiennent encore ses Chas-

seurs!!... Les heures passent. Un instant le sommeil efface nos angoisses ; mais des ordres arrivent au milieu de la nuit, dissipant les rêves ébauchés, nous appelant au Combat. De nouveaux blessés succèdent aux premiers, et leurs récits hélas!! étalent désormais la triste vérité : la Brigade des Chasseurs n'est plus ; le dernier, glorieusement, leur Chef est tombé, fusil en main, aux lisières du bois des **Caures** ; et, maintenant victorieux, l'ennemi s'achemine vers le **Bois des Fosses**.

Nous partons. Au Ciel s'éteignent les dernières étoiles ; et rejoints par les unités qui logeaient à **Chevert**, nous longeons les fossés du Fort **Saint-Michel**, contournons celui de **Belleville**. Suivant les pentes Ouest de la Côte de **Froideterre**, au sifflement des obus qui passent au-dessus d'elles, les colonnes fractionnées des 4 Bataillons cheminent sans encombre à travers champs, fuyant les routes où tombe une pluie de fer, et gagnent le chemin qui de **Bras** mène à **Louvemont**, au pied de la **Côte du Poivre**. Par ci par là des fourgons éventrés, des cadavres sanglants d'hommes et de chevaux encombrant le passage ; et, sans arrêt, les obus éclatent dans le **Fond de Heurias** que domine notre route.

Le 2^e Tirailleurs passe sous le Commandement du Chef du 30^e Corps ; ses 2^e et 4^e Bataillons, à la disposition de la 72^e Division d'Infanterie, gagnent le **Ravin Saint-Pierre** et le **Fond de Navau**, au Nord-Ouest de **Louvemont** ; les 1^{er} et 3^e, massés dans une carrière au sud de ce village, y attendent de nouveaux ordres.

Dépassant le **Bois des Caures**, les premières vagues allemandes ont atteint **Beaumont** : leurs patrouilles avancées menacent le **Bois des Fosses**, appuyées par des masses qui rapidement progressent dans le **Bois de la Wavrille**. Très éprouvés, à bout de forces, les Régiments de la 51^e Division appellent à l'aide ; et dans la soirée du 23, le 3^e Bataillon suivi d'une 1/2 Compagnie de mitrailleuses est amené par le Commandant **Melou** jusqu'aux lisières du **Bois des Fosses**, rejoignant le 2^e Zouaves que commande le Lieutenant-Colonel **Decherf**. Mais la nuit tombe, ramenant un peu de calme ; ins-

tallés à la corne Ouest du massif boisé, les Tirailleurs attendent sous une nuit glaciale, et deux hommes succombent aux mortelles atteintes du froid.

A la faveur de la nuit l'ennemi a largement dépassé la **Wavrille** ; au matin du 24 Février il veut forcer le **Bois des Fosses** en direction du Fort de **Douaumont** sur lequel éclatent déjà d'énormes projectiles. Les troupes d'Afrique doivent contre-attaquer et tenter de rejeter dans les bois de la **Wavrille** les hordes qui s'avancent. Baïonnettes aux canons, résolus comme en Champagne, les Tirailleurs bondissent en avant ; ils s'engagent dans le **Ravin de la Sortelle**, au sud de **Beaumont**, se déploient sur la crête et foncent sur leur objectif. Mais les canons ennemis qui les ont repérés percent parmi leurs rangs des vides effroyables ; 150, 210 éclatent sans arrêt, précédant de leur fracas la ruée d'énormes masses d'Infanterie qui maintenant se précipitent, attaquant à nouveau. Déjà blessé, à la tête de ses hommes, le Commandant **Melou** dirige quand même la résistance suprême ; furieuse est la mêlée, et les cadavres s'amoncellent : les restes du 3^e Bataillon tiennent toujours... Mais l'ennemi a triomphé des résistances de droite et de gauche ; et, pliant sous le nombre, décimées, disloquées, les ailes ont fléchi. Sous la menace d'enveloppement, nos hommes refluent vers le **Bois des Fosses**, privés de leur chef qui, de nouveau frappé (mortellement sans doute), est resté sur le terrain.

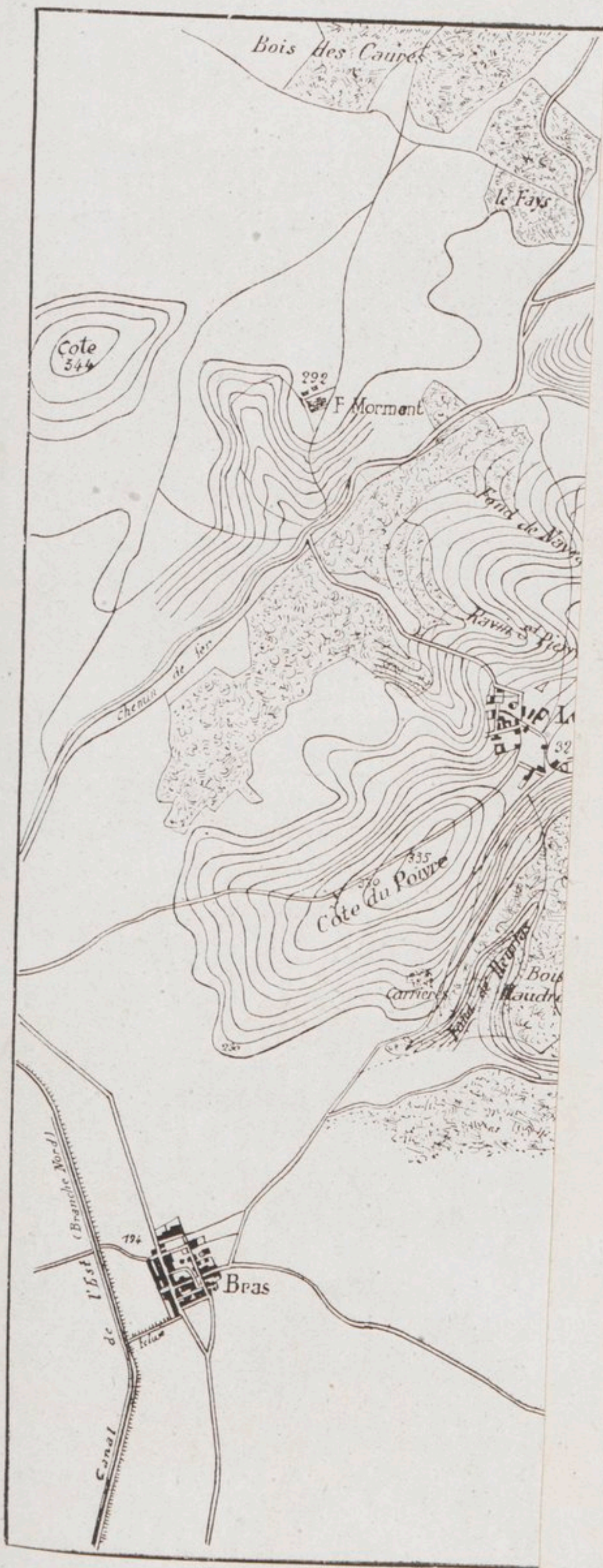
Pendant ce temps, le 4^e Bataillon (Commandant **Richier**) quittait le **Ravin Saint-Pierre** où nous l'avions laissé, et se portait vers l'Ouest, en direction de la **Cote 344** pour appuyer une contre-attaque menée par le 35^e de Ligne. L'ordre de la 72^e Division, prescrivant ce mouvement, mettait à la disposition du Commandant **Richier** le 1^{er} Bataillon (Commandant **De Maniort**) ; le concours de ces unités tendait à faire face sur la gauche au grand mouvement enveloppant dessiné par l'ennemi sur **Samogneux**, cherchant à faire tomber en même temps que la résistance du **Bois des Fosses** celle du village de **Louvemont** et des lignes avoisinantes.

De son côté, le 2^e Bataillon (Commandant **Logerot**), relevant des fractions épuisées de la 72^e Division, organisait défensivement le plateau de la **Ferme Mormont**, en liaison à droite avec le 65^e Régiment d'Infanterie, à gauche avec le 365^e et la **Cote 344**.

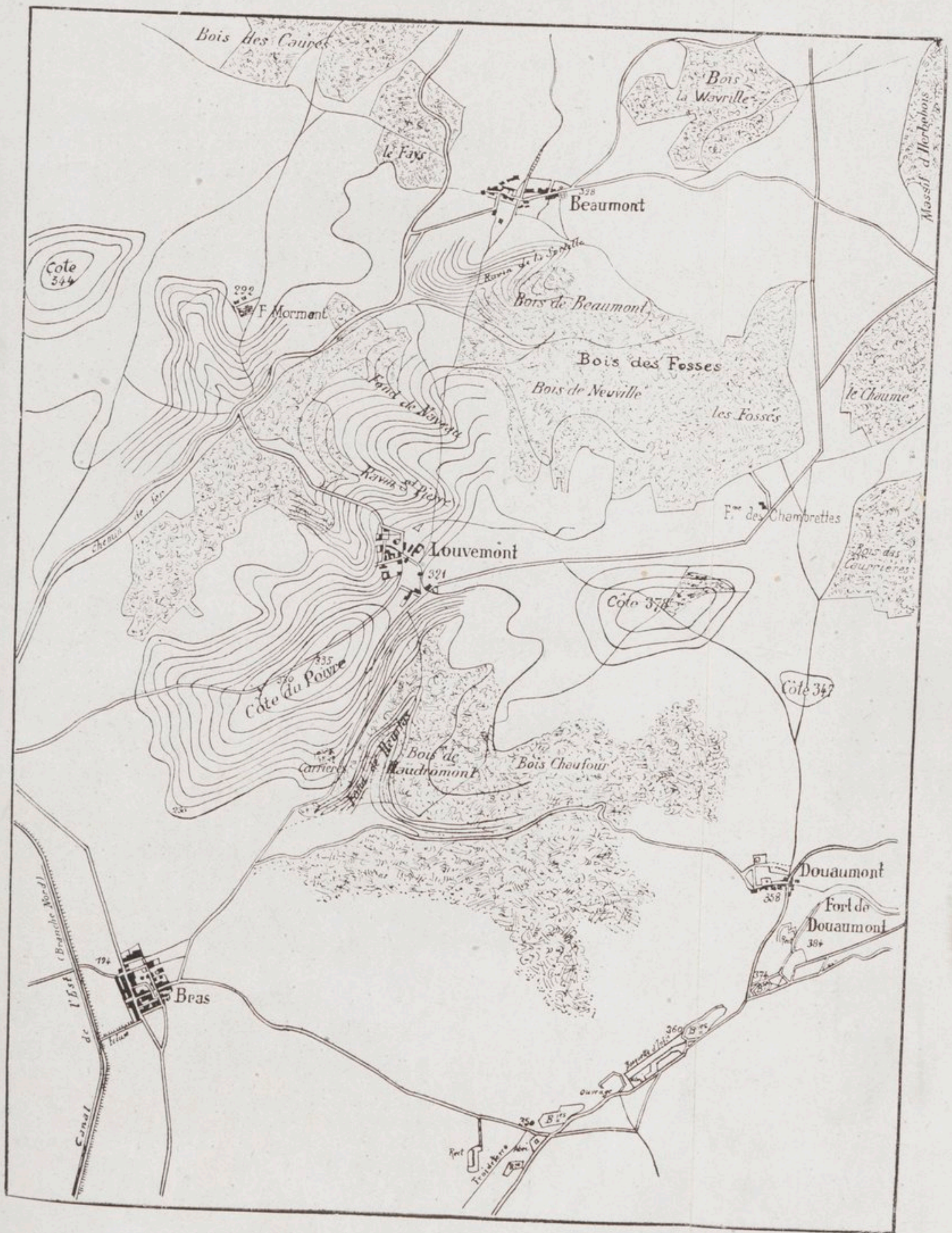
Dans le bois des **Fosses**, cependant, la lutte continue, terrible. Écrasés par l'artillerie, tombant sous les chocs sans cesse renouvelés d'assaillants nombreux et décidés, Zouaves et Tirailleurs se défendent toujours, jusqu'à la Mort. Mais tout à coup, parmi les troupes éparses qui devaient les soutenir, se dessine, effrayant, un irrésistible mouvement de recul : hagards, échevelés, en proie à une indicible défaillance, des blessés, des soldats subitement apeurés débouchent en désordre des lisières du **Bois des Fosses**, fuyant le combat, entraînant quelques groupes de Tirailleurs et de Zouaves dont les Chefs, hélas ! ne sont plus... Et des groupes pressés de soldats de toutes armes, des voitures précipitamment attelées, des cavaliers au galop, des caissons de munitions, des cuisines roulantes, pêle-mêle, dévalent à toute allure en un désordre navrant la route de **Bras**, laissant largement entr'ouvert le chemin qui conduit à **Verdun**, et que le reste de nos troupes ne peut guère suffire à barrer...

Des obus qui éventrent les maisons de **Louvemont** augmentent encore le désordre... Les rues s'encombrent de pierres éboulées, de débris de charpente arrachés par les obus allemands. Le sol se rougit de sang. Aux explosions furieuses et incessantes se mêlent les clameurs désespérées des malheureux blessés.

La situation devient des plus critiques... Résolument, le Lieutenant-Colonel **De Saint-Maurice**, Commandant le 2^e Régiment de Tirailleurs qui, lui, est resté au village, se refuse à laisser passer l'ennemi ; il assume la lourde charge de défendre **Louvemont** et la ligne qui s'étend jusqu'à la **Cote 347**. Les éléments de son Régiment ont été dispersés ; sa Compagnie Hors Rang lui reste cependant, réservée à la Carrière Sud de **Louvemont** : elle reçoit l'ordre d'arrêter les mouvements de reflux et



Verdun. — Le Bois des Fossés
(23, 24,



Verdun. — Le Bois des Fosses. — Louvemont. — La Cote 378
 (23, 24, 25 février 1916)





Lieutenant-Colonel BARBEYRAC DE SAINT-AURICE
Commandant le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche
(Décembre 1915-Mai 1918)

de ramener avec elle les fuyards au combat. Le Bataillon **De Maniort** qui déjà s'engage vers l'Ouest à la suite du Commandant **Richier** est arrêté dans son mouvement. Atteint le premier par l'ordre nouveau qu'apportent des coureurs hors d'haleine, le Capitaine **Boune** oblique vers le Nord avec sa compagnie ; il accourt au **Bois des Fosses** pour dégager le reste des Tirailleurs et des Zouaves qui y luttent toujours, arrêtant chemin faisant des groupes de fuyards qu'il encadre de sa troupe. Il pénètre dans le bois : l'Ennemi s'y presse en masses compactes ; la lutte, bien inégale, est pourtant soutenue, et l'arrivée de ce renfort ranime un instant les énergies défaillantes, suspendant la progression allemande, refoulant même dans l'épaisseur des taillis les assaillants acharnés. Mais les feux des « Mauser » reprennent, meurtriers : fusils et mitrailleuses font de larges entailles ; et, sous la menace pressante d'une totale et inutile destruction, la Compagnie quitte le bois pour gagner à peu de distance un boyau creusé à la **Cote 347**, d'où ses feux vont interdire le débouché du **Bois des Fosses** et l'accès des ravins qui mènent à **Louvemont**.

Par petits groupes, le reste des Tirailleurs du 3^e Bataillon et des Zouaves engagés dans le bois, dont la position n'est plus tenable, viennent d'instant en instant grossir et prolonger la faible ligne créée par le Capitaine **Boune** ; les débris du 1^{er} Bataillon du 2^e Zouaves commandés par le Capitaine **Chenoriot** se serrent à sa gauche, prolongés eux-mêmes vers l'Ouest par la première Compagnie du 2^e Tirailleurs aux ordres du Capitaine **Nicod**.

Les vestiges épuisés de six compagnies du 273^e, incapables d'effort, se sont portés en arrière à la tête du **Ravin d'Haudromont**, où ils s'abritent en de mauvaises tranchées. Mais, de l'arrière, récupérés par le Lieutenant-Colonel, voilà qu'arrivent de nouveaux éléments : une compagnie de mitrailleuses du 2^e Zouaves, puis un troisième élément du Bataillon **De Maniort** qui s'installe en crochet défensif au nord-ouest de **Louvemont**, tandis que la dernière compagnie de cette unité, enfin rejointe, reste en réserve à la sortie du village.

La défense renaît !!... et tous ces éléments faits de braves surveillent, l'arme au poing, les débouchés du **Bois des Fosses** et des **Chambrettes**, prêts au sacrifice suprême pour arrêter l'effort de l'Ennemi !!

Le jour tombe. Sur la gauche, à bout de résistance, accablée par le nombre et menacée d'encerclement, la 72^e Division doit céder !!... La Ferme **Mormont** est évacuée ; les bataillons **Richier** et **Logerot**, détachés vers l'Ouest, se replient vers la **Côte du Poivre** où déjà le 11^e Bataillon du 3^e Zouaves creuse des tranchées de ses outils portatifs : les 7^e, 8^e et 14^e Compagnies que le hasard fait passer à proximité de **Louvemont**, reçoivent du Lieutenant-Colonel **De Saint-Maurice** la mission d'en défendre les faces Ouest, tandis que, au Nord de ce village, veille la Compagnie **Hors Rang** assistée d'une demi-compagnie de mitrailleuses de brigade prête à tirer en direction de **Beaumont**.



Capitaine DESMOULIN

Une compagnie du 2^e Zouaves détachée sur la droite du secteur de la 72^e Division, et qui retraite elle aussi, est envoyée à la **Cote 378** pour renforcer la défense ; le 5^e Bataillon du 3^e Zouaves, qui vient d'arriver en renfort, s'organise aux lisières nord des **Bois d'Haudromont**, créant une deuxième ligne pour faire face à l'effort adverse.

Il fait nuit. Sortant du **Bois des Fosses**, l'Ennemi tente une progression nouvelle ; ses masses se pressent vers **Louvemont** dont elles veulent s'emparer ; mais nos grenadiers de la Compagnie **Hors Rang** sont là qui leur barrent le passage, et les feux meurtriers qui partent de la droite les obligent bien vite au

repli. De hardies tentatives pourtant se renouvellent. Le Capitaine **Desmoulin**, le Lieutenant **Simonnot** tombent frappés à mort ; en de sanglants corps à corps où nos baïonnettes marquent leur supériorité, l'obstination des défenseurs s'oppose victorieusement à la volonté mollissante de l'Ennemi hésitant ;



Lieutenant SIMONNOT

et, dès neuf heures du soir, le calme momentanément revient, laissant à nos éléments qui s'épuisent un peu de ce repos fécondant des énergies nouvelles.

Au jour naissant du 25 Février, toute blanche, la neige tombe d'un ciel gris, couvrant de son triste manteau les hommes et la terre. Les liaisons par optique tentées durant la nuit avec les crêtes reculées sont demeurées infructueuses ; les événements d'ailleurs se sont si rapidement déroulés que les renforts en marche sont encore lointains, et que

l'installation de nouvelles Batteries n'a pu encore se réaliser pour arrêter les énormes masses qui de toutes parts accourent à l'assaut...

Seules donc, les poitrines des Zouaves et des Tirailleurs du Colonel **De Saint-Maurice** vont offrir leur barrage à la ruée allemande !...

Il est huit heures, et de nouveau les canons tonnent. Un déluge de fer et de feu s'abat sur nos lignes, sur le village de **Louvemont**, sur la **Côte du Poivre**. De gros obus écrasent furieusement la route de **Bras**, les ravins qui la bordent, les bois d'**Haudromont**. A cet effroyable ouragan répondent seuls nos Groupes d'Afrique ; leurs 75 éclatent devant nos lignes, fouillant les vallons, les taillis, barrant les lisières des bois.

Pour tout abri nos hommes possèdent les tranchées que, hâtivement, ils ont creusées ; et la mitraille qui les inonde fait d'horribles ravages. Mais l'ordre est donné de tenir à tout prix ; et, tendant leur suprême volonté, Zouaves et Tirailleurs serrent leurs fusils, les mitrailleuses sont braquées, tous les regards se portent en avant pour découvrir le premier bond des premiers assaillants.

Rien encore n'apparaît aux sorties de **Verdun** !!... De **Louvemont** à la **Meuse**, de **Bras** aux crêtes de **Belleville**, aucune troupe ne se concentre... ; il faut donc résister jusqu'aux limites extrêmes du plus sublime héroïsme, jusqu'à la Mort !!

L'Infanterie allemande s'élançe à Midi ; son attaque se déclanche en direction de **Louvemont**, des **Cotes 378 et 347** ; résolument, en lignes denses, s'avancent les masses du 80^e Régiment Prussien ; et, sauvage, sans merci, la Bataille recommence. Malgré les pertes causées par le bombardement, nos lignes résistent sans défaillance ; les fusils, les mitrailleuses fauchent les vagues ennemies dont l'élan se brise finalement au choc terrible des baïonnettes. En dépit de ses brèches, la muraille d'Afrique reste inébranlée, et les Prussiens reculent ; leurs grenadiers pourtant pénètrent dans **Louvemont** trouvant les nôtres qui les chassent ; malgré la ténacité de quelques petits groupes qui, durant deux heures, occupent encore les dernières maisons, l'attaque est là aussi victorieusement repoussée ; et le terrain nous reste, bouleversé, mais libre !

Cinq sections du 2^e Zouaves regroupées sous le commandement des Lieutenants **Cordier**, **Sias** et **Marcy**, viennent à ce moment au secours de la défense : une demi-compagnie aux ordres du Lieutenant **Cordier** s'installe aux lisières Nord du Village que viennent d'abandonner les grenadiers ennemis ; sur la droite, la Compagnie **Sias** comble les vides à la **Cote 347** tandis que des fractions du 273^e, tout à l'heure réduites à l'impuissance, s'installent face aux **Chambrettes**, vers le boqueteau qui s'étale sur la **Cote 378**.

La neige tombe toujours, couvrant de ses blancs flocons les

larges taches rouges qu'ont faites les blessures. Les nouveaux venus prennent la place des morts ; sur la ligne ainsi réparée les armes se rechargent, et le même souffle de Devoir, de Bravoure et de Sacrifice anime tous les cœurs. Le jour baisse ; violemment l'artillerie tonne, inondant de ses obus percutants et fusants nos positions de défense, la **Côte du Poivre**, le massif **d'Haudromont**, la Carrière qui borde la route de **Bras** où de lamentables blessés, pressés au Poste de Secours, attendent une difficile évacuation...

Comptant, pour triompher enfin, sur l'épuisement de nos soldats, les masses ennemies s'élancent de nouveau. Hélas !! beaucoup de mitrailleuses cassées par la mitraille. ou que la



Sous-Lieutenant COSTANTINI

Mort a privées de servants, se taisent désormais ; mais les "Lebel" tirent à répétition, abattant des rangs compacts ; les fers des baïonnettes s'entrecroisent en de bruyants cliquetis. ,, le sang coule !!... les nôtres tiennent encore !!...

Pourtant le 87^e Régiment d'Infanterie prussienne vient appuyer les masses qui déjà reculent, décimées, apportant le renfort de sa troupe fraîche à l'assaut de nos positions. Par endroits nous cédon, mais la bataille se poursuit cependant : Sous le nombre, les restes mutilés des Zouaves

et des Tirailleurs doivent refluer vers les ravins que dominant désormais leurs positions anciennes. Pied à pied, dans **Louvement**, on résiste toujours. Mais, sous le flux récidivant de vagues sans cesse renouvelées, le village est envahi... A gauche la Compagnie **Lastouillat**, du 2^e Tirailleurs, les Zouaves du Lieutenant **Marcy** sont en place : Les restes de la Compagnie Hors Rang

avec les Lieutenants **Demogé** et **Coupé** marquent de leur sang les pierrailles éboulées. Non loin d'eux, obstinément groupés autour de leurs Chefs, les Lieutenants **Dhiry** et **Costantini**, 54 Soldats, les Élèves Caporaux français et indigènes, disputent encore l'accès des ruines... L'Ennemi, hélas ! enjambe leurs cadavres !... Onze survivants de ce groupe magnifique, impuissants sous l'effort de nouvelles masses d'instant en instant plus pressantes, rejoignent seuls au Sud du Village les débris héroïques qui creusent une ligne nouvelle, barrant désormais tout passage à l'ennemi hésitant.

La nuit tombe sur ce champ funèbre !... Et voilà que de l'arrière, enfin ! arrive une troupe fraîche : un bataillon du 9^e Zouaves qui, sur les pentes de la **Côte du Poivre**, va relever les survivants de la terrible bataille. Un autre Bataillon de ce même Régiment est porté sur la droite ; et les pauvres groupes qu'ils remplacent maintenant s'installent en 2^e ligne, prêts encore à barrer le ravin que domine **Louvemont**.

Affaibli par ses pertes sanglantes, étonné d'une résistance aussi ferme qu'inattendue, l'Ennemi s'est définitivement arrêté cette fois, renonçant à de nouvelles tentatives en direction de **Bras**.

Un ordre de repli ramenant sur les crêtes de **Belleville** nos troupes, toute surprises de cette décision que rien ne semblait motiver, fut exécuté sans bruit dans la nuit ; et lorsqu'au lendemain, sans coup férir, un Corps d'Armée nouveau vint occuper les lignes qu'avaient tracées de leur sang les Tirailleurs du 2^e Régiment et les Zouaves, leurs émules en bravoure, l'Ennemi ne s'était pas douté que le Champ un instant lui était resté libre, et qu'il pouvait passer où il n'avait pu vaincre !!...

Le Colonel **De Saint-Maurice** avait fermé à l'envahisseur la route de **Verdun** ; les éléments disloqués qu'il avait regroupés, les vaillantes troupes qu'il avait animées du souffle ardent de sa décision, de son inflexible volonté de résistance, avaient droit, sans doute, aux hommages que, — si souvent sacrifiée — la 37^e Division, à l'encontre de tant d'autres, n'a jamais tapa-

geusement recherchés... Et les critiques amères de **Mermeix** (1), ses appréciations, faussées par une évidente insuffisance de documentation (2), auraient dû respecter, il nous semble, l'héroïsme d'une troupe privée de liaison, dont la généreuse obstination permit à d'autres braves d'arriver, à leur tour, pour la défense de **Verdun**... Elles auraient dû pieusement s'incliner, comme au pied d'un mausolée, devant nos tombes muettes, devant le sang versé par 35 Officiers, 4.525 Tirailleurs du 2^e Régiment, par 25 Officiers et 4.570 Hommes du 2^e Régiment de Zouaves, héroïquement tombés à ce Champ d'Honneur, au cours de combats sans merci...

(1) MERMEIX : *JOFFRE, La première crise de Commandement.*

(2) Aucune troupe de la 37^e Division ne fut appelée à défendre le Fort de Douaumont en Février 1916.

CHAPITRE VI

VERDUN. — AVOCOURT, FLEURY, SOUVILLE.

Aux premiers feux du jour, le 26 Février, les débris épuisés de la 37^e Division arrivent donc au Fort de **Belleville**. Blêmis par les veilles, par l'effort soutenu, frileusement serrés sur les dalles, les Tirailleurs, vaincus par la fatigue, cèdent au sommeil, oubliant un instant le carnage auquel ils survivent. Mais les lourds obus qui passent en sifflant avant que d'écraser la Ville, le vent glacial qui s'engouffre sous les voûtes interrompent trop tôt les rêves ébauchés ; et parmi le brouillard du matin, courant de groupe en groupe, interrogeant des sections qui, tardivement, reviennent et passent, les amis se recherchent, souvent hélas !! en vain !!...

Maintenant on creuse des tranchées sur les pentes abruptes que domine le Fort. Au-dessus de nous les avions ennemis volent, nombreux, surveillant nos mouvements, réglant le tir des canons ; et, sur la caserne **Marceau** toute proche, s'élèvent constamment les gerbes noires des 210 qui éclatent. Les plus gros projectiles cherchent la voie ferrée, les ponts qui traversent la Meuse ; de toutes parts s'allument des incendies en la vieille Cité de **Verdun** ; les bâtiments s'effondrent... : il semble que l'ennemi cherche par l'épouvante à s'ouvrir le passage que plus loin ont barré nos poitrines, et qu'amoncelant les ruines, il essaie d'amollir par la terreur de désastres plus grands encore la fermeté de la défense et l'inébranlable décision de lui résister.

Mais de puissants renforts sont accourus, de nouvelles batteries arrivent sans cesse pour répondre au feu de l'ennemi ; et notre troupe mutilée peut quitter enfin la position qu'elle occu-

pait en réserve. Dans la nuit du 17 Février nous repassons la Meuse au pont de **Thierville**, et arrivons à **Regret** à la pointe du jour ; des camions automobiles nous enlèvent qui nous déposent à **Érize-la-Grande** d'où nous gagnons **Marats** ; et durant trois jours un repos complet nous permet de nous reprendre pour affronter la fatigue des marches.

Le 3 Mars nous sommes à **Ville-sur-Saulx** où nous attend un repos nouveau et un confortable gîte ; puis, par la neige et le froid nous nous remettons en route ; et, traversant **Bien-court**, **Lezéville**, **Liffol-le-Grand**, nous atteignons **Neufchâteau** et la riante vallée du **Vair** dont nous longeons les rives jusqu'à **Attignéville**. Quinze jours s'écoulent en cette jolie région des Vosges, où le Soleil enfin vient effacer la neige : les plaines reverdissent, des bourgeons nouveaux pointent aux arbres des bois, et nos courages se retrempent, parmi ce charme du Renouveau.

Des renforts nous viennent qu'il faut armer pour de futurs combats ; la Division doit se concentrer autour du **Camp de Saffais** pour parfaire l'instruction des nouveaux arrivants ; et, dans les derniers jours de mars, nous quittons **Attignéville** pour nous en rapprocher.

Deux étapes nous amènent dans la région de **Flavigny**. Les boucles élégantes de la jolie Moselle serpentent à nos pieds ; et la vallée que — capricieusement — elle baigne de ses eaux claires sourit, charmante, au printemps qui commence. Mais les cloches de **Bayon**, de **Tonnoy**, de **Lorey** dont les carillons argentins se mêlaient autrefois, fêtant joyeusement le réveil de la nature, se taisent maintenant parmi la commune tristesse !! Ces coteaux jadis chargés de vignes, ces terres autrefois fécondes sont aujourd'hui incultes ; des villages, si animés naguère, les hommes sont partis pour défendre la Patrie menacée ; et les vieillards qui restent nous offrent les places vides, accueillant avec émotion les nouveaux défenseurs que l'Afrique aujourd'hui leur envoie, songeant, les yeux mi-clos, aux hôtes d'autrefois, aux Turcos de 1870 qui moururent à **Wissembourg**!!... Durant quinze nouveaux jours les Tirailleurs

s'entraînent, leur instruction se poursuit ; ils trouvent au soir chez de braves gens le bon souper et le bon gîte.

Puis, un matin, le train les attend. Embarqués à **Einvaux**, ils retrouvent le 12 avril à **Nançois-Tronville** le ciel gris de **Bar-le-Duc**, la ligne embrumée et triste des Hauts de Meuse. La pluie les accompagne durant les marches qui reprennent, les suivant à **Naives**, devant **Bar**, à **Vaubécourt**, à **Nubécourt** que les obus ont détruit, au **Bois Lecomte** où ils bivouaquent le 15 avril, et où, durant toute une semaine, ils attendent dans la boue l'heure de reprendre place au combat.

Depuis la fin de Février où, sur la rive droite de la Meuse, nos poitrines les ont arrêtés, les Allemands cherchent sur la Rive Gauche la décision qui leur échappe



En lisière du Bois Lecomte

encore. Les **Bois de Forges**, de **Malancourt**, **Bethincourt** et **Cumières** sont tombés en leurs mains ; de sanglants efforts les ont rendus maîtres du **Mort-Homme**, des abords de la **Cote 304** ; et solidement organisés aux lisières sud des **Bois de Cheppy** et d'**Avocourt**, ils attendent l'occasion propice de foncer vers le Sud, et d'insinuer à travers les sentiers de la Forêt de **Hesse** la pince droite de la terrible tenaille qui étreindra **Verdun**.

Parmi les massifs boisés que domine **Montfaucon** et son observatoire redoutable, se dissimule leur puissante artillerie : sous ses coups effroyables les coquets villages d'autrefois peu à peu se sont effondrés ; et les champs d'alentour, que jadis blondissaient les moissons estivales, sont devenus des cimetières où dorment des héros.

En d'énergiques tentatives, leurs masses d'infanterie plu-

sieurs fois se sont élancées. Tour à tour prise et reprise, la **Cote 304** leur refuse son appui ; des défenseurs nouveaux bordent les cratères du volcan de **Vauquois** ; au centre, des contre-attaques ont dégagé **Avocourt** un instant occupé, dont il faut désormais protéger les abords et préparer la défense.

Cette tâche échoit à la 37^e Division ; et, dans la nuit du 23 avril, après avoir traversé la Forêt de **Hesse**, les Tirailleurs cheminent le long de la **Buanthe**, et accèdent aux tristes décombres de ce qui fut **Avocourt**. Des pans de murs ébréchés, de plates colonnettes de pierres branlantes tantôt droites, tantôt penchées sur d'énormes échancrures formées au gré des obus, et qu'un inconcevable équilibre maintient encore debout, surgissent du sol bouleversé, prenant à la lueur blafarde de la lune qui les éclaire les aspects fantomatiques de quelque infernal décor. Les ébauches d'ogives de quelques ouvertures, des débris



Ruines d'Avocourt

de piliers jonchant des dalles de pierre indiquent ce qui fut l'Eglise ; les tombes du cimetière ont été profanées par un bombardement impie ; et les croix funéraires, brisées, voisinent sur le sol inégal avec les ossements épars

que les obus ont déterrés... Miraculeusement épargné par l'aveugle mitraille, le Christ d'un calvaire allonge ses membres crucifiés. Plus loin, en un carrefour, une fontaine reste intacte ; et le bruissement de l'eau qui coule dans sa vasque pleure, comme un sanglot parmi tant de détresse...

Un plateau désolé, hersé par les obus, domine ces restes lamentables : nos lignes serpentent à sa bordure. Au loin,

limitant l'horizon, les dernières ramures de la forêt de **Cheppy**, des bois de **Malancourt**, arrêtent de leur verdure sa grise monotone, cachant de leur feuillage les lacis de tranchées, les ouvrages où l'ennemi se retranche, invisible.

Derrière nous, sous les taillis profonds de la Forêt de **Hesse** qui se perd à l'Ouest aux confins de l'Argonne, s'éparpillent nos canons : des batteries lourdes, des 75 groupés de toutes parts, camouflés de verdure, recherchent jour et nuit les batteries adverses dont les obus pressés éclatent constamment, coupant d'énormes troncs au sein de la forêt, parsemant les sentiers de profonds entonnoirs, et tuant aux carrefours les travailleurs qui passent.

Dans le vaste cercle où, depuis **Montfaucon**, l'Ennemi les observe, surveillant constamment leurs mouvements, leurs efforts, les Tirailleurs organisent le terrain, creusent des boyaux, instal-

lent des abris.

Flanquant à droite

et à gauche les

ruines du village,

deux collines se

dressent qui do-

minent les val-

lées confluentes

de la **Buanthe** et

de la **Nouë** : là

aussi ils travail-

lent sans répit,

créant des défen-

ses, faisant de ces hauteurs de véritables forteresses. Partout,

durant trois mois, dans la forêt où, alternativement, peinent

deux de nos bataillons en réserve, sur les pentes des coteaux,

dans la vallée toute droite, si gravement exposée naguère aux

feux de l'Artillerie, les pioches creusent la terre inculte, des

boyaux se dessinent, « zigzaguant » le long du ruisseau pour

protéger des feux d'enfilade; des observatoires s'édifient, des



Sous un « fusant » à Avocourt

emplacements se créent pour les mitrailleuses ; toutes les fissures sont bouchées par où pourrait passer l'Ennemi.

Du haut des avions qui nous survolent, des nacelles des « Draechens » qui, au loin, barrent le ciel, ses observateurs saisissent désormais toute l'inutilité de nouvelles attaques. Vainement 105 et 150 font pleuvoir sur nos lignes leur ouragan de fer, écrasant les abris, décimant des sections, dispersant aux débouchés des bois les convois de ravitaillement, incendiant les dépôts de munitions ; les dégâts se réparent, les vivres nous parviennent, et de nouveaux obus remplacent ceux qui manquent. Mais, hélas !! non loin des tranchées bouleversées, à côté des ouvrages détruits, la Terre doit se creuser encore pour donner son suprême refuge à Ceux qui sont tombés pour elle !!...

Tandis que dans les champs d'**Avocourt** résistent Zouaves et Tirailleurs, la **Cote 304** reste, elle aussi, inviolée ; d'**Esnes aux Bois Bourrus** d'autres braves ferment les passages ; et, désormais convaincus de l'impossibilité de déborder nos lignes à gauche de la Meuse, les Allemands vont tenter de reprendre sur la rive droite l'offensive arrêtée depuis trois mois déjà.

Malgré les bruyantes félicitations du Tzar, bien vite télégraphiées à une presse louangeuse par quelque attaché d'un Corps d'Armée « d'élite », les « pentes et la crête de la hauteur de **Douaumont** » (qu'en dépit des affirmations de **Mermeix**, la Division « Coloniale » du Général **De Bonneval** n'avait jamais été appelée à défendre), étaient restées à l'Ennemi. Si les cartes sont réduites, le terrain est toujours vaste : les visions reculées sont parfois très confuses, et les jugements incidemment portés de loin trop souvent « téméraires », quelles que soient les personnalités à soutenir et les unités à mettre en relief... Loin de nous la pensée de diminuer le mérite des soldats valeureux du XX^e Corps d'Armée ; ils sont tombés glorieusement, eux aussi, sur les pentes de la **Côte du Poivre** et dans les bois d'**Haudromont** ; ils ont jalousement gardé le terrain que *n'avaient pas perdu* les Tirailleurs et Zouaves du Colonel **De Saint-Maurice** ; puis, *étendant leur action vers la droite*, ils ont repris le sol abandonné *par d'autres*, et enfermé dans le Fort de **Douaumont**

les « douze Poméraniens » dont parle si souvent l'auteur des « Fragments d'Histoire » ainsi que les masses venues à leur appui.

Donc, de **Douaumont**, des bois qui l'entouraient, les Allemands, aux premiers jours d'été, renouvellent leurs efforts. Vigoureusement attaqués, hachés par d'impitoyables obus, la crête de **Thiaumont**, le **Bois de la Gaillette**, le **Fort de Vaux** succombent tour à tour à la ruée terrible dont ils furent les enjeux, ensevelissant leurs immortels défenseurs. La lutte est sans merci ; le terrain d'autrefois a perdu son aspect : les bois ne sont plus, les villages sont rasés ; la terre que n'orne plus la moindre végétation partout est chaotique, sans que subsiste même une tranchée, sans qu'aucune route, qu'aucun arbre resté debout apporte son relief au regard étonné, son repère à l'observateur hésitant.



Le Bois des Essarts

Une fois encore sacrifié sans Gloire, le 2^e Régiment de Zouaves, précédant la 37^e Division qu'il a toujours si noblement honorée, est venu se fondre aux feux meurtriers de cette infernale bataille.

Poursuivant leurs attaques, les masses ennemies ont débordé **Fleury** ; précédées d'un irrésistible barrage, elles ont gagné le **Bois de Vaux-Chapitre**, les pentes de **Souville** ; à coups de 380, les voûtes bétonnées du fort ont été fissurées, et fauchés les bosquets riants, les forêts verdoyantes qui couronnaient **Verdun**, comme pour mieux découvrir la Cité héroïque, but suprême et si proche d'une téméraire convoitise. Quelques groupes de combat, hâtivement aventurés, ont même gravi la dernière

crête, dominant désormais du regard la Ville martyre que plus rien ne semble protéger... Mais cette suprême tentative ne devait pas avoir de lendemain : rejetées au pied des pentes, les hordes teutonnes se sont maintenant terrées parmi les trous d'obus, au fond des entonnoirs dont le sol est creusé, reliés par des tunnels en une ligne sinueuse, invisible, que gardent leurs innombrables mitrailleuses habilement dissimulées.

Relevé du secteur d'**Avocourt**, aux derniers jours de juin, le 2^e Régiment de Tirailleurs est parti d'**Autrécourt** vers la vallée de la **Saulx** pour goûter à **Brauvilliers** un repos bien gagné ; quand, brusquement, dans l'après-midi du 12 Juillet, des ca-

mions automobiles se viennent ranger aux sorties du village, chargent nos bataillons à peine débarqués, et, par la **Voie Sacrée**, les ramènent au combat.

Ils traversent **Rosnes**, les trois **Érize**, **Souilly**, **Lemmes** ; ... de gros nuages noirs s'accumulent dans le ciel orangeux et crèvent en une pluie diluvienne, compagne décidément habituelle des Tirailleurs s'acheminant sur **Verdun**. A minuit, pataugeant dans la boue du **Camp de Nixéville**, ils gagnent les baraquements qui leur sont assignés.



Au Camp Drouot
(Bois de Nixéville) le 14 Juillet 1916

Une mission de sacrifice attend la 37^e Division... Il lui faut dégager les abords de **Souville** enserré par l'Ennemi ; et, progressant parmi le chaos de la plaine environnante, il lui faudra reprendre **Fleury**, reporter nos lignes au nord de ce village, afin de suspendre la terrible menace dont **Verdun** est l'objet désormais immédiat !!

Dès le lendemain des reconnaissances d'Officiers sont effec-

tuées entre le **Ravin de la Poudrière** et la corne sud-ouest de ce qui fut le **Bois de Vaux-Chapitre**. Le terrain est des plus ingrats : les vagues d'attaque qui dévaleront des pentes de **Souville** ne pourront échapper au feu terrifiant de la puissante artillerie allemande, aux balles de ces mitrailleuses qui claquent constamment ; et la dispersion d'un ennemi invisible parmi les entonnoirs qui bouleversent le sol, sans qu'une ligne réelle soit nettement tracée, détermine les buts à atteindre et les efforts à déployer, éveille dans les esprits l'image de difficultés difficilement surmontables... N'importe !! Le salut de **Verdun**, de la France peut-être sont en jeu !! et les fronts soucieux des vaillants Officiers se dérident au retour, les regards s'éclairent à nouveau, tandis que d'héroïques mensonges convainquent du succès les Hommes attentifs.

Dans la nuit du 14 au 15 Juillet, les 1^{er} et 3^e Bataillons viennent prendre position pour l'attaque imminente. Des fossés du Fort de **Souville** les Tirailleurs s'enfoncent dans la nuit, gagnant par les pentes du glacis les trous d'obus qui touchent aux petits postes ennemis, progressant lentement pour redresser les sinuosités de leur ligne, et pouvoir, au moment voulu, plus correctement déployer leur assaut. Déjà les mitrailleuses toutes proches ont éventé leur mouvement ; mais en dépit des vides, le contact est fermement établi : une trentaine d'Allemands, redoutant la mêlée prochaine, se rendent à nos hommes qui les dirigent vers l'arrière.

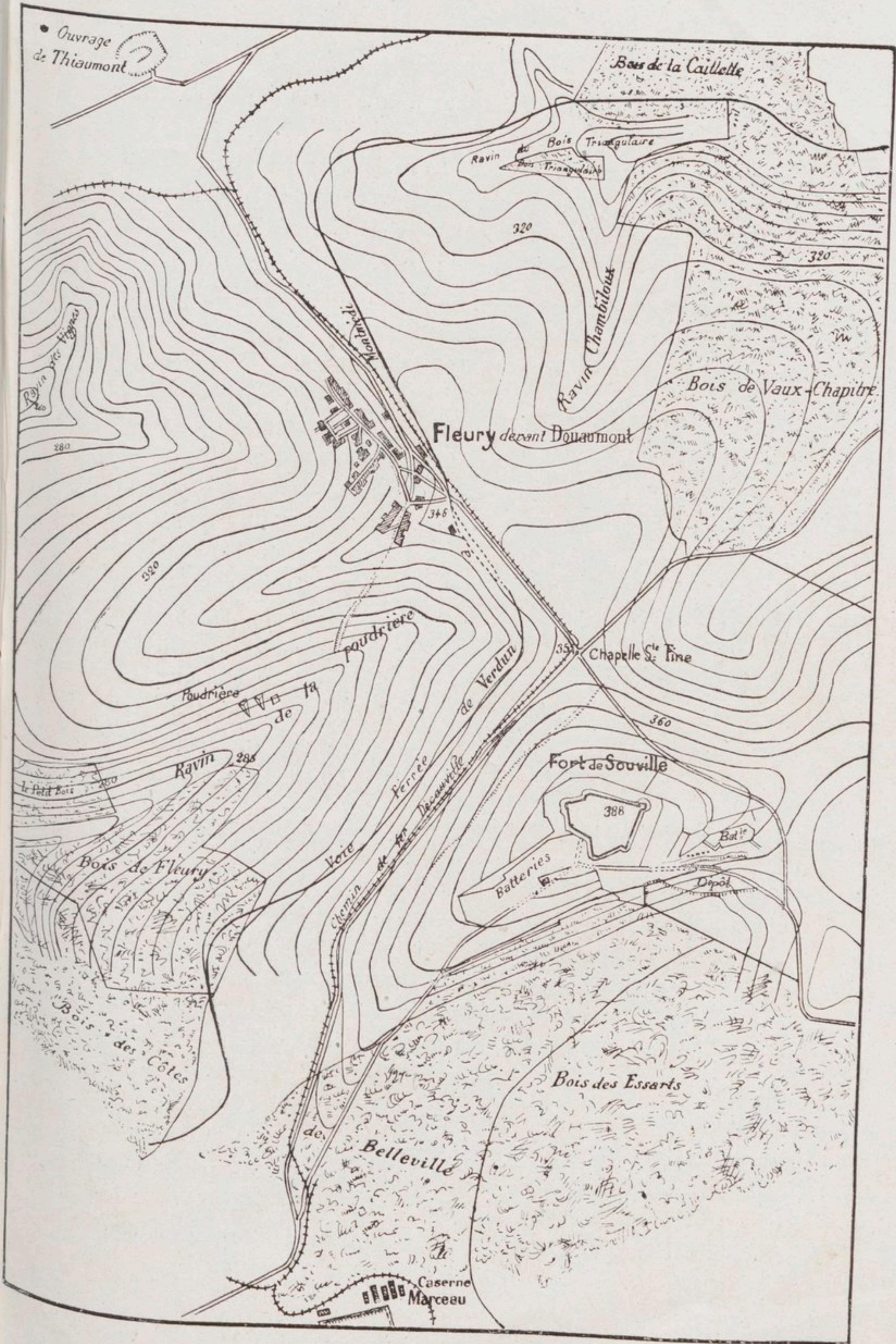
La nuit s'achève et l'aube ensoleillée vient soudain éclairer la plaine. Devant nos bataillons les traces plus blanches de la route **Marceau-Sainte-Fine** indiquent un premier bond ; plus loin, parmi le sol ravagé dominant la croupe en face, des ruines effondrées, lamentables vestiges de ce qui fut **Fleury**, étalent aux regards l'objectif à atteindre.

Il est 8 heures ; l'instant est venu, et la 37^e Division s'élançe. Nos obus la précèdent, creusant de nouveaux entonnoirs, cherchant l'Ennemi parmi les décombres de **Fleury**, fouillant le **Ravin Chambitoux**, éclatant parmi les futaies hachées et noircies du **Bois de Vaux-Chapitre**. Par le Ravin des **Vignes**

progresses le 3^e Zouaves ; débouchant du **Bois de Fleury**, le 2^e Zouaves s'engage par le Ravin de la **Poudrière** ; à droite les Tirailleurs dévalent les pentes du Fort : et tous, tendant vers **Fleury**, par l'Ouest et le Sud, courent, bondissant de trou en trou d'obus, reprenant à chaque effort un peu de terrain perdu. Mais de toutes parts des mitrailleuses insoupçonnées, habilement camouflées parmi le désordre de ce terrible champ de bataille, claquent, meurtrières ; et la puissance défensive de l'Ennemi apparaît insurmontable, en dépit de l'héroïsme des Zouaves et des Turcos qui veulent la briser. Le sang coule, des blessés agonisent ; les barrages terrifiants des 150, des 210, bouleversent encore le sol, aveuglant nos soldats qui progressent parmi d'opaques nuages de terre et de fumée, enterrant ceux qui tombent, creusant des fosses nouvelles pour ceux qui vont mourir !!...

D'un bond, la 10^e Compagnie du 2^e Tirailleurs a cependant atteint la route **Marceau-Sainte-Fine** après une progression de plus de 150 mètres ; à sa droite, la 9^e Compagnie qui tend vers la **Chapelle** est brusquement clouée au sol à cent pas de son point de départ ; la 11^e qui attaquait à gauche est presque anéantie : ses survivants, échelonnés, rejoignent les restes de la 10^e Compagnie, cependant qu'ininterrompu, le bombardement ennemi poursuit son œuvre de mort, fouillant partout le terrain, hachant des restes de sections, barrant la route aux blessés qui rampent vers l'arrière !!...

Vainement le 1^{er} Bataillon cherche, à gauche du 3^e, à gagner les mêmes objectifs ; ses masses en un instant se fondent dans la fournaise : quelques débris épars presque entièrement privés d'Officiers et de cadres veulent avancer encore ; mais les mitrailleuses dont les feux s'entrecroisent, ininterrompus, balayent impérieusement le terrain ; et leurs balles qui rasent le glacis dont aucun relief ne contrarie la pente régulière, interdisent tout espoir d'atteindre l'objectif !!... Quelques instants à peine ont suffi à faucher des centaines d'existences..., plus des 2/3 des effectifs engagés se trouvent hors de combat ; le reste doit se terrer parmi les trous d'obus, au hasard



Verdun : Fleury-Souville (Juillet 1916)

de leur rencontre, pour échapper à une mort aussi certaine qu'inutile !!

Les heures passent... et sans trêve éclatent les obus, sifflent les balles ; la terre sans cesse soulevée enfouit des groupes entiers, et toute tête qui surgit devient immédiatement une cible aux mitrailleuses de surveillance.

Notre attaque est brisée... ; encore lointain, **Fleury** hélas !! reste à l'Ennemi, pour le moment du moins. Mais le terrain acquis au prix de tant de sang doit être jalousement gardé : à



Commandant CRUVELHIER

l'aide des outils portatifs on aménage les entonnoirs ; d'étroits boyaux se creusent qui les relient entr'eux ; en bordure des cratères des meurtrières sont percées, permettant d'observer les mouvements de l'Ennemi, et de répondre à ses feux. Ces travaux cependant restent bien imparfaits car il faut ménager la forme du terrain, n'indiquer aucun but à l'artillerie

menaçante dont les obus, à tâtons, cherchent nos groupes épars déjà si cruellement éprouvés...

Bien des vides séparent les fractions survivantes, distancées au hasard de l'attaque ; la nuit qui commence à tomber sans que se calme l'inferral bombardement ne va-t-elle pas, mauvaise conseillère, abattre des énergies trop tendues, entraîner au repli des éléments isolés et réduits ??... Non... Le Commandant **Cruvelhier** est là, superbe de sang-froid en ce cercle de feu, et préside au rétablissement de l'ordre. A la faveur de l'obscurité, rampant de trou en trou d'obus, ses Officiers situent leur troupe et la relient ; il faut tenir coûte que coûte : les fractions les moins avancées jointes aux troupes de secteur vont

constituer une deuxième ligne que l'Ennemi ne devra pas dépasser. Sur la gauche, les restes du 1^{er} Bataillon gardent la position intermédiaire à l'Ouest du Fort de **Souville**.

Tué par un obus, le Commandant **Cruvelhier** tombe à son poste d'Honneur : mais ses ordres lui survivent, et les débris héroïques de son bataillon décimé restent prêts à tenir tête aux contre-attaques allemandes.

Cependant la situation demeure assez critique... Au centre et à gauche une centaine d'Hommes valides, vestiges des 11^e et 12^e Compagnies, bordent la route **Marceau-Sainte-Fine** ; à droite, face à la **Chapelle**, à cent mètres du point où elle s'éri-gea du moins, s'organisent les débris de la 9^e Compagnie. Derrière eux, essaimés parmi les trous d'obus, de faibles groupes, mélanges de diverses unités éparpillées au souffle des éclats, immobilisés sous le feu des mitrailleuses voisines, se préparent à soutenir leurs compagnons plus avancés. Mais le faible rideau que constitue la pauvre troupe ne saurait bien longtemps maîtriser une attaque !! Aussi vers minuit, à l'heure de la trêve qu'impose la fatigue, arrivent à l'aide des éléments nouveaux : au centre la 13^e Compagnie se vient ranger derrière les restes de la 10^e ; la 14^e Compagnie vient appuyer la 9^e, en face de la **Chapelle Sainte-Fine**. Les travaux de protection se poursuivent à l'aide de bras nouveaux ; les pelles-pioches équarissent les fonds coniques des entonnoirs ; des boyaux nouveaux relient les diverses fractions, et chacun veille...

Des patrouilles hasardées au lendemain à la reconnaissance du terrain sont accueillies par des feux violents ; de nouvelles pertes s'ajoutent aux précédentes, mais de nouveaux nids de mitrailleuses ont été découverts, organisés dans nos anciens blockhaus dont l'Ennemi a retourné l'aménagement. Nos canons les accablent, sans les pouvoir sûrement détruire. Répondant coup pour coup, les gros obus allemands éclatent dans nos rangs, où aucun abri ne préserve nos hommes. . Sous le brûlant soleil de cette fin de juillet, ardemment, la soif les tenaille de ses cruelles morsures, s'ajoutant à leurs souffrances !! L'eau manque aux alentours, et le ravitaillement péniblement

transporté à dos d'hommes en ce terrain chaotique, à la faveur de l'obscurité, ne peut hélas suffire à tous !!

Accroupis au fond des entonnoirs nos Turcos tendent l'oreille aux sifflements sinistres qui sans cesse déchirent l'air, précédant l'explosion plus ou moins rapprochée, trop souvent meurtrière !!



La Tourelle du Fort de Souville
Juillet 1916

Parfois des groupes entiers disparaissent, déchiquetés par l'obus qui les a surpris, enterrés sous le choc des 210 qui font trembler la terre en fouillant ses entrailles !!... Lamentables, les blessés gémissent au milieu des cadavres de leurs malheureux compagnons : ils lèvent vers le Ciel leurs regards suppliants, implorant un secours impossible pour eux avant la chute du jour !!... Alors seulement les brancardiers peuvent arriver aux lignes, se pencher, anxieux, sur chaque trou d'obus, charger sur leurs épaules les malheureux qui souffrent

et qui — sous peine de mort — doivent étouffer leurs cris !!... Dans la **Tourelle du Fort de Souville**, seul refuge de cette zone de massacre, où s'élaborent les ordres, où se préparent les convois de ravitaillement, ils trouvent enfin asile, se reprennent à vivre, contant leurs souffrances infinies, tandis que les médecins pansent leurs plaies hideuses !!

Durant douze longs jours, durant douze nuits d'efforts, nos bataillons se remplacent dans ces champs désolés, prenant chacun leur part à la défense du Sol, progressant lentement parmi d'effroyables difficultés, améliorant sans cesse nos organisations défensives. Deux fois attaquée la **Chapelle Sainte-Fine** est enfin enlevée, tandis que le 2^e Zouaves reprend la **Poudrière**

où désespérément, s'accrochait l'ennemi. Nous bordons solidement la route de **Marceau**, et dominons une pente nouvelle, brusquement coupée plus loin, à 150 mètres, par les débris d'une voie ferrée qui jadis reliait **Verdun** à **Montmédy**. Malgré les mitrailleuses que protège le remblai, en dépit des grenades qui éclatent à leurs pieds, nos vaillants Turcos avancent encore leur ligne, et sont relevés au contact de l'ennemi, à quelques pas des rails, dans la nuit du 27 Juillet, par le 10^e Régiment d'Infanterie.

S'ils n'ont atteint leur objectif final, du moins desserrèrent-ils l'étreinte puissante qui pesait sur **Verdun** ; et, comme au bois **Saint-Mard** deux ans plus tôt, le sacrifice obscur dont — en même temps que les Zouaves leurs compagnons fidèles — ils furent ici encore les héros magnifiques, avait, aux portes de **Verdun**, marqué l'irrévocable terme de la ruée allemande.

Le sang de 25 Officiers, de 1.348 Tirailleurs du 2^e Régiment avait généreusement coulé sur les pentes bouleversées du Fort de **Souville** ; les morts ont disparu sous les flots de la terre sans cesse soulevée par l'implacable mitraille, mélangés à jamais sous son simple linceul.

Et, dans les âges futurs, sur cette terre régénérée, le soc du Laboureur poussera des casques vides, des armes couvertes de rouille, heurtera des ossements épars, réalisant sur le sol sacré de France, à la Gloire de l'Armée d'Afrique, la troublante prophétie de l'auteur des *Géorgiques* :

Scilicet et tempus veniet quum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rostris galeas pulsabit inanes
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris... (1)

(1) Virgile. *Géorgiques*, Livre I.

CHAPITRE VII

MOIVRONS.

DOUAUMONT. — L'ATTAQUE DU 15 DÉCEMBRE 1916.

Le 29 Juillet, au circuit de **Glorieux**, trépident sous un ardent soleil les autos-camions. Nous quittons les baraques du **Camp de Nixéville** où, depuis deux jours, se sont rassemblés nos débris ; et, blanchis par l'épaisse poussière que soulève notre convoi, par la **Voie Sacrée**, de nouveau nous roulons vers l'arrière, traversant les mornes villages garnis de troupes où,



Ruines de Revigny

pleins d'espoirs, nous passons il y a quinze jours, croisant des travailleurs qui réparent l'usure des routes constamment écrasées par d'incessants convois.

Voici **Bar-le-Duc**, ses maisons grises aux murs

encrassés de poussière, tachés parfois de blanc sous l'écorchure récente des éclats de bombes d'avions ; plus loin de grasses prairies où, capricieusement, serpente l'**Ornain**, aux rives bordées de saules ; voilà **Revigny, Sermaize**, autrefois si coquette, mutilée par les canons, incendiée par les Brutes ; **Etrepy** dont l'antique château est un amas de ruines, envahies maintenant par une libre végétation qui se penche, indiscreète, aux fenêtres béantes ;

Heiltz-le-Hutier, Orconte enfin, où nous attend un gîte : et sur les cours des maisons aux murailles de tourbe, dans les spacieux engrangements qui s'ouvrent devant eux, nos Tirailleurs, au soir, secouent la poussière du jour.

Ici fut arrêtée, en 1914, la sauvage ruée des armées du Kaiser : massés dans la plaine environnante, nos Régiments Coloniaux ont, à l'appel de **Joffre**, foncé vers l'Ouest pour attaquer de flanc les hordes des Barbares ; et les lourds épis des blés mûrs s'inclinent aujourd'hui sur les tombes, autour des humbles croix surmontées de cocardes, qui désignent les héros dont le sang paya l'injuste rançon du Sol !!...

Quinze jours de bon repos se passent en ces villages hospitaliers. Des renforts sont venus ; les Compagnies se sont encore grossies des éléments du 4^e Bataillon désormais dissous : et, le 13 Août, des trains formés en gare de **St-Eulien** emmènent le Régiment.

Nous frôlons **Bar-le-Duc**, dépassons **Longeville**... ; rapidement fuit sous

nos yeux la plaine de **Gondrecourt**. Voilà **Toul**, et son antique cathédrale, les boucles de la claire Moselle, et ses rives charmantes, **Liverdun, Bouxières**, étagés parmi la verdure ; **Champigneulles** enfin où nous débarquons. Nous y stationnons cinq jours, aux portes de **Nancy**, joyau de la Lorraine, dont les clochers pointus se détachent là-bas, et que couronnent les hauteurs d'où **Castelnau** arrêta l'ennemi. Puis, le 17, les Tirailleurs se mettent en marche ; et, par **Custines, Faulx, Leyr, Moivrons**, ils gagnent les rives de la **Seille**, éten-

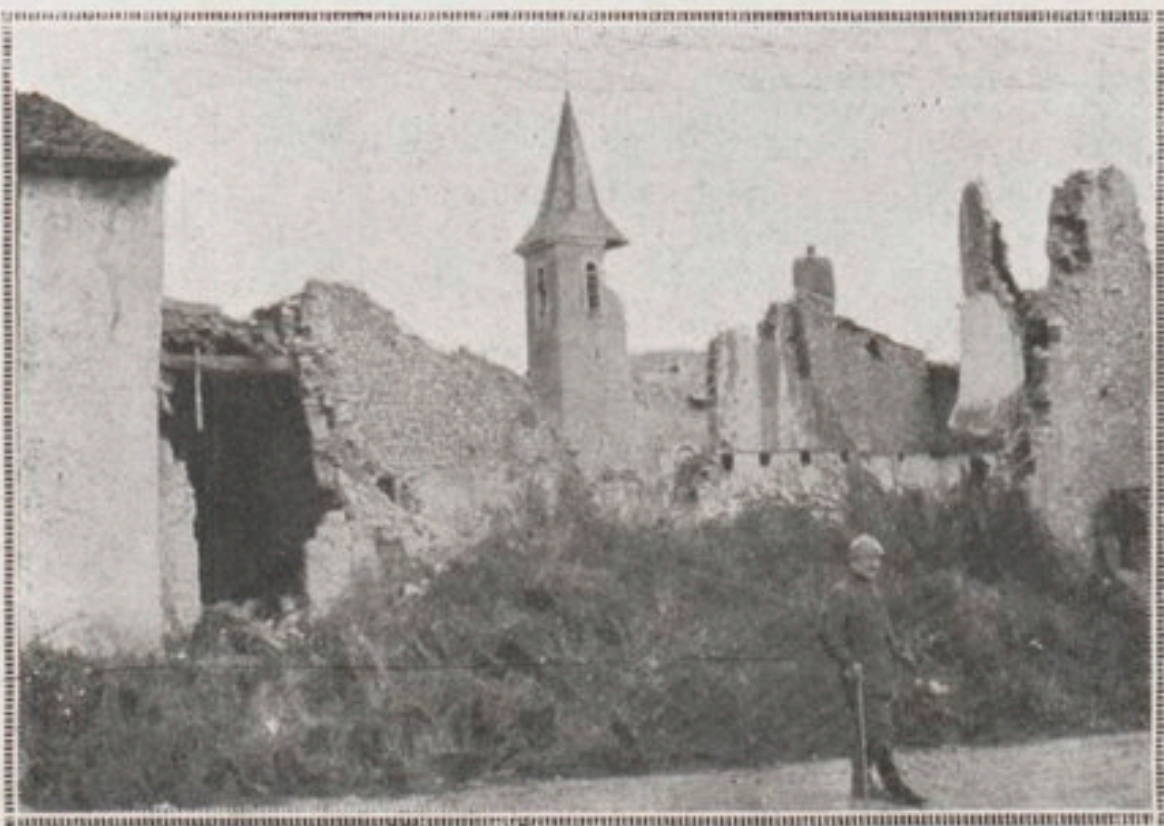


Sermaize

dant largement leur front du **Bois d'Aulnois** à la presqu'île de **Han**, le long de notre frontière inviolée, occupant même **Ajoncourt**, depuis deux ans arraché à la tutelle allemande.

Devant nous, parmi les ondulations de la plaine lorraine, au pied de la côte de **Delme** hérissée de défenses, nos yeux, sans se lasser, contemplent envieusement les villages qui nous furent ravis il y a 47 ans : **Aulnois**, **Fossieux**, **Manhoué**, **Aboncourt**, dont l'âme est restée française et où jamais ne fut parlée la langue de nos ennemis !!

Du **Mont Saint-Jean** où veillent nos batteries, nos regards plongent plus loin encore, vers ces plaines fécondes, vers ces forêts magnifiques qui jadis étaient nôtres ! et qu'il nous faut



Ruines de Létricourt

reprendre ; vers **Metz**, l'antique Evêché, patrie de **Ney** et de **Fabert**, berceau de tant de nos gloires, dont la sainte basilique pointe là-bas dans la brume, et où les cœurs Français attendent notre Victoire !!

Mais nos canons se taisent, épargnant le sol sacré de cette Terre Promise ; et depuis les batailles du début de la guerre dont **Nancy** fut l'enjeu, seuls des combats locaux se sont déroulés là. Des deux côtés on se surveille, tentant des coups de main à la faveur des nuits, pour arracher aux prisonniers des renseignements utiles, tendant des embuscades aux patrouilles errantes.

Nous sommes loin de **Verdun** et des luttes sanglantes !! Parfois quelques 105 éclatent au **Bois d'Aulnois** sans causer trop de dommages ; **Moivrons** reçoit un soir une vingtaine d'obus qui font beaucoup de bruit pour n'atteindre personne ;

et six semaines s'écoulaient sans créer de grands vides parmi nos bataillons fraîchement renouvelés.

Relevés par le 1^{er} Régiment Marocain, nous quittons le 27 Septembre ce paisible secteur : trois étapes nous amènent à **Pont Saint-Vincent** où de nouveau des trains se forment ; et, dans la nuit du 2 Octobre, nous débarquons à **Longeville**, retrouvant les tristes parages de **Bar-le-Duc**, et pressentant les routes boueuses qui mènent à **Verdun** !!... Mais le lendemain pourtant trompait nos prévisions : **Bar-le-Duc** atteint, nous gagnons la Ville Haute, et, marchant vers le Sud, nous traversons **Brillon**, **Haironville** : au soir nos faisceaux se formaient à **Sommelonne** et **Ancerville**, non loin de **Saint-Dizier**.

En réserve de l'Armée de **Verdun** nous attendons en ces villages l'heure de relever quelque troupe un peu lasse ; mais, succédant aux tempêtes passées, le calme est revenu : c'est la reprise de souffle entre deux passes d'armes du terrible duel un instant suspendu... L'automne revient ; les premières gelées blanches argentent la cime des arbres ; les feuilles jaunissent et tristement s'envolent. Les feux s'allument, les jours s'écourtent ; un troisième hiver annonce déjà ses rigueurs imminentes. A la lueur des lampes, penchés sur les journaux, nous suivons avec angoisse les désastres de l'Armée Roumaine, l'envahissement de la **Dobroudja**, la détresse de nos pauvres alliés... et nos pensées s'assombrissent encore aux approches de la Toussaint, du triste « Jour » de nos chers morts dont aucune main pieuse ne fleurira les tombes éparses !!...

Mais, voilà qu'un soir de cette fin d'Octobre nos cœurs soudain renaissent à l'espoir... : la crête de **Thiaumont**, **Douaumont** et son Fort, le **Bois Fumin**, celui de la **Caillette** viennent d'être repris ; et les redoutables défenses que huit mois d'efforts avaient accumulées ont cédé en trois heures à la vaillance d'une Division d'Afrique !! Soulagée de sa pressante étreinte, **Verdun** respire désormais ; joyusement, les communiqués claironnent ce succès, réveillant la confiance un instant endormie.

La 37^e Division rompt ses faisceaux ; on l'appelle dès le

1^{er} Novembre à garder le terrain qui vient d'être conquis. Serrés dans les autos-camions qui roulent sans arrêt nos hommes retrouvent **Verdun**, la Meuse toujours grise, pataugeant dans la boue des longues rues délabrées. Ils s'engouffrent, au soir, sous les voûtes sévères de l'immense **Citadelle**, foyer de la défense, dont les parois épaisses méprisent tous les chocs, où les bruits du dehors ne trouvent pas d'échos... ; et le lendemain, rasant les pans de murs, frôlant les sinistres décombres des antiques maisons à jamais effondrées, les Turcos dépassent la **Porte Chaussée**, s'engagent dans le **Faubourg Pavé** détruit, et par les tortueux boyaux de **Londres**, et de **Belgrade**, s'enfoncent vers le Nord, dans la nuit.

Voici les pentes de **Thiaumont**, si durement reconquises ; à leur pied les redoutes où s'abritent les blessés, et d'où filtre, au passage, une lumière discrète. Les groupes s'essaiment, longeant d'énormes trous où dort une eau profonde, qui scintille comme une nappe d'argent aux rayons trompeurs de la Lune qui se lève.

Ils avancent toujours ;... maintenant incertaine, la piste bientôt disparaît, trébuchant à son tour sous l'œuvre de la mitraille. Terriblement le canon gronde ; d'énormes projectiles passent lentement, en sifflant ; d'autres s'écrasent brusquement autour de la colonne en marche, éclairant la nuit de hautes gerbes de feu... Les dos se courbent, des blessés gémissent,... la marche se poursuit. En file indienne, ils cheminent maintenant dans le chaos, peinant dans une boue collante, contournant les étroites bordures des entonnoirs qui se touchent, marchant vers les rouges lueurs des obus qui éclatent là-bas devant eux, au ras du sol, et qui situent la ligne tout récemment atteinte.

Chargés de grenades, de munitions, des vivres indispensables, fléchissant sous le faix des lourdes mitrailleuses qui chargent leurs épaules, silencieusement, les Tirailleurs cheminent encore parmi les éclatements des lourds obus ennemis, s'étalant vivement sous la menace des éclats, se redressant avec peine sur le terrain glissant... Parfois des cris de détresse, des appels

déchirants traversent la nuit obscure, arrêtant un instant !! la colonne hésitante : une glissade fatale, dans l'ombre noire, vient d'entraîner un marcheur inattentif... Comme l'imprudent promeneur sur le sable mouvant, graduellement il s'enfonce dans un gouffre boueux d'où ne peut le tirer aucune force humaine. En dépit des efforts des voisins terrifiés, le pauvre soldat disparaît à jamais, mourant lentement d'une mort affreuse ; puis le silence renaît, sinistre, et tristement l'on s'en va !!...

Maintenant voici le Fort de **Douaumont** dont nous longeons les pentes ; plus loin quelques pierrailles éparses au milieu de la boue, vestiges du village, où les troupes relevées se tiennent accroupies, évitant l'éclairement des fusées qu'à 200 mètres de là lancent les Allemands inquiets. A voix basse les consignes sont passées, les renseignements fournis ; et dans les trous d'obus, les Tirailleurs s'égaillent pour veiller à leur tour à la défense du Secteur.

Brutalement se traduit la fureur allemande : un incessant bombardement, de constants tirs de barrage par obus lourds témoignent jour et nuit, rageusement, de la déception et de l'inquiétude des troupes opposées qui, plus loin, sur les pentes du ravin du **Helly**, renforcent leur première ligne pour faire face à de nouvelles surprises.

A son tour le Fort de **Vaux** retombe aux mains des Français ; et, du côté de l'Est, **Verdun**, désormais dégagé, ne redoute plus aucune attaque. Mais, de la **Côte du Poivre**, des **Chambrettes** et d'**Ornes**, l'Ennemi surveille toujours nos mouvements, nos efforts ; et les feux croisés de ses puissants canons battent les pistes qu'il traça, les abris où durant tant de semaines s'élabore ses plans diaboliques, les zones où, maintenant, ses guetteurs signalent des convois et des Hommes !!...

Et, comme au mois de Juillet sur les pentes de **Souville**, stoïquement, parmi les entonnoirs accumulés, les Tirailleurs gardent le Sol Sacré, supportent sans faiblir la mitraille qui les accable et les rigueurs de la saison... Accroupis cette fois dans une boue glacée, transis de froid, immobilisés sous la pluie qui tombe, pénétrante, d'un ciel toujours gris, les pauvres enfants

du « bled » souffrent sans murmurer ; durant douzelongs jours ils supportent sans se plaindre l'ingratitude des éléments et les sanglantes représailles d'un implacable ennemi ; au cours de douze nuits sans lune, rampant dans la boue grasse, bravant les lueurs traîtresses des fusées éclairantes, ils progressent



Quelque part .. près de Douaumont

encore au delà des ruines du village, portant plus haut leurs lignes, entourant ce qui fut l'église de **Douaumont**, maintenant convertie en blockhaus, d'où tirent, bien abrités, d'in-fatigables mitrailleurs...

Qui exprimera jamais les souff-

rances infinies, les affreuses angoisses de ces soldats de Verdun, livrés aux cruelles morsures du froid, grelottant, immobiles, sous une pluie constante, plongés jusqu'à mi-corps dans la boue glacée, au fond des trous qui leur servent d'abris, sans qu'aucun aliment chaud ranime leur vigueur, les aide à surmonter les épreuves qu'ils subissent ! Les pieds se gèlent, les mains s'engourdissent ; chaque heure nouvelle cause de nouveaux désastres ; et la gangrène, cet autre ennemi, plus redoutable encore, taille de sombres coupes parmi les Compagnies...

Mais qui dira aussi le courageux effort, la sereine beauté de ces autres héros, Chevaliers errants de l'Humanité en détresse, qui, glissant sur le sol ingrat, sous l'implacable mitraille, ont ramené sur leurs épaules tant de malheureux moribonds ?? Qui parlera jamais peut-être ?... parmi tant d'autres gloires, du sacrifice obscur des humbles brancardiers, eux aussi tombés la face en avant, alors qu'ils secouraient leurs frères, mourant avec eux, comme eux, au Champ d'Honneur !!...

Un soir enfin!! de nouveaux groupes arrivent : c'est la Relève!!... et l'ordre de départ réveille les énergies chance-lantes. Péniblement les éclopés se redressent ; les moins atteints prêtent aux autres l'appui d'une plus robuste épaule ; et, serpentant autour des entonnoirs, la pauvre colonne re-trouve enfin la piste, atteint les pentes de **Saint-Michel** et gagne le **Bois de Nixéville**, dans la boue du **Camp Davoust**. Parmi les baraquements épars fument les cuisines roulantes ; on se presse autour d'elles ; et jamais soupe exquise ne parut préférable à celle qui, aujourd'hui, réchauffe nos Tirailleurs affamés et tran-sis... Le sommeil, maintenant, vient clore leurs paupières ; étendus sur la paille, à l'abri de la pluie, ils oublient une fois de plus, en des songes d'enfants, les visions d'horreur et les angoisses qu'ils ont vécues.

Les jours passent, tristes et sombres. Le 21 Novembre, enfin, sous une brume intense et glaciale, le train nous prend à **Lemmes** ; lentement nous roulons par la plaine meusienne ; et seul, bientôt, le halètement de la machine interrompt rythmi-quement le silence de la nuit.

Le train s'arrête à **Sermaize** avant le lever du jour ; et, dans le froid obscur qui précède l'aurore, nous débarquons. Des feux s'allument au milieu de la rue ; le café se prépare, et, groupés autour de la flamme, joyeusement nos hommes se réchauffent andis que s'attellent les voitures et que les ordres sont donnés.

L'aube apparaît enfin : les faisceaux sont rompus ; le roule-ment des tambours fait cadencer les pas. Nous traversons les ruines de ce qui fut **Sermaize**, longeant les basses maisonnettes toutes neuves, couvertes de tuiles rouges, nées parmi le désas-tre, semblables à ces jeunes pousses toutes vertes qui prennent la place des grands arbres que le Temps a brunis et que vient de tuer la Hache du Bûcheron. Sur tous les seuils, réveillés par la « Marche du 2^e Tirailleurs », les habitants se pressent pour nous voir passer, et nous nous éloignons vers le Sud, foulant la route bordée de tombes où dorment des héros libérateurs du Sol.

Une courte étape nous amène à **Cheminon-la-Ville**, entouré

de forêts maintenant dépouillées, témoins de durs combats en 1914; dans le calme de ce joli village nous réparons nos forces, recevons des renforts qui vont combler nos vides et nous aider bientôt à livrer la bataille qui doit compléter l'œuvre des précédents efforts, au nord de **Douaumont**.

Il s'agit désormais d'arracher à l'Ennemi cette **Côte du Poivre** d'où ses canons menacent nos lignes avancées, les **Cotes 347** et **353** d'où il observe tous nos mouvements; il faut, par la conquête du **Bois des Caurières** et des réduits de **Bezonnaux**, le rejeter maintenant dans la plaine de **Woëvre** et élargir le cercle dans lequel **Verdun** étouffe encore...

Chacun se met à l'œuvre. Aux abords du village un terrain est choisi dont l'aspect se compare à celui du théâtre de la future attaque. Des fanions déterminent les objectifs à atteindre, des rigoles sont creusées simulant les boyaux, les figurants sont armés comme au jour de l'assaut; et chaque jour, comme aux veilles de spectacles, de véritables répétitions se jouent, engageant tous les acteurs. Aussi, lorsqu'au matin du 11 Décembre les auto-camions viennent chercher nos hommes, la pensée de **Verdun** n'a plus rien d'angoissant, tous les esprits s'éclairent d'une vision victorieuse, et chacun se sent prêt à vaincre ou à mourir!!...

Au soir, sous les larges voûtes de la Citadelle, nous rencontrons d'autres soldats d'Afrique; plusieurs Divisions se trouvent là rassemblées qui vont avec la Nôtre concourir à l'attaque, et, — nous n'en doutons pas —, partager notre gloire...

Le ciel reste inclément; d'incessantes averses alourdissent encore la terre déjà molle. Cependant, derrière le Commandant **Logerot**, le 2^e Bataillon — qui doit, au jour fixé, s'élancer le premier —, nous précède sur les pistes boueuses, et gagne sous la pluie les emplacements prescrits: il reprend les sentiers tout récemment foulés, dépasse **Adalbert** et la **Batterie « F »**, longe la **Fontaine Morchée**, atteint la **Tranchée de la Crête**, au Nord-Ouest des ruines de **Douaumont**.

L'ennemi est inquiet; de nouvelles batteries l'accablent de leurs feux. Ses aviateurs ont surpris des mouvements insolites

et prévu l'imminence d'une prochaine Bataille. Ses canons ouvrent un feu terrible, mutilant de leurs obus les Troupes qui s'installent, battant les pistes, ébranlant les abris, causant d'affreux ravages parmi les premières lignes où, crânement, attendent nos Tirailleurs. Au matin du 14 Décembre la violence du tir atteint son paroxysme : d'incessantes explosions font trembler notre ligne, hachant les liaisons téléphoniques, incendiant les dépôts d'artifices. Les Lieutenants **Guirsch**, **Derocle** et **Guinet** sont écrasés sous leurs précaires abris ; on emporte le Capitaine **Jourdan** privé de connaissance ; en un clin d'œil 120 blessés gisent parmi les cadavres, au milieu des débris des tranchées éboulées.

Atteint de multiples éclats, le Commandant **Logerot** lui aussi est tombé ; malgré le sang qu'il perd, il veut rester encore... Ce vaillant, fils et frère de Soldats, plusieurs fois blessé déjà par la mitraille allemande, veut attendre la Mort à son poste d'Honneur, au milieu des Turcos qui le vénèrent, sachant quel cœur généreux bat sous l'écorce



Commandant LOGEROT +

rude, quelle âme d'élite anime ce chef qui depuis près de vingt ans les commande et les aime... « Laissez-moi... », répond-il au Médecin qui l'assiste ; « Ma place est encore ici ; ... Vous direz à mon frère, si je tombe pour toujours, que j'ai fait mon Devoir... » Et il s'adosse au revers de la tranchée branlante... Aux côtés du Chef héroïque qui ne veut pas les quitter, stoïques comme lui, ses soldats subissent les meurtrières rafales.

Conformément aux ordres, le 1^{er} Bataillon vient cependant au soir de ce même jour serrer ses compagnies sur la tranchée de départ. Sachant désormais assuré le commandement des

avant-postes, le Commandant **Logerot** consent enfin à se laisser emporter. Du brancard où il est étendu, passant à **Adalbert**, il expose au Colonel l'état de sa pauvre troupe, les pertes qu'elle a subies, la bravoure qu'elle a témoignée ; mais déjà la fièvre le gagne ; et malgré tous les soins qui lui sont prodigués à l'ambulance de **Vadelaincourt**, le beau Soldat qu'il fut, donne sa vie à la France !!...

Les troupes sont en place ; le jour de la bataille se lève sous un ciel sombre. A droite du 4^e Zouaves qui va foncer vers les **Chambrettes**, à gauche de la 37^e Division qui, par la **Vauche** et l'**Hermitage**, doit atteindre comme lui les lisières du **Bois-le-Chaume**, le 2^e Tirailleurs assujettit ses baïonnettes.

Des milliers d'obus passent en sifflant, préparant la Ruée ; à 10 heures, suivant la ligne qui, des bois d'**Haudromont**,

ondule vers le village de **Vaux**, retentit l'ordre d'attaque : ... En Avant !! Et Zouaves, Tirailleurs, Fantassins et Chasseurs de trois Divisions magnifiques s'élancent d'un même cœur, — à la Française —, courant sur le terrain bourbeux.



Commandant DE MANIORT

Notre 1^{er} Bataillon dépasse le 2^e que ses pertes récentes ont par trop appauvri : à sa tête, canne en main, pipe aux lèvres, le Commandant **De Maniort** a fièrement accepté de mener toute l'attaque. Ses unités s'élancent accompagnées des Groupes de la Compagnie Hors Rang, de la

9^e Compagnie, des Grenadiers, des Pionniers qui vont frayer le passage, réduire les résistances susceptibles de gêner la progression future.

Du Blockhaus de l'Eglise, les mitrailleuses allemandes com-

mencent à tirer ; d'un bond nos flanqueurs les atteignent ; bien vite les grenades, éventrant leurs servants, les forcent au silence ; un caporal Indigène qui n'a plus de grenades lance maintenant des pierres.

Plus loin, profondément, se creuse, menaçant, le ravin du **Helly** : à sa crête surgissent des soldats ; dans les boyaux, des tireurs sont en place. Nombreuses les balles sifflent, tuant ici, blessant là, sans pourtant arrêter la fougue vengeresse des Turcos qui se précipitent.

Les tranchées de **Pilsen**, des **Teutons**, sont atteintes ; on se bat sur la crête, on se tue sur les pentes où, noblement, résiste un Régiment d'Elite, digne en tous points de celui qui l'attaque : le 6^e Grenadiers. Pistolets au poing, en tête de leur troupe, des Officiers couverts de sang luttent désespérément : ces Grenadiers d'une autre Garde savent — eux aussi — mourir sans se rendre.

Aux entrées des abris, des galeries immenses que recèlent les flancs de ce ravin fameux, des groupes se laissent tuer, refusant le passage ; des Officiers penchés servent des mitrailleuses, de l'affût desquelles il faut les arracher.

Armé d'un fusil, le Colonel **Von Kaisenberg** qui commande ce Régiment superbe fait face aux assaillants qui le somment de se rendre : il décharge son arme en guise de réponse. Crânement il épuise ses chargeurs sur les Pionniers qui l'entourent, ensanglantant leurs rangs. . . Et ne pouvant le vaincre, ceux-ci tuent à regret leur dangereux adversaire. Au soir, au pied de la fosse où ils couchèrent ce Soldat, ses ennemis du matin ont rendu à sa dépouille les Honneurs qu'impose la Bravoure.

Les grenades incendiaires, les bombes suffocantes ont enfin raison de la menace des abris ; le 3^e Bataillon vient imposer sa force, et 800 prisonniers, livrés à l'impuissance, sont poussés vers l'arrière.

Le Ravin est franchi ; ses défenses que l'ennemi jugeait inexpugnables ont cédé à notre ruée : à coups de baïonnettes, à coups de crosses et de pistolets, débordant les dernières résistances abandonnées aux nettoyeurs, les Compagnies du

1^{er} Bataillon ont atteint la crête opposée, suivies et flanquées des débris du 2^e qui, vaillamment, étalent encore les restes de leur ardeur. Voici le **Bois Chaufour**, les traces du **Boyau de Paderborn** naguère dessiné dans la plaine de **Cheminon**, et que, réellement cette fois, côtoient nos Tirailleurs. De nouvelles mitrailleuses doivent suspendre leur tir, des batteries sont dépassées, des abris sont vidés, et de nouveaux prisonniers nous laissent le terrain libre.

Les canons cependant opposent leur barrage : l'ivresse du succès entraîne encore nos braves... Ils gagnent la **Cote 347**, premier but assigné. assurent leur liaison et de droite et de

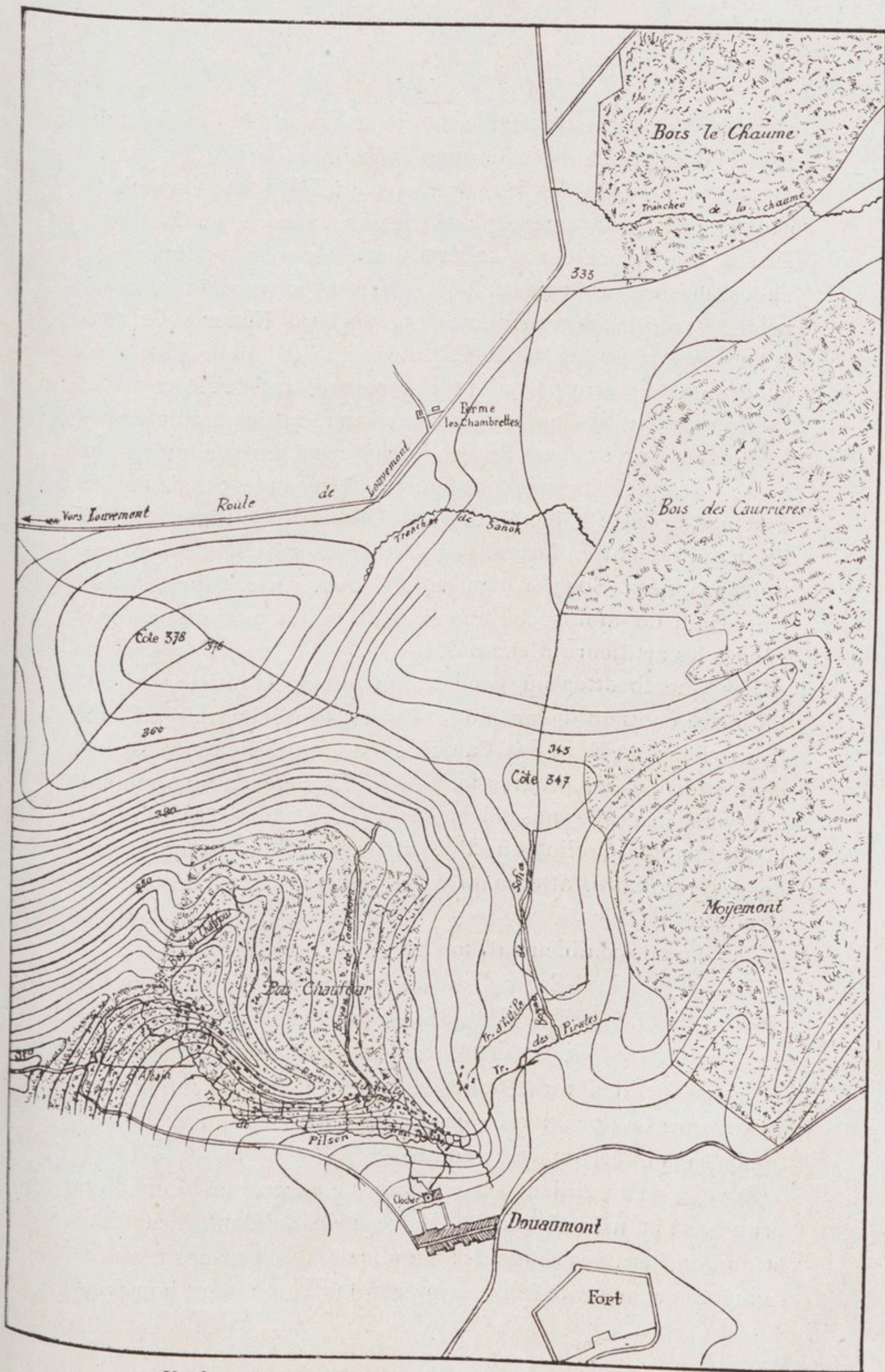


Lieutenant DUMONT

gauche. Puis, tandis que le 2^e Bataillon organise les pentes, creusant des tranchées, utilisant les défenses abandonnées par l'ennemi, le Commandant **De Maniort** repart avec sa troupe... Du bois **Le Chaume** vers lequel il se presse et dont les fûts brisés se dressent à l'horizon partent des feux nourris : on progresse pourtant ; et, de ses baïonnettes, la 2^e Compagnie vide la tranchée de **La Chaume**, avançant les débris des autres unités que d'implacables feux déciment et arrêtent.

L'objectif est atteint : la **Cote 353** se garnit elle aussi, et la Fusée-Drapeau annonce la Victoire !

De grands vides se sont faits durant la progression : successivement sont tombés les quatre Capitaines du Bataillon de tête. Le Capitaine **De Mareuil**, le Lieutenant **Dumont** sont tués : partout balles et obus ont parsemé de morts le sol boueux et triste... Et cependant il faut exploiter le succès, détruire les



Verdun : Le Ravin du Helly. — Le Bois le Chaume.
 Attaque du 15 décembre 1916

canons qu'on ne peut ramener et qui se dissimulent au cœur du **Bois le Chaume**. Mais le Groupe spécial qui devait les atteindre s'est fondu sous les feux du Ravin du **Helly** ; tous ses chefs sont tombés : grièvement blessé, une fois encore, le Capitaine **Plasse**, tué le Lieutenant **Labère**, jeune héros dont naguère les balles marocaines avaient déjà troué la poitrine, tués aussi, hélas ! parmi leurs grenadiers, les Adjudants **Nizier** et **Grivet**, ses compagnons, ses émules !... Les explosifs ont été dispersés au gré de la mitraille qui faucha ces vaillants !... Le reste, 18 Hommes de la Compagnie Hors Rang, ralliés par le Sous-Lieutenant **Ferrer** et un Sergent s'enfoncent dans le fouillis du bois : les canons abordés sont bourrés de grenades ; mais l'acier des tubes résiste à l'explosion... Les efforts se renouvellent, l'Ennemi revient en forces, s'opposant désormais aux destructions projetées. Sous sa menace le Groupe revient sur ses pas, emportant du moins des appareils de pointage dont la perte gênera les artilleurs allemands.

Des **Chambrettes** où pendant ce temps il résiste encore, l'Ennemi contient l'élan du 4^e Zouaves qu'il accable de feux meurtriers ; du **Bois des Caurières** ses mitrailleuses suspendent à droite la progression de la 74^e Brigade et prennent à revers ceux de nos éléments qui ont forcé ses lignes, la Compagnie **Grellet** du 2^e Régiment de Zouaves qui vient de les rejoindre, atteignant à son tour la **Tranchée de la Chaume**.

Lentement, péniblement, nos 1^{re} et 3^e Compagnies s'échelonnent vers le Nord-Est, reliées au 4^e Zouaves, s'étirant en une tension suprême vers la **Cote 353**. Sous l'énergique impulsion du Commandant **De Maniort**, partout on s'organise : les trous d'obus se fortifient ; plus haut, dans la tranchée, chacun devant soi prépare le terrain à la fureur des contre-attaques ; le jour tombe sans interrompre le combat.

Et voilà qu'au milieu des ténèbres s'élancent les Grenadiers prussiens ; la fusillade crépite, les grenades éclatent, incendiant la nuit de fugitives rougeurs ; au cliquetis des armes remuées se mêle la rumeur de folles imprécations... on tient bon dans

la tranchée... L'Ennemi déconcerté se replie, vaincu une fois encore sur la ligne avancée.

Et tandis que s'exhalent les plaintes des blessés, la bataille se poursuit dans le **Bois des Caurières**, les efforts se renouvellent à l'assaut des **Chambrettes**.

Les munitions, hélas, commencent à manquer !! les grenades épuisées au passage du Ravin n'ont pu être remplacées encore... et voilà qu'aux premiers feux de l'aurore de puissants groupes ennemis reviennent à nouveau, s'élançant du **Bois le Chaume** sur nos hommes qui veillent, tandis que, des **Caurières**, tirent des mitrailleuses frappant de dos et de flanc Zouaves et Tirailleurs... Les baïonnettes accueillent les assaillants; le sang coule, on se tue à bout portant; les mains se crispent sur les gorges, les couteaux de tranchées s'enfoncent dans les poitrines. Des fusées rouges ont déclenché le barrage : au sein du **Bois le Chaume** éclatent nos obus, creusant de nouveaux entonnoirs; mais, des **Caurières**, de nouveaux ennemis accourent encore, refoulant impérieusement la Compagnie **Grellet**, vidant sous un flot de grenades la tranchée conquise au prix de tant de sang, et, pied à pied, prenant notre place... Chèrement le terrain se dispute. Un vide maintenant s'est formé sur la droite, entre les Bois : refoulée vers l'Ouest et le Sud, notre extrême droite a dû céder; mais l'on se bat toujours, brûlant les dernières cartouches, sans que la confiance ni le courage se trouvent altérés.

Les heures passent sous la pluie fine; maintenant l'ennemi n'avance plus : Appuyé de nouvelles mitrailleuses notre 3^e Bataillon est là, aveuglant les fissures qu'ont ouvertes nos pertes... et l'espoir se dissipe que les Prussiens déçus croyaient avoir vu luire... Les munitions arrivent, les armes se rechargent, et l'on repart !! Un Bataillon du 137^e d'Infanterie se porte à notre gauche, tendant la main au 4^e Zouaves, assouplissant notre ligne si tendue; et lentement nos unités progressent à nouveau, reprenant le terrain que nous avons perdu.

L'ennemi désormais est vaincu; il doit céder la **Côte du Poivre**; le **Bois des Caurières** est contourné, **Bezonveaux** est

à nous. Pressé de droite et de gauche, il lui faut élargir sa ligne de résistance sous le feu de nos canons qui le menacent de toutes parts, ravageant le plateau des **Chambrettes**, hachant les bois, avançant notre inlassable troupe qui charge victorieusement... La bataille est ardente, la mêlée féroce : chaque mètre de terrain se parsème de fer, est arrosé de sang ; mais chaque heure nouvelle marque un progrès nouveau : et quand tombe le soir sur ce sol dévasté, la 74^e Brigade prolonge notre ligne en la tranchée de la **Chaume**, les Zouaves ont dépassé le Plateau des **Chambrettes** ; et, des dernières crêtes où ils sont installés, les Chasseurs, sur la droite, dominant la Plaine de **Wœvre**.

C'est fini. . . Épuisées, les Compagnies du Commandant **De Maniort** laissent au 3^e Bataillon qui les relève la garde des nouveaux avant-postes, et passent en 2^e ligne à la tranchée de **Sanok**.

Il pleut toujours... la boue se glace... les gelures apparaissent... les souffrances reprennent !!... Enfin dans la nuit du 18 Décembre, cédant la place au 93^e Régiment d'infanterie, le 2^e Tirailleurs s'achemine vers l'arrière. Il traverse le ravin du **Helly** où s'est fait le grand silence... longeant les tombes toutes fraîches où, à jamais enfouis, dorment les Compagnons de Gloire... Les lèvres sont muettes, seuls parlent les regards. La marche se poursuit sur le sol inégal, parmi les pensées graves... Et voilà que l'aurore incendie de ses feux la crête qui domine les anciennes tranchées de départ, la piste qui maintenant se prolonge, toute neuve, au milieu de l'uniforme chaos.

Un groupe nous croise ; sur quelques manches se détache la blancheur d'un brassard... ; des prisonniers transportent des brancards, s'effaçant à notre passage, contemplant, effarés, Ceux qui les ont vaincus...

... « Hé, l'ami ?... Dans quelle rue sommes-nous ?... » interroge un tirailleur, rompant le morne silence... Le cintre d'une voûte de cave arrondit son sommet au fond d'un récent entonnoir, seul vestige apparent de ce qui fut **Douaumont** à jamais enseveli !!! .

Et parmi ce néant un triste sourire vient surprendre nos lèvres ; mais l'Allemand questionné n'en saisit pas le sens !! ..

Nous passons... Voici **Adalbert**, les flancs de **Thiaumont**, le **Ravin des Vignes** où sans cesse éclataient les obus, les **Quatre Cheminées** maintenant rendues au calme ; paisiblement, des groupes travaillent, armés de pelles, là où trois jours plus tôt, on passait en courant... A gauche, derrière la crête, monte un pâle soleil qui découvre **Fleury**, simple tache plus claire parmi le terrain sombre !... Nous gravissons les pentes de **Saint-Michel**, où ne tirent plus les canons du **Poivre**... **Verdun** est à nos pieds, désormais délivrée !!...

.....
Faubourg **Pavé**, dans la cour de la Caserne **Miribel**, se forment nos rangs amincis. Lentement, boitillant, les derniers éclopés sont enfin de retour ; les visages sont noircis, les culottes boueuses, les

capotes en lambeaux... Soudain les fronts se relèvent... Toutes brillantes, les baïonnettes hérissent leurs pointes aiguës, les fusils encrassés se placent sur les épaules. Les tambours battent, les clairons



Verdun : La Porte Chaussée

sonnent : fièrement se bombent les poitrines, les jarrets se tendent, les souffrances s'interrompent : ... Nous allons défiler devant les nobles Ruines et saluer Verdun, Temple de l'Héroïsme !!...

... Sous les voûtes profondes de la **Porte Chaussée**, le pas se cadence, l'alignement se reprend. Des cuivres éclate maintenant la « Marche des Tirailleurs »... et les visages deviennent

plus graves, les regards plus brillants encore !!... A travers les fissures des quartiers éventrés, parmi les tristes rues dégarnies de maisons se redisent les notes de la marche guerrière ; et les murailles trouées semblent vouloir revivre et vibrer à ces sons trop longtemps oubliés !!... Semblables à ces Ombres que, du fond de l'Érèbe, le chant d'Orphée sut jadis attirer, voilà que de toutes parts : du glacis des remparts, des abris installés au-dessous des décombres, accourent des soldats... territoriaux que l'âge retient au loin des lignes. Et leurs yeux s'agrandissent au spectacle qu'ils vivent, leurs visages s'empreignent d'une émotion sacrée, leurs mains tremblent tandis qu'ils soulèvent leurs casques, découvrant leurs fronts blancs devant ces jeunes hommes superbes en leurs guenilles, que la boue et le sang ont encore embellis, et dont la Fourragère va payer la vaillance ! (1)

.....

Deux heures plus tard, les camions s'ébranlent, reprenant le chemin si souvent parcouru ; ils traversent **Bar-le-Duc**, dépassent **Saint-Dizier** ; au soir, près de **Wassy**, nos hommes en descendent. Et, dans le calme de **Magneux**, sous les toits de bons hôtes, l'année s'achève, au feu des âtres.

* * *

(1) **ORDRE GÉNÉRAL n° 573**, du 5 Janvier 1917, de la **II^e Armée** :

EST CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

« Le 2^e Tirailleurs de Marche :

« Le 15 Décembre 1916, sous le commandement du Lieutenant-Colonel De Saint-Maurice, s'est élancé à l'attaque avec un superbe élan, malgré les difficultés du terrain et la violence du bombardement. Après avoir surmonté dès le début les résistances opiniâtres de l'Ennemi, a atteint son objectif et s'y est maintenu malgré de violentes contre-attaques.

« A fait de nombreux prisonniers, capturé 9 canons et un matériel de guerre important.

« Signé : GUILLAUMAT. »

CHAPITRE VIII

SILLERY. — LE GODAT (16 Avril 1917)

Le 5 Janvier 1917, tout blanc, le givre empanache les arbres dénudés. Dans les rues de **Magneux** les Compagnies se forment ; et, des seuils où se pressent les hôtes matinaux, partent adieux et vœux, souhaits de victoires nouvelles, affectueux élans d'autant de cœurs français. Les **Tirailleurs** s'en vont, bientôt s'éloignent ; du sommet de la côte qui domine **Wassy**, un dernier regard encore s'en retourne au village dont maintenant les toits semblent toucher le sol.

Nous traversons des bois dépouillés, des campagnes endormies, mangeant au bord des routes, couchant le soir au hasard des villages : **Giffaumont** puis **Drosnay** nous abritent une nuit ; nous abordons les lisières du **Camp de Mailly**, et, dans le village d'**Humbauville** nos colonnes s'arrêtent.

Lentement s'écourent les jours sous la neige qui tombe ; il souffle une bise glaciale : au cours des longues nuits d'intenses gelées durcissent progressivement la terre, entravent le cours des ruisseaux ; et parmi ce sommeil profond de la nature, la Bataille un instant s'apaise.

Janvier s'achève, le froid redouble. Grossies de nouveaux arrivants nos Compagnies se recomplètent, s'entraînent, manœuvrant chaque jour dans la neige glacée.

On dit que, sans arrêt, de grosses masses de troupes sillonnent les chemins, se portant vers l'Ouest..., que de vastes projets vont libérer le sol et refouler l'envahisseur : il n'est bruit que du découragement de l'Ennemi auquel **Verdun** échappe, et qui, sentant fini son rêve de Victoire, cherche un terrain d'entente pour obtenir la Paix.

1917

Un matin nous partons, franchissant les plaines glacées de l'Aube, traversant **Viapres** et **Etelles**, en bordure de la Seine ; puis, remontant au Nord, voici **Saint-Gond** et ses marais fameux ; par **Pleurs**, **Loizy-en-Brie** nous gagnons **Épernay**, la Montagne féconde ; et par l'immense forêt qui couronne son massif, nous avançons encore. Aux dernières lisières mourant sur les pentes Nord un soleil printanier vient éclairer la plaine qui s'étend à nos pieds, découvrant **Reims**, les lointaines collines où se retranche l'Ennemi, éclairant les jolis villages étalés à nos regards parmi les vignes généreuses : **Rilly-la-Montagne**, **Chigny-les-Roses**, **Ludes** enfin où nous trouvons un gîte.

Et tandis que s'allument les feux, que les armes s'astiquent, un chant lointain, suave et triste, vient frapper nos oreilles : un hymne modulé par une troupe quirentre, venant du Nord, et dont, lentement, le pas pesant précise la cadence. Le chant grandit, se rapproche ; et devant nous s'arrêtent de grands hommes blonds, robustes et fiers : les Russes.

Ils défendaient le Fort de **La Pompelle**, et maintenant vont nous céder la place. Bientôt, en effet, nous nous mettons en route : par **Puisieux** nous gagnons **Sillery** ; et, dans la nuit du 15 Février, les lignes sont atteintes, les consignes passées.

De puissants réseaux encombrant les marais de **La Vesle** ; des postes veillent aux ponts qui traversent le canal. Plus loin, des boyaux tortueux, des tranchées onduleuses entourent le Fort de **La Pompelle** dont les voûtes antiques ont cédé par endroits aux chocs des gros obus. Un labyrinthe de fossés, véritable labyrinthe, se poursuit sur la droite, recélant des abris, enserrant des ouvrages qui parent en profondeur aux dangers de la surprise dans la plaine traîtresse.

Au delà des réseaux que camouflent les herbes, les premières lignes allemandes s'étalent à leur tour. Elles rampent, sinueuses, à cent mètres des nôtres, barrant l'accès des Monts regorgeant de défenses et qui méprisent toutes les attaques ; sur la gauche **Brimont**, **Berru** ; **Nogent-l'Abbesse** en face ; à droite, le **Cornillet**, le **Massif de Moronvillers**, qui, vers l'Est, se perdent

dans la brume. Sur ces hauteurs, de l'affût de ses canons, l'Ennemi nous observe, tout prêt à écraser le Fort de **La Pompelle**; et, parsemés dans la plaine, innombrables, ses minenwerfer, de leurs salves nourries, imposent aux esprits la puissance de défenses sur lesquelles se briserait toute attaque de front.

Cependant aucun effort ne se dessine; seuls tonnent les canons; leurs obus abattent quelques pans de tranchées, encadrent les passages du canal, le pont **Couraud**, le caillebotis jeté sur les marais; ils sifflent jusqu'à **Sillery**, effondrant des maisons sans trop éprouver nos troupes qui, fermes à leur poste, voient s'écouler les jours sans qu'apparaisse leur adversaire.

En Artois, les Anglais reprennent du terrain; et les Communiqués éveillent des espoirs... L'ennemi semble hésitant; il pressent cet effort dont le bruit court depuis un mois déjà, se précise maintenant, s'amplifiant même de façon regrettable!!...

Avides de renseignements, les Allemands tentent des coups de main. Sévèrement bombardées, nos lignes subissent une nuit le choc de quelques groupes qui doivent finalement se replier les mains vides, laissant quelques cadavres dans nos boyaux détruits; nos Tirailleurs avaient tenu sous le choc et victorieusement déjoué la surprise.

Sur notre gauche, en revanche, au Nord-Ouest de **Reims**, assaillies à leur tour par des forces plus grandes, quelques sections sont entourées; en dépit d'une défense héroïque des prisonniers doivent rester à l'ennemi, d'importants documents tombent entre ses mains!!...

Mais, un matin de mars, le souci que venait d'engendrer cet échec joyeusement s'efface des esprits: d'**Arras** à **Soissons** l'Ennemi s'enfuit abandonnant les tranchées si patiemment creusées, les villages où, trois ans, il avait imposé sa volonté brutale, et quitte le sol aimé que naguère foulaient ses orgueilleuses cohortes!! Fièremment, parmi les ruines, à **Bapaume**, à **Combles**, à **Péronne**, flottent nos trois couleurs; au galop de leurs chevaux retrouvés, nos cavaliers traversent **Roye**, dépassent **Nesle** et **Ham**; à **Noyon**, à **Chauny**, à **Guiscard** coulent des larmes heureuses sur les visages amaigris, au passage des

Soldats de France qui, avant la poursuite, saluent de leur défilé les pauvres gens désormais libres !! Et chaque heure nouvelle accentue les progrès, redouble aussi la haine à la vue des ravages que les hordes barbares ont semés derrière elles...

Cependant l'Ennemi s'arrête : il garde **Cambrai** et **Saint-Quentin** ; **Laon** et **La Fère** lui restent ; et malgré les efforts de nos troupes ardentes, il leur faut s'arrêter encore... Puis, de **Soissons** aux **Vosges** le front n'a pas changé ; partout nos patrouilles ont rencontré des hommes ; des guetteurs attentifs garnissent tous les petits postes, et tout autour de **Reims** le canon persiste à tonner. Malgré tout de grands espoirs sont nés : bientôt on forcera les nouveaux retranchements où l'Ennemi sans doute cherche à gagner du temps : la Suprême Offensive s'annonce prochaine, et la Victoire semble entr'ouvrir ses ailes !!

Relevé par le 3^e Tirailleurs dans la nuit du 24 Mars, le Régiment se porte à **Mailly-Champagne**, au pied de la Montagne de **Reims**. Huit jours s'y passent, loin du canon ; seul maintenant le roulement des lourds camions vient rompre le silence et fait trembler les routes : sans arrêt des obus sont charriés qui vont grossir les dépôts de munitions. Des troupes, jusqu'alors entraînées à l'arrière, sillonnent les chemins, se rapprochent des lignes ; chaque jour des limousines à fanions amènent au Moulin de **Verzenay** perché sur la cîme dominante des Généraux qui viennent observer le terrain ; de mystérieux conciliabules se tiennent aux Postes de Commandement ; partout règne en un mot cette activité fiévreuse qui trahit l'approche des combats.

Aux premiers jours d'Avril nous partons pour **Rilly-la-Montagne**. Le voile se déchire ; aux soupçons antérieurs succède la certitude : on annonce à présent l'offensive prochaine !!... Plusieurs armées sont prêtes ; les plans d'attaque circulent ; partout des batteries s'installent. Des canons de 400 vont écraser les Forts, trouser leurs casemates ; sous les bourrasques d'acier les Monts vont trembler ; à travers les brèches qu'ouvriront les troupes de rupture pénétreront des armées fraîches ;

et dès lors reprendra la guerre de mouvement hors des tranchées, loin des réseaux perfides.

Déjà s'ouvre le feu ; aux cîmes de **Brimont** et de **Nogent l'Abbesse** des colonnes de fumées s'élèvent aux points d'éclatements ; des avions règlent nos tirs, précisent les emplacements de l'artillerie adverse, survolent les tranchées où se terre l'Ennemi.

Mais, sous nos regards terrifiés, **Reims** subit hélas la riposte vengeresse ; et la fureur allemande durement ranimée se traduit, brutale, sur la Ville martyre. Des milliers de torpilles, de bombes colossales, d'obus incendiaires éclatent aux flancs de la pauvre Cité ; d'épaisses fumées entourent sa sainte Basilique dont les tours ébréchées, calcinées par les flammes, se dressent, comme deux bras suppliants parmi tant de désastre, vers le Ciel rouge, dans la nuit !!...

Les jours passent, **Reims** brûle toujours !! nos salves se succèdent, et partout la terre tremble au choc des obus lourds. Pendant ce temps, les plans d'engagement s'élaborent ; chaque Compagnie reçoit sa mission ; et, penchés sur la carte, les Chefs mesurent la tâche qui leur est assignée.

Le 11 Avril au soir les faisceaux sont rompus ; nos bataillons s'ébranlent ; traversant **Sermiers, Pargny-lès-Reims, Vrigny**, ils s'en vont vers le Nord-Ouest, longeant dans la nuit les pentes de la Montagne. Défoncée par d'incessants convois, ravinée par les pluies, creusée de trous profonds où butent nos chevaux, la route s'allonge, ingrate... (Sans doute renseigné par la simple étude des cartes, le Génie de l'Armée l'a jugée suffisante...). Enfin nous arrivons à **Gueux**, précédant nos trains de combat qui cahotent parmi les ornières : la pluie tombe, toute droite, sous un ciel gris ; et nous pataugeons dans une boue liquide, souillés encore de ses éclaboussures constamment projetées par d'innombrables camions. Le jour prend fin parmi l'ennui ; et, secouant le sommeil qui nous gagne, nous partons à nouveau.

A l'Est de **Muizon**, par groupes fractionnés, nous traversons les Ponts de la **Vesle** que cherchent, incertains, les projectiles

allemands ; puis, reformée, la colonne se resserre et s'en va. Ça et là bordant notre route, en lisière des bois, dans la boue des bas-fonds, campent des trains de combat, des échelons d'artillerie. De discrètes fumées s'échappent des toits de tôle ; attachés à leur corde, plongés jusqu'aux boulets dans la glaise collante, des chevaux efflanqués broutent silencieusement ; frileusement serrés en de sales capotes, le calot rabattu, des hommes hirsutes, en sabots, nous regardent passer : on dirait ces campements de bohémiens industriels que d'autres temps voyaient à l'orée des villages, insoucieux des intempéries,



Le Champ de Bataille du 16 Avril pendant la préparation d'artillerie

inconscients des saisons, et partant un matin au hasard des chemins...

Nous traversons **Chalons-sur-Vesle**, **Trigny** ; à travers le brouillard qui tombe, nous quittons la route camouflée ; par des sentiers de

fortune nous gagnons les Carrières qui surplombent **Marzilly** et s'ouvrent au long des flancs des hauteurs dominantes. D'immenses galeries creusées dans la pierre tendre s'allongent à l'infini : rétrécies par endroits, s'élargissant ailleurs en des chambres plus vastes où, sur le sol humide, se couchent nos soldats. Les sacs sont déposés ; le silence se fait et bientôt le sommeil efface les fatigues de deux longues nuits de marche.

Dehors, il pleut. A gauche, devant nous, le **Mont Spin**, à droite, le **Massif de Brimont** foncent l'horizon gris de leur relief plus sombre. Au devant, comme la rampe d'un foyer, la route de **Cambrai** à **Chalons** bordée d'arbres sans feuilles : puis le canal de l'**Aisne**, les marais où se trempent les boqueteaux du

Godat. Plus loin, un plat glacis où passent les tranchées, les bois du **Fink** et de **Séchamp**, la ferme **Sainte-Marie**, le **Bois en Potence** et le **Champ du Seigneur** limitent le tragique décor partout empanaché des fumées d'éclatements.

D'heure en heure le fracas augmente : sur les flancs de **Brimont**, sur les pentes du **Mont Spin**, dans la plaine et les bois où l'Ennemi se cache, nos obus vont fouiller ses terriers. Un matin le soleil dissipant les nuages éclaire un instant le sol fumant, les villages qui flambent, fait briller dans le ciel des centaines d'avions qui, partis de nos lignes, vont étudier encore les points à bombarder. Au loin, de nos jumelles, nous cherchons à fixer nos premiers objectifs...

. . . . Où serons-nous demain !!

Nous regagnons nos demeures souterraines. Et parmi ces « Catacombes », au fond d'un couloir, un autel s'est dressé. Casque bas, les mains jointes, des Soldats sont à genoux ; à la lueur des bougies les fronts semblent plus pâles, les traits plus graves encore !! . . . Sur une humble Croix, sur un Calice d'argent qui s'érigent devant eux les regards se fixent, profonds et recueillis ; et, sous les voûtes profondes, le *Credo* jaillit d'une foule de poitrines : *Credo in unum Deum patrem omnipotentem* . . . O Dieu des Armées, donnez-nous la Victoire . . . Dieu de Bonté, Dieu de Justice, faites triompher ces Armes qui vous servent, car notre Cause est juste !! Armez nos cœurs pour le Combat !!!

Et le Prêtre-Soldat, transfiguré sous son blanc surplis, étend les mains, bénit cette foule qui prie, consacre et distribue solennellement le Pain des Ames !!

Maintenant l'Heure approche. Vers les lignes fumantes, sous la pluie, nos bataillons s'en vont ; les dernières sections s'éloignent de **Marzilly** au soir du 15 Avril, peinant sur la route glissante le long des pentes qui mènent au **Godat**. Lentement, nous cheminons parmi l'obscurité, par les rues de **Cauroy**, flanquées de ruines, plongeant jusqu'à mi-jambe dans les lacs des ornières, sans cesse plaqués « à droite » sous l'aveugle

menace des camions qui passent, progressivement alourdis par la boue qu'ils projettent.

Par un étroit chemin de terre nous gagnons le **Boyau de Chatillon**, seul épargné des pluies qui, succédant aux gelées récentes, ont effondré les autres. Des masses de troupes, vaguement guidées, nous doublent, nous croisent, cherchant passage, suspendant notre marche. De constants « à coups », des pauses prolongées dans la nuit nous lassent tristement; dans l'intervalle de courtes progressions, on s'adosse aux humides parois du boyau, et le sommeil fait s'incliner les têtes.

Le **Bois Allongé** est enfin dépassé. Glissant sous la **Route 44** nos bataillons traversent les passerelles du canal, le caillebotis jeté sur les marais voisins et atteignent vers trois heures leurs emplacements de combat.

Avec la Compagnie Hors Rang, dans le **Boyau de Chatillon**, le jour surprend quelques sections attardées qui lentement s'écoulent, survolées par deux avions dont se détachent les croix noires, et dont aucun des nôtres ne vient, hélas ! contrarier la mission . . . Leurs fusées ont bientôt déclanché le barrage qui éclate, nourri, sur les retardataires. On se presse . . . on enjambe les cadavres, pour dépasser les zones dangereuses.

Des groupes successifs gourmandent un pauvre Tambour assis, les yeux grands ouverts, dont la caisse encombrante entrave le passage et qui paraît vivant !! . . .

Cependant la route est franchie, le canal traversé : il est six heures; et tandis que 105, 150, 210 fiévreusement éclatent sur nos lignes, sur les boqueteaux du **Godat**, sur la maisonnette autrefois si paisible de l'éclusier, qui maintenant secoue, toute vibrante, les ardoises de son toit comme les arbres leurs premières feuilles, nos canons s'apaisent un instant pour régler leurs tirs au delà des lignes allemandes. « La meute est déchaînée » (1); les Tirailleurs ont bondi au devant de leurs tranchées entre le bastion **Sidi-Brahim** et celui de **Puebla**.

Ah . . . la minute poignante ! . . . l'inoubliable vision que celle

(1) Compte rendu du Commandant **De Maniort** annonçant l'exécution de l'ordre d'attaque.

de ces regards fous, sous les sourcils contractés par la haine!... En avant!! Hors du boqueteau, sur le glacis en pente, les Tirailleurs se penchent et courent parmi les balles qui sifflent. Les arbres se brisent, la terre se creuse, tout tremble sous le barrage ennemi, hormis ces héros.

En tête cette fois encore, sous les obus qui pleuvent, le Commandant **De Maniort** entraîne son Bataillon. En une course rapide, impatients de vaincre, ses Turcos s'élancent au devant des fils de fer dont bientôt apparaît la triple haie à peine entaillée par nos explosifs... Et tandis qu'ils cherchent passage, du bois de **Finck**, de la tranchée de **Lemberg** tirent d'innombrables mitrailleuses qui balayent le terrain et déjà le parsèment de morts...

A gauche, une mince brèche est enfin découverte... Précédant sa section, pistolet au poing, le Lieutenant **Josse** s'y glisse, gagne le boyau du **Colombier**, longe celui du **Mascaron**, pour s'élancer à l'assaut d'un ouvrage intermédiaire, véritable redoute qui protège les abords de la tranchée de **Lemberg**, d'où partent des feux meurtriers. Ses hommes tombent sous les balles implacables : en un clin d'œil sa section n'est plus ; quatre ou cinq Tirailleurs qui survivent encore aux côtés de leur Chef doivent se plaquer au sol pour échapper momentanément à un trépas aussi certain qu'inutile.

A droite, on force le passage ; les cisailles élargissent les brèches ébauchées, les capotes se déchirent, les genoux s'écorchent dans le fouillis des réseaux : mais l'obstacle est franchi quand même ; et les Turcos, baïonnettes hautes, sautent dans la tranchée allemande.

Maintenant accourt le deuxième bataillon qui, bravant le barrage furieux, apporte son renfort aux éléments de tête gravement appauvris... Le Commandant **De Maniort** est tombé, la cuisse brisée par une balle ; affreusement mutilé, le Lieutenant **Larrassiette** a cessé de vivre ; couverts de sang, le Capitaine **Grapinet**, les Lieutenants **Borgès**, **Vailhé** entraînent les survivants, et la course se poursuit vers la tranchée de doublure. Un fracas ininterrompu fait vibrer l'atmosphère ; les obus qui

éclatent, les grenades qui détonnent, les balles qui claquent masquent de leur vacarme les ordres que l'on donne ; mais les regards des hommes sont fixés sur leurs chefs, sur le capitaine **Téxeire** qui maintenant les guide, exaltant, en leur langue, les vertus guerrières des Turcos Indigènes, sur le Lieutenant



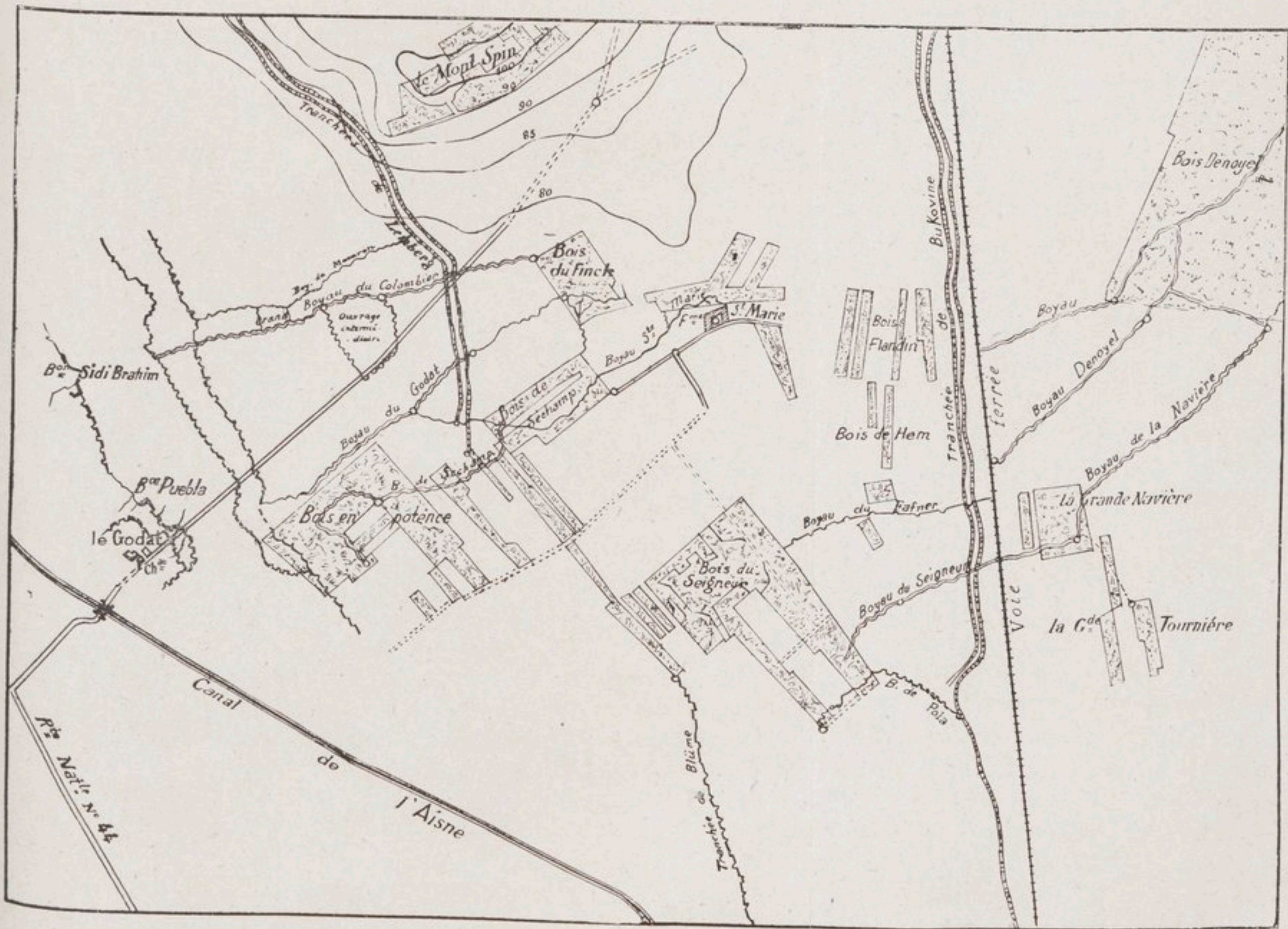
Capitaine GRAPINET

Casanova, dont la jambe saigne, trouée par un éclat d'obus, sur le Lieutenant **Ferrier** blessé lui aussi et dont le regard plus brillant désigne l'objectif, sur l'Aspirant **Vernet** et l'Adjudant **Dutreuil** dont la calme bravoure précède les mitrailleurs. Et tous d'un même cœur, s'élançant à l'assaut. Des bras se lèvent, les vaincus jettent bas leurs armes et se rendent : nous tenons la position. Le Capitaine **Jacquemond** vient de tomber à son tour ; d'une foule de plaies coule un sang glorieux, mais

les blessés chargent encore, traçant de rouge la piste à suivre aux renforts qui vont arriver.

La mitraille ennemie redouble d'intensité ; les batteries du **Mont Spin**, les mitrailleuses du bois de **Finck** et de la tranchée de **Lemberg** convergent tous leur feu sur la troupe héroïque victorieuse de tant d'obstacles, qui, seule, progresse encore parmi les lignes allemandes.

Face au **Mont Spin** en effet, la 74^e Brigade a vainement tenté de rompre les premières lignes : l'ennemi, prévoyant son attaque, avait accumulé ses plus terribles défenses, les opposant à sa valeur ; ses premières vagues, hachées par d'effroyables barrières, ont dû rejoindre leurs emplacements de départ, se terrer sous un déluge de feux et permettre aux Allemands de redou-



Le Champ de Bataille du 16 avril 1917

(Le Godat)



bler leurs efforts contre les troupes de droite qui seules ont pu forcer le passage.

Ne pouvant vaincre devant eux, les Zouaves du 2^e Régiment accourent de la gauche et grossissent nos rangs : quelques fractions se pressent autour du Lieutenant **Josse** et partent sous ses ordres à l'assaut de l'ouvrage auquel tout à l'heure il fallut renoncer : les mitrailleuses bientôt se taisent ; leurs servants sont pris à la gorge, et 30 prisonniers échappés à la furie des baïonnettes nous laissent maîtres de la place. D'autres groupes, glissant plus à droite encore, rejoignent à la tranchée de doubleur nos Tirailleurs qui déjà la dépassent. Ils mêlent désormais leur ardeur à la fougue guerrière de leurs frères d'Afrique : tous, fièrement résolus, progressent encore, parsemant de blessés et de morts le terrain qu'arrache leur vaillance...

De nouveaux feux cependant, partant des bois, accablent du Sud-Est les vaillants qui s'approchent... les pertes deviennent graves : un cercle de feu complet dont il nous faut sortir protège les abords de la tranchée de **Lemberg** dont l'attaque de front apparaît impossible... : la décision est prise de foncer sur la droite afin de contourner le redoutable obstacle. Le boyau du **Godat** est franchi ; nos Turcos s'élancent vers le bois de **Séchamp** pour chercher le passage qui se refuse devant eux. Mais, vierges de toute brèche, de nouveaux fils de fer étalent leurs réseaux au devant du bois ; les feux redoublent... : une fois encore il faut se plaquer au sol. Nos mitrailleuses se braquent sur l'objectif nouveau ; se tournant vers le Nord les fusiliers mitrailleurs arrosent le bois de **Finck**, et nos canons les aident en tirant sans relâche.

En tête de quelques groupes de la Compagnie Hors Rang, le Lieutenant **Bacquès** a rejoint à l'ouvrage intermédiaire les fractions victorieuses que commande le Lieutenant **Josse**. Jugeant bien vite la situation, il veut porter secours aux éléments de droite qui reçoivent tous les coups en attaquant lui-même le prolongement de la tranchée de **Lemberg**, triomphante des précédents assauts. A son tour il traverse le boyau du **Godat** ; les grenades, les obus V B, mélangent leurs fracas ; les fusils-

mitrailleurs précipitent leur tir : pied à pied la vaillante troupe gagne du terrain, attirant bravement sur elle une partie de ces feux qui menaçaient la droite et l'attention inquiète de l'Ennemi hésitant. Des rafales nourries creusent des vides affreux, barrant impérieusement la route ; sans se retourner, les groupes arrêtés maintiennent leurs débris face à l'ennemi ; ils



† Commandant BOUNE

s'installent dans l'ébauche d'un boyau, affirmant leur menace, prêts à foncer encore, bravant les obus lourds qui éclatent autour d'eux.

Une heure s'est écoulée. Maintenant le 3^e Bataillon se jette dans la bataille : A sa tête voici le Commandant **Boune**, le héros de **Louvemont**, digne chef des vaillants qui le suivent : le Capitaine **Wiseux**, les lieutenants **Duval** et **Combet**, des braves qui les secondent et qui, comme eux ne devaient pas revenir !! Ils traversent le **Bois en Potence**,

s'élançant pleins de fougue vers le bois de **Séchamp** en débordant à droite le Capitaine **Téxeire**. Des Fantassins de la Division voisine indécis et troublés par l'horreur du moment se sont arrêtés là : la vue de tant d'ardeur réveille leurs énergies ; ils se pressent derrière le jeune Lieutenant **Duval** dont le bras saigne, à la suite des Lieutenants **Vailhé**, **Ferrier** et **Casanova** tout sanglants eux aussi, à qui pèse l'inaction et qui grossissent des restes de leurs Sections les Compagnies nouvelles, à la suite de l'Aspirant **Vernet**, de l'Adjudant **Dutreuil** qui foncent, intrépides, avec leurs mitrailleuses...

Bousculés, les Allemands font place : à coups de grenades, à la pointe des baïonnettes, un passage est frayé dans ce bois de

Séchamp, au mépris des résistances de gauche que contiennent les fractions du Capitaine **Téxeire** ; et la course se poursuit vers le **Champ du Seigneur**, dont les lisières hachées apparaissent non loin.

Sans arrêt les balles sifflent. Frappé en plein front, le Commandant **Boune** vacille et s'écroule à côté du Lieutenant **Belin** tué en même temps que lui ; mais les soldats magnifiques qu'il a formés à son image vont venger son trépas glorieux : ils pénètrent dans le **Champ du Seigneur**, abattant sans quartier ses occupants apeurés. La cuisse cassée, le Capitaine **Wiseux** tombe à son tour ; son ordonnance veut lui porter secours : une balle l'étend mort sur le corps de son Chef. Le Lieutenant **Chaumillon**, la main droite brisée, prend quand même le commandement de la 11^e Compagnie. Irrésistiblement, les Tirailleurs progressent dans le bois puis dans la plaine, sans souci du silence qui s'est fait sur leur gauche ni de l'isolement où les place la pointe qu'ils viennent d'entailler.

Devant eux, menaçante, s'élève une nouvelle et redoutable barrière : la voie ferrée de **Cambrai** à **Chalons**, dont le remblai abrite des mitrailleuses, où des canons se dissimulent, et dont le profond fossé de la tranchée de **Bukovine** cherche encore à défendre l'accès. Mais l'élan est donné : des groupes du 60^e un instant arrêtés par l'intensité du tir, joignent maintenant leurs efforts aux nôtres. Des rafales furieuses de balles et de mitraille sifflent du Nord et de l'Est, rougissant les capotes, trouant les têtes, creusant des vides affreux ; un instant on se courbe dans le boyau de **Fafner**, dans celui du **Seigneur** ; puis la course est reprise. Bientôt nos grenades éclatent dans les abris de la voie ferrée ; les baïonnettes toutes rouges cherchent de nouvelles poitrines... la deuxième position est enlevée, abandonnée aux nettoyeurs du Capitaine **Baer** qui se relie au 60^e d'Infanterie, tandis que bondissent vers la **Grande Tournière** les restes de la 10^e Compagnie guidés par le Lieutenant **Duval**, des vestiges de sections entraînées par le Lieutenant **Ferrier**, par les Sous-Lieutenants **Vailhé** et **Casanova**, des mitrailleurs aux ordres de l'Aspirant **Vernet**. Grenades et pistolets font bien vite place

nette ; déjà même à la tête de petites patrouilles, le Lieutenant **Ferrier** repart à la conquête du **Bois Dénoyel**. . . Hélas, il n'en devait pas revenir !! . . . De grosses forces ennemies apparaissent aux lisières, accourant par les boyaux, surgissant des abris proches. Une puissante contre-attaque se dessine. Sur la **Grande Tournière** éclatent furieusement les obus lourds ; du Nord, à quelques centaines de mètres, contre le remblai de la voie ferrée tire maintenant une batterie dont on voit les servants.



x Lieutenant DUVAL

Nos mitrailleuses lui font face ; le Lieutenant **Combet** dirige le tir, servant lui-même une de ses pièces, fauchant de balles les masses allemandes, maintenant découvertes, qui se ruent au devant de nos groupes décimés.

Sous ce barrage de feux les masses grises hésitent un instant ; elles gagnent cependant le bois de la **Grande Navière** que tentent maintenant d'aborder le Lieutenant **Duval** et sa poignée de héros. Mais l'Ennemi est en forces, et la pauvre petite troupe, plus mutilée d'instant en ins-

tant, doit regagner la voie ferrée d'où se retirent les éléments avancés de la Division de droite, et que seuls désormais défendent encore les groupes du Capitaine **Baer**. Chacun vend chèrement sa vie ; les mains se brûlent sur les fusils ; la mêlée est féroce. Face à l'Ennemi les Lieutenants **Meulet**, **Casanova** tombent frappés à mort ; le sang coule d'une foule de blessures, mais on résiste encore. Le Lieutenant **Combet** est arraché à sa pièce ; des groupes entourent le Lieutenant **Duval**, couvert de sang, qui resté le dernier, refuse de se rendre, décharge son pistolet sur tous ceux qui l'appro-

chent, jusqu'à ce qu'une balle tirée par derrière à bout portant abatte ce héros indompté, cet enfant de vingt ans qui jamais n'avait connu la peur !!

Hélas !! tant de sang généreux devait couler en vain... Précédées d'implacables barrages d'obus lourds, de feux ininterrompus de mitrailleuses, les vagues allemandes maintenant grossissent, déferlant en une irrésistible poussée. Déjà les éléments du 60^e et du 44^e qui tenaient la voie ferrée se sont hâtivement reportés en arrière, laissant au Capitaine **Baer**, aux 115 Tirailleurs qui survivent encore groupés autour de lui, la charge d'une défense désormais impossible. Le repli s'impose : par les boyaux de **Pola** et de **Blême** la pauvre petite troupe atteint l'ancien moulin de **Loivre**, unissant là momentanément ses débris à ceux du 363^e Régiment d'Infanterie.

Pendant ce temps les Allemands reprenaient le **Champ du Seigneur** ; ils gagnaient le bois de **Séchamp**, menaçant le reste des Tirailleurs massés à ses lisières, accablés de feux de toutes parts, abandonnés impuissants, là aussi, de leurs voisins de droite. Le Commandant **Grasset** se résigne au repli. Nos hommes retraitent jusqu'au **Bois en Potence**, reliés à droite avec la Division voisine, cependant qu'à leur gauche les Lieutenants **Dumont** et **Bacquès** contiennent toujours l'Ennemi devant le prolongement de la tranchée de **Lemberg**, inexpugnable en dépit de leurs efforts.

La nuit tombe sur le Champ funèbre, dissipant les glorieuses illusions qu'avait fait naître l'aube, enveloppant de ses voiles la sérénité des cadavres, exaltant le désespoir des survivants... Il pleut ; les éclairs des 105, des 77, des 88 traversent l'obscurité, et de nouveaux blessés tombent encore dans l'ombre... De la tranchée de **Lemberg**, du bois de **Séchamp** où il s'est regroupé, l'Ennemi tente d'avancer encore ; mais les braves de la Compagnie Hors Rang gardent leur avant-poste et barrent la route à coups de grenades.

De longues journées s'écoulent sous la mitraille allemande. Du **Mont Spin** inviolé, des bois qu'il a repris, l'Ennemi converge ses feux sur l'ébauche de boyau où veillent, intré-

pides, les Lieutenants **Dumont** et **Bacquès**, bravant les patrouilleurs ennemis, subissant, stoïques, l'horreur d'incessants bombardements... Parmi les boqueteaux du **Godat**, sur



Le Caillebotis menant au P. C. de la meule

les caillebotis, sur les passerelles du canal, le sol constamment se jonche de cadavres nouveaux!!...

Cependant la poignée d'hommes qui restent au Capitaine **Baer** a repris le contact et comblé quelques vides : 474 Tirailleurs restent enco-

re debout de ce qui fut le Régiment ; ils sont prêts à lutter encore, à reprendre l'attaque. Et le 19 Avril, tandis que vainement la Brigade Russe tente une fois encore la prise du **Mont Spin**, les Tirailleurs repartent dans la plaine découverte à l'assaut de cette tranchée de **Lemberg** qui serpente non loin en lisière des bois ; mais une fois de plus hélas, les feux ennemis arrêtent leur élan... grièvement blessé, le Lieutenant **Breil** tombe à leur tête ; en un clin d'œil 63 hommes encore gisent mourants, autour de lui.

C'était la fin... Au lendemain le 2^e Tirailleurs abritait ses restes mutilés parmi les décombres du village de **Cauroy** ; il lui manquait 1.433 hommes et 39 officiers ; le plus pur de son sang avait été versé entraînant dans son flot trop de jeunesse ardente, hélas aussi trop de généreuses illusions !! Mais il s'était grandi d'une gloire nouvelle ; une palme immortelle a verdi sur ses tombes, que le Temps ni l'Oubli ne sauraient arracher.

ORDRE N° 10043 « D » du 23 Septembre 1918 du G. Q. G.

EST CITÉ A L'ORDRE DU G. Q. G. :

« Le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche.

« Le 16 Avril 1917, enlevé et soutenu par l'indomptable énergie de son chef, le Lieutenant-Colonel De Saint-Maurice, a atteint la deuxième position Allemande, maintenant étroitement la liaison qu'il était chargé d'assurer avec une Division voisine.

« Bien qu'à bout de forces, a accompli imperturbablement sa mission pendant trois jours, et s'est lancé à nouveau à l'attaque, le 19 Avril, avec son intrépidité habituelle. »

(La présente citation annule et remplace la citation à l'Ordre du 7^e Corps d'Armée : Ordre général n° 178 du 16 Mai 1917).

« Signé : PÉTAİN »

CHAPITRE IX

MONCEL. — BEZONVAUX. -- LA COTE 344.

Le 20 Avril au matin, cachés par le brouillard, les vestiges du 2^e Régiment de Tirailleurs s'acheminent vers l'arrière, au long des pentes de **Marzilly**. Ils traversent **Hermonville**, puis **Trigny**, suivant, pensifs, cette route défoncée que tant d'autres foulaient avec eux quelques jours plus tôt... Fatigués, ils marchent, évoquant au hasard des carrefours le souvenir des amis tombés à leurs côtés. A nouveau la pluie tombe ; d'interminables convois, de longues files d'autos sanitaires se croisent rapidement, soulevant la boue, contrariant la marche ; des blessés gémissent sous le heurt des ornières et leurs cris douloureux passent lugubrement.

Voici la **Vesle**, le pont de fortune au ras du moulin qu'ont ébréché les bombes ; plus loin des camions qui nous attendent et bientôt nous emmènent. On roule vers le Sud, longeant **Reims** qui fume toujours, traversant la forêt qui commence à verdier ; notre petit convoi gagne enfin les coteaux qui dominant la **Marne**, les villages heureux encore !! où le canon n'a pas d'écho.

Au soir nous débarquons à **Villers-sous-Châtillon**, dans la fertile région de **Damery**, dominant ce pont de **Dormans**, sur lequel, près de trois ans plus tôt, nous traversions la **Marne** ; et quelques jours durant nous goûtons en ce lieu les charmes du bon gîte, du printemps... presque de l'oubli !!...

Huit jours se passent et nous partons encore ; des trains se sont formés en gare d'**Epernay**, et nous roulons vers l'Est. Des avions ennemis ont surpris nos mouvements ; leurs bombes éclatent le long de la voie, semant un effroi légitime ; mais,

pourchassés par les nôtres, ils disparaissent enfin repartant vers leurs lignes, et le calme renaît avec la nuit qui tombe. Bercés par le roulement du train nous dépassons **Bar-le-Duc**, traversons les prairies de la Meuse, doublons **Gondrecourt**, puis **Nancy**, et le jour nous surprend au cœur de la Lorraine, retrouvant à **Bayon**, au terme du voyage, la capricieuse Moselle, ses rives verdoyantes, ses coteaux aujourd'hui dorés d'un soleil printanier.

Nous gagnons **Tonnoy**, puis **Ferrière** villages aimés, chers à nos souvenirs, où naguère déjà nos détresses passées trouvèrent leur réconfort. Mais nos



Moncel sur Seille

Vue prise sur les positions allemandes, d'un boyau creusé dans la route de Nancy à Château-Salins

rangs se grossissent : d'importants renforts arrivent ; reformées, nos Compagnies doivent chercher ailleurs la place qui leur manque et quitter à regret leurs hôtes hospitaliers. Deux étapes les amènent à **Ludres** et à **Messein**, où durant quelque temps les nouveaux venus s'entraînent, complétant leur hâtive instruction, s'exerçant à lancer la grenade, apprenant à manier le fusil mitrailleur, goûtant encore au soir les charmes du repos et l'hospitalité du paysan lorrain.

Les jours passent et grandissent : une nuit l'on s'en va vers le nord de **Nancy**. Aux pâles rayons de la lune, des villages détruits étalent leurs tristes ruines : **Erbéville**, **Mazerulles**, **Sornéville**, puis **Moncel**. Aux lisières nord de ce dernier village

des vestiges de murailles offrent leur parapet aux tranchées qui commencent ; à travers les cloisons éventrées, les boyaux se poursuivent de maison en maison ; ils ondulent parmi les herbes folles des jardins ; en quelques caves épargnées les postes de Commandement s'installent.

L'Ennemi n'est pas loin. Nos petits postes bordent la **Seille** qui serpente, tortueuse, à cent mètres de nous au fond de la vallée ; et, sur l'autre versant, l'œil découvre sans peine les tranchées allemandes qui couronnent la crête opposée. Sur la droite, au



Moncel (Le Pont de la Brasserie)

Moulin, nos patrouilles surveillent les bordures toute proches de la forêt de **Bezange**, les rives de la **Loutre** propices aux glissements ; au pont de la Brasserie d'autres postes observent, parant aux traîtreuses surprises que réserver

ve la nuit et qui menacent tant ce bastion avancé que constitue **Moncel**, enclavé comme une presqu'île dans la zone ennemie.

Déjà s'éloignent les troupes que nous venons de relever. Aux postes chacun veille, scrutant les ténèbres, tendant l'oreille au moindre bruit. . . Tentant un coup de main, des patrouilles allemandes se sont glissées dans l'herbe, le long des berges de la **Loutre**, rampant du Nord et de l'Est vers le pont de la Brasserie pour surprendre les nouveaux venus. Nos hommes font bonne garde : voilà que des ombres se précisent ; brusquement des groupes entourent un tout jeune Tirailleur Indigène, sentinelle avancée, lui promettant la vie en échange du silence. . . « A moi, Auvergne ! . . . voilà l'Ennemi ! » cria jadis le Chevalier d'Assas semblablement entouré : « Aux armes ! . . . » crie

maintenant l'humble Turco d'Afrique. Et le poste s'élançe à cet appel de soldat, brandissant des grenades, déjouant la manœuvre perfide, et vengeant dans le sang le trépas d'un héros, digne gardien des plus belles traditions de Devoir et d'Honneur qui toujours auréolent l'Histoire de notre France !!

Les tentatives ennemies ne devaient plus se reproduire ; durant trois semaines le calme reste complet ; et, seul, au cours des nuits, le ronflement des avions faisant route sur **Nancy** vient rompre le silence. A de rares intervalles quelques obus pourtant éclatent sur **Bois-le-Comte**, sur la ferme **Saint-Jean** que nous gardons à gauche ; **Mazerulles** comme **Moncel** subissent quelques salves : des murailles branlantes achèvent de s'écrouler, mais le sang coule peu. Aux derniers jours de juin, nous faisons place au 48^e Régiment Territorial pour goûter dix jours durant un repos absolu quelque peu en arrière, à **Reméreville**. Puis les tranchées sont reprises ; chacun retrouve sa place, et Juillet s'écoule sans bataille nouvelle. Une nuit, cependant, le Lieutenant **Béthune-Sully** devait trouver la mort à la tête d'une patrouille avancée vers la **Seille**. Sous ce beau nom d'emprunt tombait un vaillant Alsacien au seuil du sol sacré dont il était banni, versant pour son rachat tout son sang généreux !!

A nouveau relevés au matin du 7 Août, nos bataillons remettent sac au dos. Par un clair soleil, ils quittent **Erbéviller**, traversent **Champenois**, longent le Champ de Repos où dorment les glorieux soldats qui défendirent le Grand Couronné. Voici **Laneuvelotte**, puis **Seichamps** ; la rouge chéchia a remplacé le casque, et les chansons de route rendent la marche allègre. Une nuit se passe à **Essey** : les capotes sont brossées, la tenue se corrige ; au lendemain, précédés d'éclatantes fanfares, salués par une foule enthousiaste et drue, nos Tirailleurs fièrement défilent dans **Nancy**, cantonnent au soir à **Laxou**, puis atteignent **Bruley** et **Lucey**.

Dix jours se passent en ces jolis villages étalés sur les pentes des coteaux du **Toulois**, parmi les vignes, sous les canons des Forts qui les couronnent et surent préserver de la souillure impie

les Marches de Lorraine et le Sol vénéré qui vit naître Jeanne d'Arc. Aux sanglantes offensives a succédé le calme ; le canon s'apaise ; l'ennemi pourtant demeure, réparant ses réseaux coupés par nos obus, raillant notre impuissance, ricanant à nos pertes.

Mais un souffle de révolte a grisé les esprits !... La Russie désormais nous refuse sa force ; d'abominables traîtres, au sein de la Patrie, encouragent les lâches ; quelques mutins, hélas !! lèvent la crosse en l'air et quittent la tranchée !!

Pour parer à ce danger nouveau, la 37^e Division s'arrache au repos qu'elle goûtait : en gare de **Toul** des trains s'ébranlent au soir du 19 Août ; suivant les voies si souvent parcourues, nos Tirailleurs bientôt débarquent à **Dormans**, longent sentiers, boqueteaux, traversent ces villages naguère entr'aperçus au retour de Belgique, et campent dans la plaine du **Tardenois**, à **Aougnny**, prêts à barrer la route aux troupes égarées et s'il le faut à prendre leur place. Mais le Soldat Français n'oublie pas son Devoir : la haine, ravivée au spectacle des ruines, le reproche muet des croix de bois éparses dissipèrent bien vite une passagère ivresse ; et, relevant le front, chacun reprit sa place et arma son fusil.

Dès lors nos Tirailleurs allaient reprendre du repos : quelques jours ils stationnent à **Dampierre-sur-Moivre**, au Nord de **Chalons** ; puis un matin des camions surviennent qui nous arrachent à nos gais cantonnements. Nous passons à **Sermaize**, traversons **Revigny** récemment éprouvé par les bombes nocturnes, et voici **Fains** où le convoi s'arrête. Le souvenir des Turcos y est resté vivace : les braves gens accourent pour reprendre leurs hôtes ; mais bien peu survivent hélas... depuis vingt mois !!... Le souvenir des absents réchauffe encore l'accueil ; chacun trouve le gîte confortable et l'hospitalité cordiale qu'en Lorraine toujours on réserve au Soldat.

L'automne revient ; les gelées apparaissent au cours des nuits plus longues, et les feux se rallument au fond des cheminées. Pour la quatrième fois l'hiver va reparaître, amenant avec lui son cortège de souffrances. Déjà la bataille s'est

réveillée : les canons tonnent aux deux rives de la Meuse ; le **Mort Homme** est repris, **Samogneux** est à nous ; **Malancourt** et son bois, **Forges, Cumières**, la **Cote 304** et ses tranchées tragiques retombent entre nos mains. A droite nos lignes ont atteint **Beaumont**, débordent **Bezonvaux**, et l'Allemand refoulé sent bien fini le rêve qu'il avait caressé en attaquant **Verdun**...

Une nuit ses avions survolent **Bar-le-Duc** ; d'énormes bombes écrasent la malheureuse cité, tout un quartier s'embrase des feux de l'incendie. Sans répit les torpilles éclatent en un fracas affreux, semant l'effroi, effondrant les maisons, hachant d'innocentes victimes.



Incendie de Bar-le-Duc (Septembre 1917)

Ainsi l'ennemi traduit sa fureur impuissante. Malgré tout cependant ses efforts se répètent pour reprendre les crêtes, atteindre les vestiges du bois des **Caurières**, de celui d'**Hardaumont** dont nous l'avons chassé, et dont les défenseurs, maintenant épuisés, doivent céder la garde.

Nous quittons **Fains** aux premiers jours d'Octobre, foulant à **Bar-le-Duc** les ruines encore fumantes, et gagnons **Haudainville** que dix-huit mois plus tôt nous traversions déjà, dont les obus hélas !! ont troué tous les toits, et que n'animent plus les hôtes qui nous reçurent !...

Autour de nous sifflent et détonnent de gros obus ; des blessés se lamentent : quelques maisons déjà meurtries s'écrasent bruyamment dans la poussière et la fumée. Les heures

s'écoulent dans l'attente des ordres, aux lisières du pauvre village...

Enfin voici la nuit : par petits groupes, évitant les chemins battus par l'artillerie, nous arrivons au tunnel de **Tavannes** dont les voûtes épaisses ont tenu sous les chocs. Etendus sur le sol, sans souci d'une boue infecte, parmi les sacs de vivres, les caisses de munitions qui trouvent là un abri, des soldats épuisés par de longues nuits de veilles, récemment descendus des tranchées, dorment profondément en dépit du tumulte que



Carrières Nord

P. C. du Secteur Bezonvaux-Hassoule (Octobre 1917)

cause notre passage et de la lumière vive que projettent les lampes. Puis, une à une, nos sections ressortent ; et, précédées de guides, s'étirent, silencieuses, dans la nuit. Faiblement la lune éclaire une piste battue, courant parmi les entonnoirs au fond desquels croupit une eau verte. Des fusils brisés, des outils hors d'usage, des grenades rouillées jonchent ici le sol ; plus loin les débris de quelque voiturette sans doute surprise un jour sous quelque gros barrage ; là on évite des obus tombés sans éclater et l'on suit le boyau qui commence, s'allonge suivant les pentes des bois de **Vaux** et **Fumin**, s'infléchit dans les fonds, remonte vers les crêtes, ondule parmi les fûts brisés et noircis de ce bois d'**Hardaumont** où coula tant de sang !! Un carrefour !... Dans l'ombre, à notre gauche, se dresse le Fort de **Douaumont** : une piste vague, plus claire, en désigne la route.

cause notre passage et de la lumière vive que projettent les lampes. Puis, une à une, nos sections ressortent ; et, précédées de guides, s'étirent, silencieuses, dans la nuit. Faiblement la lune éclaire une piste battue, courant parmi les entonnoirs au fond desquels croupit une

Voici la **Carrière Nord** ; le boyau repart, escalade la crête, descend et puis se perd en la vallée suivante, au milieu du chaos des lignes avancées. Quelques vestiges de murs, chaque jour encore amoindris, indiquent qu'en ce point s'érigea **Bezonnaux** : on enjambe les pierres ; les Compagnies se placent aux lisières des ruines, dans les trous qui les bordent. En quelques caves mal étayées s'installent les postes de Commandement, se déploient les plans directeurs ; et, tandis que la pluie recommence à tomber, les pensées se reportent vers les rives de l'**Ornain**, vers les bonnes maisons, hôtesse de la veille, où de grands feux égayaient les soirées monotones...

Dans le bas fond d'**Hassoule**, au devant de **Bezonnaux**, deux de nos bataillons sont maintenant alignés, accroupis dans la boue, au fond des entonnoirs. Tant bien que mal les mitrailleuses sont campées, les liaisons s'organisent, les téléphonistes vérifient leurs lignes. Des bourrasques d'acier fondent sur nos sections : à **Bezonnaux** un groupe est écrasé, et des cris de détresse s'exhalent dans la nuit... Le fracas continue : 150, 210 éclatent, et les appels redoublent, angoissés et pressants. Le Docteur **Recouly** les entend : il accourt ; et tandis qu'il se penche sur les affreuses blessures, une salve nouvelle le mutile à son tour : la Mort qu'il avait si souvent affrontée le confond cette fois en une impitoyable étreinte avec ceux qu'il voulait encore lui arracher !! Il est mort simplement, comme il avait vécu, rejoignant dans le Néant ses obscurs devanciers : le Médecin auxiliaire **Durantou**, tombé à **Souville**, le sergent brancardier **Dondey**, les infirmiers **Valentin** et **Semmach** du ravin du **Helly**, et tant d'autres encore tombés cependant aux plus purs Champs d'Honneur, sans que la Gloire ingrate dont ils furent les Chevaliers soit venue parer leurs tombes !!

Puissent du moins ces notes les sauver de l'oubli !!

.....
Sous le ciel inclément d'Octobre et la pluie incessante nos pauvres Turcos voient s'écouler les jours, sentant venir l'hiver et ses cruelles morsures... A l'Allemand qui les guette, domine leurs positions, veille à leur isolement, les inonde d'ypérite,

interdit tout passage de l'arrière à leurs lignes — même aux brancardiers secourant les blessés —, s'adjoint cet autre ennemi plus redoutable encore qui, l'an passé déjà, causa tant de méfaits : les gelures reparaissent, surprenant nos soldats enfoncés dans la boue, que des aliments chauds ne peuvent stimuler, et qu'énervent de constants et meurtriers bombardements.

Au cours d'attaques de nuit fréquentes et meurtrières les pentes des **Caurières** sont âprement disputées ; mais en dépit des souffrances, le mot d'ordre n'a pas changé pour les défenseurs de **Verdun** : « On ne passe pas !! » Et les Régiments Coloniaux qui veillent à notre gauche résistent et meurent, barrant la route aux hordes qui s'élancent.

Une fois de plus, à leur tour, nos Tirailleurs devaient encore, en ce borbier, affirmer leur vaillance. Le 11 Octobre à trois heures du matin les canons ennemis écrasaient nos tranchées d'**Hassoule** ; un incessant barrage d'obus lourds encageait nos sections : à travers les brèches creusées dans nos réseaux, deux compagnies allemandes fonçaient sur notre centre. Avant que de mourir, les gardiens des petits postes, impuissants sous le nombre, avaient donné l'alarme et signalé l'attaque ; aux lignes maintenant les baïonnettes hérissent les fusils, les mitrailleuses commencent, les grenades sont prêtes. Précédant les groupes de combat les Officiers placent leurs hommes : intrépides comme eux, pistolet au poing, ils attendent la ruée parmi les rudiments de nos tranchées détruites où, déjà nombreux, s'entassent les cadavres. Le tir de l'Ennemi s'allonge devant ses « Stosstruppen » qui, rapidement, traversent le barrage et foncent sur notre 5^e Compagnie.

L'aube est encore lointaine ; dans la nuit on se bat corps à corps. Une lutte sanglante et sans merci s'engage à l'aide des grenades et des pistolets, à coups de baïonnettes et de crosses. Au devant de ses hommes, à l'entrée d'un boyau, le Lieutenant **Frachebois** dresse sa haute taille : une balle de revolver lui brise le front et l'abat raide mort. Non loin tombe le Lieutenant **Schiavo**, la poitrine trouée des éclats d'une grenade, perdant son sang à pleine bouche ; et les masses qui heurtent nos élé-

ments forcent le passage, foulent aux pieds morts et blessés, et rapidement bondissent vers le poste de Commandement tout proche.

Le danger est pressant!! Les Compagnies voisines qui sentent tout l'effort dirigé vers le centre, accourent de droite et de gauche. Voici le Capitaine **Téxeire**, les Lieutenants **Jannin** et **Rol**, précédant une quinzaine d'hommes bravement résolus, qui, avec eux, se jettent dans la mêlée et contr'attaquent de flanc. Sous leur fougueux élan les groupes ennemis s'arrêtent; et, craignant d'être pris alors qu'ils voulaient prendre, reculent sous la menace et disparaissent avec le jour qui point...

Hélas!! de nouvelles pertes nous atteignaient, bien dures... A son tour, le jeune Lieutenant **Jannin** était tombé: la Mort, impitoyable à sa jeunesse, le mêlait glorieusement à trop d'autres héros!! Mais une page



Sous Lieutenant JANNIN

nouvelle, écrite de leur sang, auréolait encore l'Histoire des Tirailleurs qui, pour la sixième fois, se battaient pour **Verdun**!!

Le 14 Octobre, dans la boue, sous la pluie, nos sections transies prennent le chemin du retour; elles contournent **Verdun**, longent le Fort de **Regret**, et gagnent le **Bois de Nixéville** où quelques feux discrets s'allument à leur venue, où les cuisines roulantes exhalent leur fumet, et dont les baraquements offrent enfin un gîte. Chacun se sèche; les quarts s'emplissent d'un café enfin chaud, et bientôt, sur la paille, le sommeil a raison d'une partie des fatigues.

Quatre jours se passent; puis un matin, le trépignement des autos qui attendent frappe joyeusement nos oreilles attentives;

et, voilà qu'au soir nous retrouvons à **Fains** les chers visages qu'attristaient nos récents adieux et qui sourient maintenant à nous voir revenir. Les questions se pressent au sujet des absents..., l'angoisse étreint les cœurs au récit des trépas, et des larmes sincères précèdent celles des mères qui ne savent pas encore le deuil qui les atteint !!...

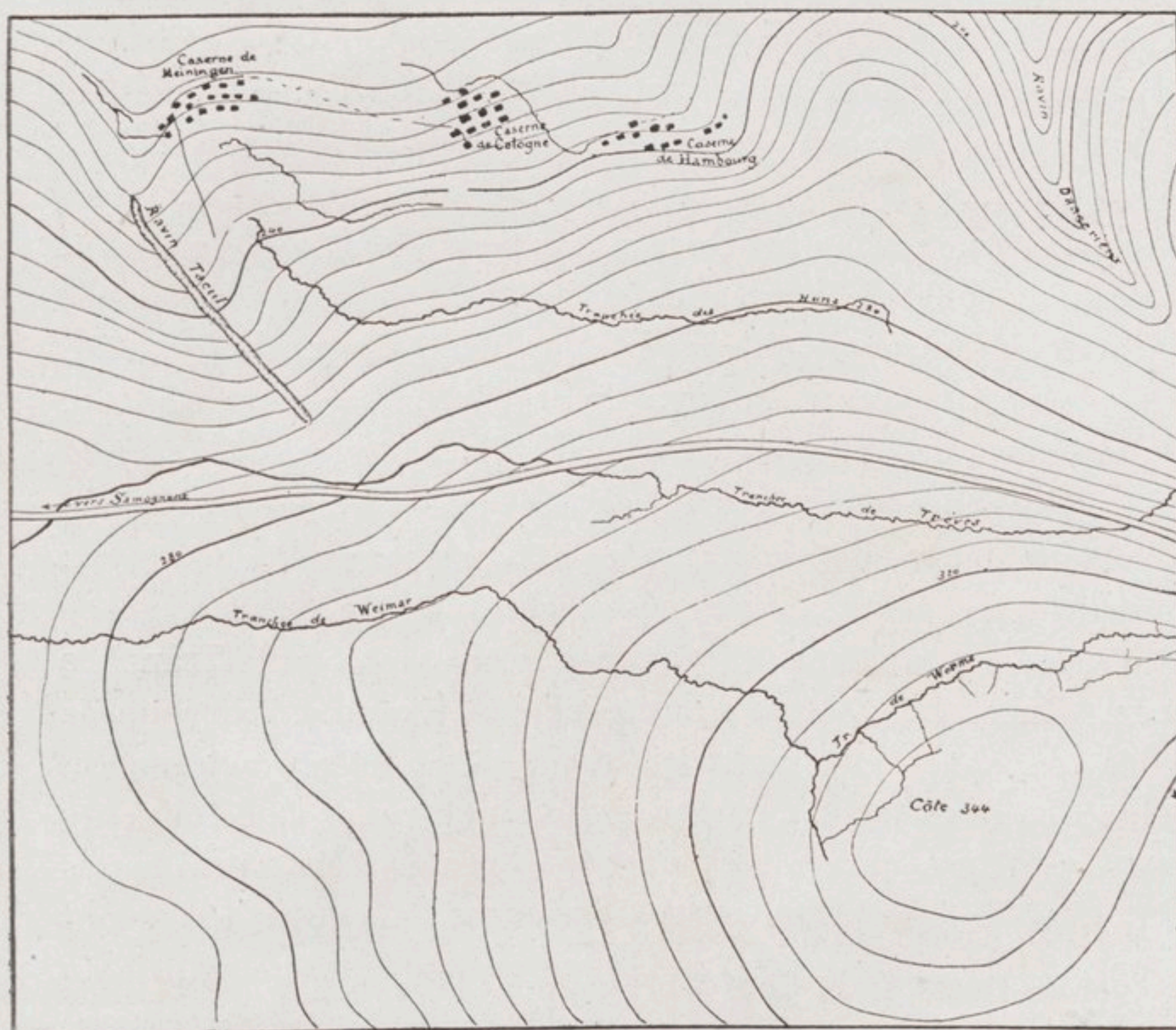
Le temps s'écoule sous le charme d'une hospitalité que l'habitude a rendue familiale, et le souci du lendemain s'efface avec les jours. Cependant un dernier appel devait, une fois encore, nous ramener à **Verdun**. Nos troupes victorieuses avaient porté leurs lignes au devant de **Samogneux**, débordé les ruines de la **Ferme Mormont**, et couronné les cimes de la **Cote 344** après de durs combats. Mais, au pied de ces crêtes, de profondes tranchées ondulaient, menaçantes; aux flancs des coteaux opposés s'ouvraient de longues galeries, véritables casernes souterraines édifiées à l'arrière des lignes avancées, où, confortablement installées à l'abri du canon et des intempéries, des réserves puissantes guettaient l'heure propice pour nous chasser des postes que nous avons atteints. Il fallait donc dégager cette **Cote 344**, faire sauter à la dynamite les repaires que le canon ne pouvait atteindre, et nous donner du large en rejetant plus loin l'Ennemi.

C'est à l'accomplissement d'une partie de cette tâche que fut appelée la 37^e Division. Par les ruines de **Bras**, par celles de **Vacherauville**, durant les nuits des 23 et 24 Novembre, nos bataillons atteignent le **Ravin de Vaudoine**; puis, longeant les pentes Ouest de la **Cote 344**, gagnent la tranchée de **Weimar**, s'installent silencieusement à gauche du 2^e Zouaves, et se relient à la droite du 168^e Régiment d'Infanterie.

Chacun connaît son rôle; ainsi qu'un an plus tôt avant le 15 Décembre, les Tirailleurs, cette fois encore, ont étudié leur future action; sur un terrain choisi, aux environs de **Fains**, ils ont attaqué une pseudo-tranchée de **Trêves** qui, maintenant réelle, se creuse en face d'eux; les groupes spéciaux du Génie qu'ils encadrent ont, au cours de manœuvres plusieurs fois répétées, détruit de leurs engins de fictives casernes de

Hambourg, de **Cologne**, de **Meiningen**, qui maintenant sont là, disposées non loin.

En dépit de la boue dans laquelle ils pataugent, en ce champ d'entonnoirs où ils sont sans abri, nos hommes restent joyeux et confiants. Nul ne doute d'un succès préparé par tant d'efforts ; impatientement chacun attend l'Heure pour foncer sur l'Ennemi détesté.



Attaque du 25 Novembre 1917, au Nord de la Cote 344

Mais, à droite, les Allemands ont tenté un coup de main ; quelques prisonniers, prolixes sous la menace, ont précisé nos plans d'exécution, traîtreusement indiqué nos positions d'attente et bientôt leurs obus viennent nous avertir qu'ils connaissent nos desseins et sauront résister. Un tir des plus précis de pièces de tous calibres écrase nos deux bataillons dans leurs tranchées

de départ; de six heures à midi, le 25 Novembre, sans arrêt, couchés au fond des entonnoirs, accroupis dans la boue, Officiers et Soldats subissent ces rafales; le sang coule; la terre, constamment soulevée, retombe sur les armes, enrayant fusils et mitrailleuses, enterrant des amas de munitions, rendant inutilisables beaucoup d'appareils Schilt. A onze heures, 47 hommes restent encore debout à la 5^e Compagnie; la 1^{re} n'en compte guère qu'une dizaine de plus, et, seules sur la ligne, 4 mitrailleuses peuvent encore tirer... L'heure approche: déjà notre barrage précède l'ordre d'attaque!... Deux compagnies de soutien sont poussées en avant et vont combler les vides.

Bientôt le signal est donné; les hommes courbés se redressent, s'arrachent du borbier où, six heures durant, ils viennent de subir l'affreux bombardement; et le 2^e Tirailleurs s'élance à l'attaque, fonçant droit sur ses objectifs. Les maux sont oubliés, l'entrain est revenu; la fièvre du combat grise les assaillants: devant son groupe un Turco danse et jongle avec son fusil!

La tranchée de **Trêves** est abordée; inutilement ses défenseurs tentent une résistance: le passage est rapidement ouvert; nous enlevons une mitrailleuse légère qui faisait grand tapage et, dévalant la pente, nos hommes se pressent vers la **Tranchée des Huns**. Des feux nourris saluent leur venue: beaucoup de blessés chancellent, mais bientôt le reste saute dans la tranchée, lançant grenades sur grenades, trouant à coups de baïonnettes les poitrines qui barrent encore la route. Huit mitrailleuses nouvelles tombent entre nos mains; vivement les abris sont nettoyés: le terrain devient libre; nous touchons désormais au but de nos efforts.

Nos hommes courent encore. Une heure ne s'est pas écoulée que notre 2^e Compagnie, que les sapeurs qui l'accompagnent, déjà disparaissent derrière l'ultime crête. De droite et de gauche ils entourent la **Caserne de Cologne**, dont les galeries tremblent sous le choc des grenades. Les flammes des Schilt plongent, menaçantes, par les ouvertures béantes: une intense fumée noire revient des profondeurs, chassant les derniers occupants qui, précipitamment, remontent les mains hautes.

Quelques instants se passent et, sur la gauche, la **Caserne Meiningen** est à son tour abordée par les débris du 2^e Bataillon. Les lance-flammes, couverts de boue, sont inutilisables ; quelques sapeurs désormais privés de cadres tentent vainement de les faire fonctionner : on jette en remplacement des grenades incendiaires. Au vacarme des éclatements se mêlent des cris de douleur ; et de nouveaux prisonniers, chassés d'une atmosphère irrespirable, s'empressent aux issues.

Sur la droite, pourtant, la résistance ennemie s'affirmait davantage ; la progression du 2^e Zouaves était presque enrayée, et, du **Ravin Dasserieux**, des feux prenaient de flanc notre 1^{er} bataillon, retardant son élan et gênant sa manœuvre. Malgré tout, nos Tirailleurs dépassent la tranchée de **Trèves**, franchissent celle des **Huns** ; et tandis que s'achève le nettoyage des galeries de gauche, ils atteignent la **Caserne de Hambourg**.

Présumant le sort qui les attend, une partie des défenseurs a fui vers le fond du ravin où déjà s'installent, victorieux, les restes de nos éléments de gauche : quelques grenadiers, un instant, tentent de nous tenir tête, mais bientôt nos lance-flammes arrachent leurs illusions, et les survivants de cet ultime combat, joints à ceux que les flammes ont chassés des abris, prennent le chemin de nos lignes, tandis que sautent leurs ouvrages, où se trouvent écrasés les derniers occupants.

Le Drapeau Tricolore lancé par nos fusées flotte maintenant dans l'air, devant nos objectifs ; la mission est remplie, le **Ravin** dégagé ; à droite, le Génie complète la destruction, et les puissants abris s'effondrent dans les flammes.

Une heure s'écoule ; et tandis que l'incendie fait son œuvre, voilà qu'une centaine d'hommes surgit du **Ravin Dasserieux**, contr'attaquant nos faibles sections de droite que prennent en même temps de dos des mitrailleuses tirant du prolongement de la tranchée de **Trèves**. Le Sous-Lieutenant **Duplaa** avec les 17 hommes qui lui restent, les 52 Tirailleurs du Sous-Lieutenant **Barche** résolument parent au danger : ils infléchissent

leur ligne en un crochet défensif, tiennent tête à l'ennemi, font taire les mitrailleurs de la tranchée de **Trèves**, cependant que par les dernières ouvertures des casernes désormais vides sont lancées les dernières grenades incendiaires.

Le repli général que les ordres ont prévu, sous la protection des mitrailleuses qui tirent du remblai de la **Caserne de Cologne**, peut désormais s'opérer sur la tranchée des **Huns**. Il est 16 heures : remplis d'enthousiasme en dépit de leurs pertes, tout fiers de leur brillant succès, les Tirailleurs réintègrent la boue, surveillant jalousement le terrain qu'ils ont pris et d'où l'Allemand pour toujours est chassé !!... A gauche le 168^e d'Infanterie, lui aussi victorieux, prolonge leur tranchée ; à droite des renforts viennent combler les vides, et ôter à l'ennemi toute pensée de retour.

Maintenant la neige tombe et vient glacer la boue ; c'est l'hiver qui sévit, décimant de ses rigueurs ceux qui survivent à la mitraille. Les obus en même temps éclatent, pressés, sur nos lignes de surveillance, arrosent le **Ravin de Tacul** où, blessé dès le début, le Lieutenant **Faivre** tente de réparer ses mitrailleuses enrayées et stoïquement relève les courages défaillants des hommes qui lui restent ; ils inondent la tranchée des **Huns** où tombent de nouveaux braves, où, grièvement, parmi leurs hommes, sont blessés le Capitaine **Leroux**, les Lieutenants **Truet** et **Reymond**. En ce cloaque, sous les éclats constamment meurtriers, fondent rapidement nos sections si réduites ; et quand, trois jours plus tard nous marchons vers l'arrière, 18 Officiers et 939 hommes manquent au Régiment victorieux !!...

Le reste gagne **Belleville**, contourne la Ville Morte, et, placé en réserve, stationne encore 5 jours au bois de **Nixéville**. L'Ennemi se résigne à sa défaite, et dès lors les Turcos reprennent la **Voie Sacrée** qu'ils foulent pour la dernière fois. Le vent siffle, poussant violemment une neige fine et glaciale au travers des visages, plaquant sur les jambes les capotes humides ; et les pas s'alourdissent dans la boue qu'une immense lassitude rend encore plus pesante.

Mais, à Lemmes, un train nous attend : dans la nuit noire il s'ébranle, nous emmenant en quelque gîte, lointain sans doute ? auquel son roulement nous fait bientôt rêver...

* * *

ORDRE GÉNÉRAL, N° 286 du 2 Janvier 1918 de la 37^e Division.

EST CITÉ A L'ORDRE DE LA DIVISION :

» Le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche :

« Magnifique Régiment d'attaque, animé d'une ardeur légendaire. Le 25 Novembre 1917, sous les ordres du Lieutenant-Colonel De Saint-Maurice, après avoir subi stoïquement un feu très meurtrier d'artillerie ennemie, a conquis dans un élan superbe les objectifs qui lui avaient été assignés. »

« A ensuite nettoyé et détruit les casernes bétonnées situées en face de sa première ligne, et que l'Ennemi, surpris par son audace, avait dû évacuer en hâte. »

« Signé : GARNIER-DUPLESSIS ».

CHAPITRE X

LE DERNIER HIVER. — LIXIERES. — CACHY-GENTELLES.
DOMART-SUR-LA-LUCE.

1918

A **Bar-sur-Aube**, dans la brume du petit jour, sous les arbres sans feuilles qui bordent les avenues et que blanchit le givre de Décembre, les yeux gros de sommeil, les pensées pleines encore du cauchemar de **Verdun**, les Tirailleurs sont descendus.

Tout dort en la petite ville ; toutes les portes sont closes ; on est bien loin du Front, sans souci du présent, et chacun se repose, car il est tôt encore.

Quelques boulangers pourtant ouvrent leurs portes ; en quelques bars matinaux du café se réchauffe ; et des quarts se remplissent, du pain chaud se partage, tandis que, sur les bancs du Cours, des dormeurs insensibles ont repris un sommeil trop tôt interrompu.

Mais quelques volets s'écartent ; des fenêtres s'entr'ouvrent, et des regards surpris nous observent. On nous prépare une place ; chacun va désormais abriter sa fatigue et goûter le repos ardemment souhaité.

Dix jours se passent en la petite ville, dans ses faubourgs. Aux boyaux tortueux font place des rues bien droites ; nous foulons des trottoirs sans piétiner la boue ; des magasins étalent des produits de toutes sortes : une fois de plus chacun se laisse aller aux douceurs du repos, aux charmes de la vie dont il avait désespéré !!...

Mais une fois de plus encore il faut partir, malgré la neige qui tombe à gros flocons. Suivant les arbres des routes, parmi la plaine toute blanche, lentement, nos compagnies traversent la Haute-Marne, cantonnant à **Marault**, à **Bourdon**, à **Choiseul**,

et gagnent les confins des Vosges. Elles s'arrêtent à **Bleurville**, non loin des rives de la Saône, où nous retrouvons encore ces bons hôtes de Lorraine, à l'hospitalité toujours si cordiale.

L'hiver s'annonce dur ; progressivement les gelées durcissent le blanc manteau dont se pare la campagne ; les fontaines s'entourent de claires stalactites ; dans les sapins des bois siffle une bise glaciale, et Noël nous surprend en son décor familier, blottis au coin des feux qui joyeusement crépitent au fond des âtres.

Ainsi qu'un an plus tôt, les Fronts se sont calmés : c'est la trêve du froid peu propice aux attaques. Le bruit court cependant d'un effort décisif que doit tenter l'Ennemi avant le retour du printemps. Traîtreusement la Russie nous a abandonnés ; un honteux armistice a permis aux Allemands de ramener leurs canons menaçant **Pétrograd** et de tourner vers nous les masses de leurs Divisions inemployées à l'Est.

Partout de nouvelles batteries viennent prendre position. Les Bulletins de renseignements, de la Mer aux Vosges, signalent d'incessants mouvements de troupes ; les prisonniers que ramènent des coups de main confirment les intentions de l'Ennemi seulement jusqu'alors vaguement soupçonnées, sans qu'il nous soit donné de pénétrer ses plans, de savoir où, ni quand il veut nous attaquer.

Devant les lignes anglaises se manifestent de menaçants symptômes : une activité présageant la bataille règne de **Cambrai** à **Laon** ; partout, les dépôts de l'arrière s'emplissent de munitions au devant de nos alliés ; de l'Est affluent des troupes arrachées au repos, et de nouvelles Divisions s'identifient chaque jour.

Le front de Lorraine, si calme d'habitude, s'agite à son tour de façon insolite ; des concentrations importantes sont observées dans la région de **Metz** ; des masses d'avions à croix noires multiplient leurs randonnées ; et les populations de **Nancy** qui, stoïquement, affrontèrent jusqu'alors les obus et les bombes, s'enfuient sous la menace imminente d'un nouveau bouleversement.

Nous quittons **Bleurville** en cette incertitude ; et, glissant sur les routes gelées, nos bataillons regrossis s'éloignent. Par **Vittel** ils atteignent **Norroy**, **Saint-Remimont**, **Favières** et **Battigny**, **Vandeléville**, où déjà s'arrêtèrent nos colonnes. Nous coupons la vallée du **Madon**, si riante aux beaux jours, gagnons **Ludres** et **Messein**, **Pont-Saint-Vincent**, **Nancy** enfin et sa banlieue inquiète.

Les jours passent, et Janvier s'achève ; sous un clair soleil déjà fond la neige, et les routes se défoncent au passage des convois. Des batteries lourdes vont prendre position aux flancs des crêtes voisines ; des troupes passent, nombreuses, pour gagner les tranchées, pour défendre la Ville qu'en d'autres temps déjà l'Ennemi ne put atteindre, et qu'enserme aujourd'hui sa nouvelle menace.

De **Sainte-Geneviève** à **Bezange** règne une agitation qu'on ne connaissait plus : les fronts se resserrent, les lignes se doublent. Tout d'abord, trois semaines durant, au nord de **Champenois** et de **Mazerulles**, nos Tirailleurs creusent des boyaux nouveaux, hérissent le sol de haies de fils de fer. Dans les bois, dans la plaine, ils accumulent les obstacles, tandis que sur les hauteurs d'**Amance** s'installent encore d'autres canons.

Puis les premiers jours de Mars nous ramènent à **Pompey** ; nos hommes s'y reposent du labeur accompli. Cependant des renseignements nouveaux, chaque jour confirmés, invitent à prendre garde ; et le 13 au matin nous quittons notre gîte. Suivant les boucles de la Moselle, nous gagnons **Custines**, puis, traversant le **Bois du Chapitre** où campent des trains de combat sous des baraques de fortune, nous découvrons **Morey**, **Serrières**, longeons sous le camouflage de la route les pentes du **Mont Toulon** d'où nos observateurs surveillent les mouvements ennemis, et atteignons enfin la **Seille**, dont nous devons garder les rives, et interdire à tout prix le passage.

Notre premier bataillon tient les ruines de **Nomeny**, sauvagement incendié en 1914 ; des tranchées qu'il occupe, aux lisières du Village, il garde le confluent des routes qui débouchent au nord : d'**Abaucourt**, de **Mailly**, de **Rouves** et de **Raucourt**. A

droite, ses postes tiennent la **Ferme Laborde** ; installés à gauche au **Moulin de Brionne**, au coude de la Seille, à l'angle de la grand'route, quelques groupes le relient au 3^e Bataillon qui défend **Clémery**, son château, son moulin, et veillent encore à gauche, dans le **Bois du Génie**, presque jusqu'aux lisières de la **Forêt de Facq**.

Légèrement en arrière, barrant encore la plaine à hauteur de **Manoncourt**, une deuxième ligne se creuse devant notre 2^e Bataillon ; et partout des abris sont aménagés, des emplacements organisés pour les mitrailleuses ; les réseaux se renforcent, les passages sont fermés ; prêts à vaincre, maintenant, et peut-être à mourir, les Turcos attendent, fermes à leur poste, que l'Ennemi se décide à braver leurs baïonnettes.

Les jours, les nuits, se passent, troublés seulement par quelques détonations ; de gros projectiles, rapportés du Front Russe cherchent le pont qui accède à **Nomeny**, creusant autour de lui, sans l'atteindre, d'énormes entonnoirs, brisant les platanes de la route, abattant des pans de murs qui surgissaient encore. A profusion l'ypérite s'exhale des obus, envahit nos abris : le Lieutenant **Heilman** succombe à ses atteintes.

L'ennemi cependant n'était pas encore apparu : or, dans la nuit du 21 mars, au nord de **Nomeny**, non loin de la Brasserie, une patrouille surprend des Allemands, cisillant nos réseaux, le long des pentes qui dominant la Seille. Résolument le Sergent **Varin** bondit avec ses quelques hommes : les ombres s'évanouissent vers le fond du ravin. Nos canons alertés arrosent le



Lieutenant HEILMAN

terrain et bientôt tout rentre dans l'ordre. Mais, deux heures plus tard, les batteries allemandes tonnent à leur tour : du **Bois du Génie** à la **Ferme Laborde**, fouillant les rives de la Seille, bouleversant boyaux et tranchées, soulevant les pierrailles éboulées des ruines du Village, 210, 150 éclatent, précédant les troupes d'assaut. Le tir s'allonge, barrant derrière nous l'accès de nos lignes, encageant le 1^{er} Bataillon sur lequel va porter tout l'effort.

Par groupes de 25, les assaillants se pressent au devant de nos tranchées, déchargeant leurs grenades ; au nord-est de **Nomeny** ils veulent franchir la Seille ; en face du village, suivant le boyau qui mène vers **Raucourt**, à gauche, longeant la route de **Rouves**, ils s'élancent vers nos lignes ; plus à l'ouest encore ils menacent la **Guérite**, non loin du **Moulin de Brionne** : partout, courageusement, ils foncent sur nos tranchées, munis de lance-flammes, portant des charges de cheddite qui doivent faire sauter nos abris. Mais partout ils se heurtent aux Tirailleurs qui veillent ; au centre, le Lieutenant **Nivière** dirige la résistance ; des grenades bien lancées éclatent où il faut ; fusils et mitrailleuses épuisent leurs munitions : durant deux heures, de vaines tentatives se brisent au devant de nous et de nombreux blessés parsèment le terrain. A gauche, le poste de la **Guérite**, en avant du **Moulin**, est un instant surpris ; à la suite du Sous-Lieutenant **Wanner** nos réserves s'élancent, et l'Ennemi bientôt est chassé là aussi. A droite, sur la crête qui domine vers le Nord la route de **Létricourt**, des mitrailleuses se braquent sur nos lignes. L'ennemi sait qu'en ce point il ne peut nous surprendre, car le Sergent **Varin**, chassant ses émissaires, a déjoué son plan. Nos grenades à fusil, nos fusils mitrailleurs bien vite arrêtent le tir des balles meurtrières ; et le silence renaît, les servants enlèvent leurs pièces et rebroussent vers **Mailly**. La terre tremble sous le choc de la mitraille ; les éclairs des obus qui se brisent, les lueurs des fusées éclairantes embrasent la nuit noire, et nos canons maintenant, de leur barrage nourri, ensanglantent au retour les sections d'assaillants qui regagnent leurs lignes sans avoir réussi à aborder les nôtres.

Quelques prisonniers restent entre nos mains ; des lance-flammes, des caisses d'explosifs, des bandes de cartouches, laissés sur le terrain sont ramassés à l'aube par nos patrouilles envoyées en reconnaissance au devant de nos positions inviolées.

La joie de ce succès ne devait pas, hélas survivre au lendemain !! Tandis que nous luttons, refoulant localement les tentatives ennemies, ses masses s'ébranlaient vers la Somme et vers l'Oise ; et, précédées d'un infernal bombardement, écrasaient les Anglais entre **Cambrai** et **Laon**. Avidement parcourus, les communiqués laissent les fronts soucieux ; l'angoisse étreint les cœurs... Nos régions, libérées depuis un an à peine, sont à nouveau foulées par l'Allemand vainqueur ; **Bapaume** est reprise, **Péronne** est débordée !! **Montdidier** est perdue !! **Amiens** est menacée !! Héroïquement pourtant nos Divisions résistent, empêchant la trouée que l'Ennemi recherche et qui doit rejeter les Anglais à la mer.

Durant dix jours la lutte est sans merci ; d'énormes pertes éprouvent et l'attaque et la défense. Momentanément épuisé, l'Ennemi enfin suspend son effort, attendant des réserves qui poursuivront ses buts.

Retirée de Lorraine où la menace est devenue moins immédiate, la 37^e Division va bientôt prendre place devant ce front nouveau, et se concentre autour de **Nancy** en vue du départ proche.

Quelques jours, le 2^e Tirailleurs stationne à **Chaligny**, dominant la Moselle ; le printemps revient, aux branches des arbres pointent les premiers bourgeons ; les jours s'allongent, le froid a presque disparu. Le 11 Avril au matin nous quittons nos cantonnements ; par **Toul**, **Gondrecourt**, **Bar-le-Duc** et **Chalons** nous arrivons au soir dans la banlieue de **Paris**, croisant des trains de blessés qui descendent d'**Amiens**. Les voies sont encombrées de wagons de munitions, de trucs portant des canons, du matériel ; et de nombreux arrêts allongent notre voyage. Dans l'après-midi du lendemain nous arrivons enfin à **Pont-Sainte-Maxence**, longeant les façades de brique des maisonnettes vides,

traversant des villages hélas abandonnés !! Le temps est sombre comme les pensées ; la pluie tombe maintenant, nous tenant compagnie durant les marches qui reprennent, embourbant les chemins de terre sur lesquels nous passons.

Nous cantonnons à **Blincourt**, à **Saint-Aubin**, à **Thieux**, repartant au matin, et toujours vers le Nord. Trois jours se passent à **Bonneuil-les-Eaux**, quatre autres à **Namps-au-Val** où siègent des ambulances de l'Armée Britannique.

Au loin, sur notre droite, là-bas le canon gronde ; et de jour en jour son fracas se prolonge : les nuits même semblent le rapprocher encore... Dans les Communiqués — ainsi qu'un glas — constamment sonne le nom de **Hangard-en-Santerre** ; autour de son bois, sur les rives de l'**Avre**, sur celles de la **Luce** se livrent des combats sanglants : héroïquement, partout, les beaux Soldats de France contiennent les Barbares.

Dans l'après-midi du 24 nous partons par alerte. La nuit se passe à **Prouzel** ; puis, nous marchons vers **Amiens** en réserve des Divisions engagées. Nous voici à **Boutillerie**, partageant le village avec des troupes anglaises ; et quelques jours durant, dans l'attente de la relève, nous stationnons encore.

Déjà les Zouaves sont partis aux tranchées, bouchant les brèches de la Division Marocaine, cruellement éprouvée dans ce bois de **Hangard** si tragiquement illustré hélas !! Un ordre nous en rapproche : le 1^{er} Mai nous gagnons **Boves**, d'où s'enfuient tristement les derniers habitants ; au soir nous campons sous les feuillages naissants du petit bois de **Glisy**, dissimulant encore sous d'habiles camouflages nos gîtes provisoires aux avions qui passent.

Enfin, le 8, notre tour est venu : la 73^e Brigade va tenir le secteur. Une à une ses sections cheminent vers l'Est, longeant le bois de **Blangy**, passant au bois d'**Aquenne**, atteignant les maisons de **Villers-Bretonneux**, et gagnant vers le Sud les extrêmes lisières du bois de **Hangard**. Sur le vaste plateau où s'érigent **Cachy**, et **Gentelles** en arrière, nos bataillons accouplés s'échelonnent, remédiant par leur profondeur à la platitude du terrain.

Quelques semaines plus tôt, dans le calme de l'Arrière, le soc du laboureur, aux travaux du printemps, creusait là des sillons ; profondément, à présent, la pioche du Soldat doit ouvrir des tranchées, sans souci du blé qui commence à lever ni des riches promesses qu'exprime déjà la Terre !. . . Les lignes de défense sont à peine ébauchées ; jusqu'alors on luttait à poitrine découverte, barrant la route au corps à corps. Maintenant les canons lourds sont installés devant nous ; déjà leurs obus les ont signalés : et le sol se troue sous leur masse d'acier.

Il faut tenir sur place sans pensée de repli, organiser des centres de résistance, placer des fils de fer, installer des abris, parsemer d'obstacles le sol que nous foulons et qu'il nous faut défendre au prix de notre vie pour préserver **Amiens** de la ruée allemande !! Sans relâche, nuit et jour on travaille ; des boyaux se dessinent, des tranchées se creusent, des réseaux sont campés. Dans les boqueteaux d'arrière des « Tanks » se dissimulent, prêts à foncer dans la mêlée ; des batteries s'accumulent aux revers des ravins. Dans l'air, constamment, croisent des escadrilles qui protègent les travailleurs et surveillent les mouvements ennemis.

Quinze jours durant nos Tirailleurs subissent des salves meurtrières, et de nombreux blessés se pressent aux ambulances ; les travaux achevés, bouleversés à nouveau, doivent être repris : à **Cachy**, à **Gentelles**, une à une s'effondrent les maisons naguère hospitalières aux troupes en réserve, qui venaient s'y reposer dans le calme et la paix. Mais constamment aussi s'élèvent devant nous de gros nuages noirs ; et, sans relâche, nos canons hachent les derniers taillis du bois de **Hangard**, le monument de **Villers-Bretonneux** et les tranchées qui l'avoisinent, **Marcelcave**, dont le clocher se détache, finement élancé, au loin !. . .

Pressentant nos réserves installées à l'arrière, et craignant l'insuccès sans doute, les Allemands ne progressent plus : nos postes en éveil n'observent aucun mouvement, et nos patrouilles se heurtent à des travaux de défense dont ils protègent maintenant leurs lignes avancées.

Pourtant le but était proche !!... Quinze kilomètres à peine les séparaient d'**Amiens**, enjeu des précédents combats, et de cette voie ferrée que nous n'aurions pu perdre sans risquer la suprême défaite !... Aussi la surveillance continue-t-elle active, incessante, au mépris des fatigues, presque de l'épuisement.

Le 3^e Tirailleurs nous relève le 24 Mai. Nous gagnons **Saint-Fuscien** quelque peu en arrière, prêts à contre attaquer si l'Ennemi s'avance. Les lignes sont bien proches ; mais malgré les obus qui passent au-dessus de nous pour aller éclater sur le plateau de **Dury**, malgré les avions qui, chaque nuit, nous bombardent, nos troupes, abritées sous les ruines du village, peuvent enfin dormir, boire du café chaud, et bannir le cauchemar de l'attaque imminente !!...

Elles ne devaient pas la subir.

Brutalement, à l'aube du 27 Mai, précédées d'un déluge de gaz asphyxiants, couvertes par un bombardement terrible, les colonnes allemandes passaient l'**Ailette** ; elles abordaient le **Chemin des Dames**, traversaient la **Vesle**, puis l'**Aisne** ; la plaine du **Tardenois** tombait en leur pouvoir et bientôt, à son tour, la **Marne** était franchie !... **Reims** était investie, **Compiègne** menacée, et la Route de **Paris**, fermée quatre ans plus tôt, s'entr'ouvrait à nouveau sous leur poussée furieuse !! Des Heures sombres passèrent !... Mais les soldats de **Foch** surent parer au danger et arrêter l'élan des masses de **Ludendorf** !!...

En face d'**Amiens**, pourtant, l'Ennemi n'a pas désarmé ; de **Lassigny**, de **Roye** de nouvelles troupes affluent, de nouvelles batteries se transportent chaque jour. Nos réserves, naguère étalées derrière nous, luttent à présent entre **Dormans** et **Meaux**, laissant presque à nos seules poitrines le soin de barrer la route d'**Amiens** !... Une nouvelle surprise ne se prépare-t-elle pas ? et la poussée allemande, un instant désarmée, ne va-t-elle pas reprendre vers nos lignes amincies ?... Tout le laisse craindre : les Bulletins de renseignements nous le font entrevoir et nous quittons nos cantonnements de repos.

Les Armées Britanniques se serrent à notre gauche, repre-

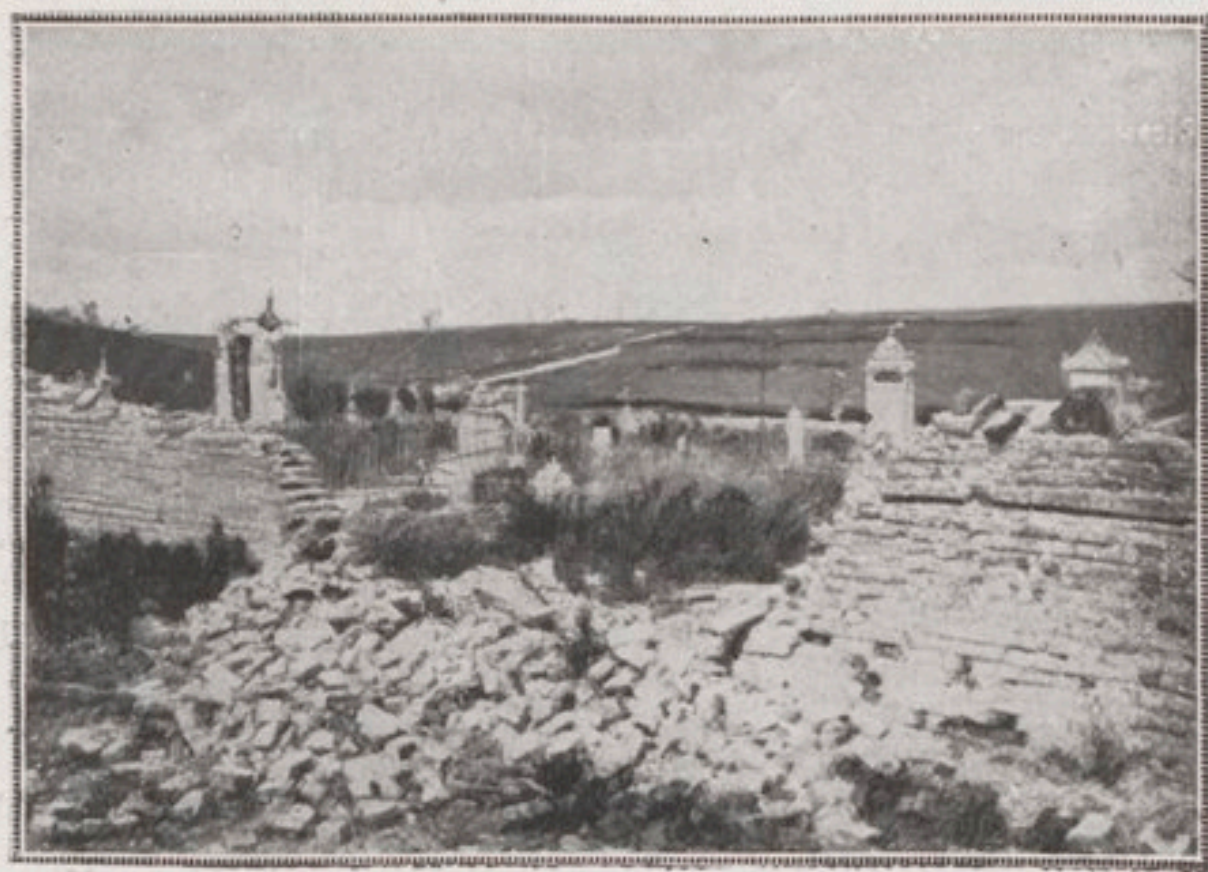
nant le secteur que nous venons de tenir; à présent nous glissons, adossés au bois de **Gentelles**, faisant face à la **Luce** à **Hourges**, à **Hangard**, étalant en profondeur suivant la route qui passe par

Domart, les trois Bataillons de notre Régiment. Dans les fossés de la route serpentent des boyaux, et de nouvelles tranchées se creusent, à travers l'étroite zone que nous devons garder. Des lacis barbelés hérissent

leurs intervalles; des mitrailleuses commandent tous les débouchés, tandis que nos batteries s'étagent à l'arrière, dissimulées



P. C. Carrière de Sable (Est de Domart)



Le Cimetière de Domart sur la Luce;

vers l'ouvrage du **Vautour**, vers les tranchées d'**Ossian** qui épousent les méandres de la **Luce**, dominant les Carrières où sont reçus les ordres.

dans le bois de **Gentelles**, adossées aux pentes qui le séparent du village de **Boves** couronné lui-même par nos canons plus lourds. Parmi les hauts blés mûrs, des pistes discrètes mènent depuis **Domart** aux lignes avancées,

Et de l'extrême-avant, jusqu'à **Saint-Nicolas**, sur la route, sur nos lignes, nos postes, nos abris, les obus allemands éclatent nuit et jour ; le village de **Domart** est spécialement frappé : ses maisons sont détruites ; en face d'un carrefour quelques piliers branlants subsistent de l'Eglise : à l'un d'eux pend un



Sous-Lieutenant CUBISOL

Christ mutilé. Les tombes du cimetière sont affreusement bouleversées : des cercueils entr'ouverts sont projetés çà et là, comme si l'odieux ennemi eût voulu, en son sadisme, rendre les Morts eux-mêmes témoins de ses exploits !!

Les jours passent : constamment autour de nous, vers le bois **Senécat**, vers **Villers-Bretonneux** le bruit de la fusillade rompt le silence des nuits : à chaque aube qui luit la surveillance redouble en prévision de l'attaque attendue ; et chaque soir qui tombe nous remet en alerte, éner-

vant nos sentinelles, lassant nos Sections vigilantes.

Cherchant à pénétrer les desseins de l'Ennemi, nous tentons des coups de mains ; le Sous-Lieutenant **Cubisol**, l'Adjudant **Drezet** une nuit rampent vers les tranchées voisines ; mais leur projet est hélas ! éventé ; et, avant que leurs hommes aient pu se déployer, ils tombent, l'un et l'autre, mortellement atteints. Quelques jours plus tard, à la tête d'un nouveau groupe, le Lieutenant **Rodel** aborde l'ouvrage de l'**Araignée**, engage victorieusement la lutte avec ses occupants : une mitrailleuse est enlevée, un guetteur qui veut fuir est happé au passage ; sur ses robustes épaules le Tirailleur **Belalia** l'enlève et, en courant, le ramène dans nos lignes... Mais peu de renseignements résultent de cette capture !... les plans allemands restent entourés de

mystère, et l'angoissante incertitude du lendemain ne cesse d'entretenir notre fièvre.

Cependant, poussée par **Mangin** et **Degoutte**, une brillante contr'attaque de flanc a dégagé la Marne ; sous la menace de l'inévitable encerclement les armées du Kronprinz renoncent à leurs projets, refluent en désordre, et lèvent la menace qui pesait sur Paris !

La confiance se réveille au bruit de ce succès ; le calme renaît devant nous : Juillet, en finissant, disperse nos soucis ; et quand, cédant la place aux Armées Britanniques, nous regagnons l'Arrière, un souffle d'offensive anime les esprits, et nous sentons toute proche la grande Heure décisive !!

CHAPITRE XI

LA VICTOIRE DU SANTERRE

Jadis, content les Saints Livres, Dieu voulant châtier le Peuple d'Israël le courba sous le joug de **Khysann**, Roi de Mésopotamie ; et, durant quatre années d'humiliations, **Othoniel**, — le Vengeur —, resta sourd aux prières... Mais, lorsqu'après leurs bras les tribus suppliantes eurent armé leurs âmes,

Othoniel, se levant, leur dit : « **Vous êtes prêts !...** » (1)

Or, au bout de quatre ans de laborieux efforts, l'Heure de la Victoire allait enfin sonner ; les âmes étaient vaillantes, les armements puissants ; et **Foch**, le Chef unique, engageait la Bataille !

Maintenant retirés du contact les Tirailleurs se reposent au **Bosquel**, non loin de **Conty**. Le bon sommeil qu'ils perdirent si longtemps résiste à présent à l'ébranlement constant des camions qui passent lourdement chargés, traversant nuit et jour le village pour rouler vers les lignes, portant des canons, des obus, des torpilles...

Cependant, au soir du 5 Août, dans la vaste salle à manger du Presbytère, sous une lampe suspendue, de longs plans directeurs s'étalent sur la nappe blanche. Devant eux, les Officiers entourent leur nouveau Chef, le Lieutenant-Colonel **D'Auzac de Lamartinie**, cruellement mutilé naguère par les obus de Verdun, dont l'énergie du moins est restée indomptée, et entière la confiance en la Victoire prochaine. Et tandis qu'il expose les ordres, que sa baguette erre sur les cartes, indiquant les futurs objectifs au mépris des kilomètres, le scepticisme des regards

(1) DÉROULÈDE : *Les Chants du Soldat*

progressivement s'efface : chacun sent qu'est venu le moment décisif, et que de cet effort encore insoupçonné, naîtra la Délivrance... si longtemps attendue!...

Vers quatre heures, le lendemain, nos Bataillons reprennent la route : ils vont par **Essertaux**, **Grattepanche**, **Cottenchy**, abordent **Fouencamp** une fois la nuit tombée, cherchant abri parmi ses ruines. Tout est calme. A peine quelques canons marquent-ils leur présence ; à peine quelques fusées éclairent-elles la nuit. Nous dormons dans le mystère : aucun feu ne s'allume, et le Jour luit bientôt sans nous avoir trahis.

Dans les vergers voisins, sous les arbres feuillus, des tanks légers, nombreux, se dissimulent, bizarrement camouflés ; dans leurs flancs se recèlent des canons, des mitrailleuses ; et la vue de ces engins nouveaux qui doivent demain progresser avec nous exalte la confiance de tous.

La journée se passe, la nuit retombe encore. Les ordres sont venus ; et, prudemment, au long des fossés de la route, une à une nos sections s'en vont vers le Sud-Est, gagnant **Berteaucourt** puis **Thennes**, atteignant, non loin de son moulin détruit, les tranchées assignées pour le départ : celles du **Rossignol** et du **Coq**, celle de l'**Epervier** qui double les premières. Le 3^e Zouaves à droite et le 2^e à gauche s'installent en même temps que nous. Elles aussi, nos batteries d'Afrique ont traversé la **Luce**, et prennent position aux lisières sud de **Thennes**. A **Berteaucourt**, à **Thézy**, à **Hangard**, dans les rues encombrées de débris de pierrailles, derrière les pans de murs à moitié démolis se campent 120 et 155 ; Canons longs, Canons courts se braquent vers le Sud : c'est la Veillée des Armes, et chacun se prépare.

Quatre heures... Tout est calme encore... Bientôt vont se dissiper les voiles de la nuit... Et tout à coup voilà que tremblent les murailles, voilà que l'aube naissante se rougit aux lueurs de nos pièces qui tonnent : à droite comme à gauche, de toutes parts, s'intensifie le fracas, et des milliers d'obus traversent ensemble l'atmosphère, saluant de leurs sifflements joyeux l'aurore du 8 Août, l'Aurore de la Victoire!... Au bruit des

explosions se mêle le vacarme des Chars d'assaut qui passent, roulant un à un, semblables à d'énormes sauriens, vers les passages qui leur sont assignés. Vêtus de cuir, coiffés d'un casque sans visière, le poignard au côté, leurs artilleurs les précèdent.

En avant !... La Bataille commence !... De leur barrage, nos obus sans arrêt précèdent nos sections qui foncent à présent vers le **Bois du Ballon**, dont les arbres se brisent et dont les abris sautent.

Partout d'énormes colonnes de terre et de fumée s'élèvent des villages, des ravins et des bois; **Moreuil**, hélas! est en flammes... **Villers-aux-Érables**, **Mézières**, **Beaucourt-en-Santerre** déjà ne sont plus que ruines; les batteries innombrables massées aux



En lisière du Bois du Ballon

lisières des forêts subissent nos rafales pressées avant que leurs servants, surpris dans leur sommeil, aient pu gagner leurs pièces. Et tandis que nos troupes bondissent, en lignes d'escouades, baïonnettes en avant, nul obstacle

sérieux ne barre encore leur route : les postes avancés doivent mourir ou se rendre.

Mais l'instant de surprise est désormais passé; l'Ennemi s'est ressaisi; mitrailleuses, mitraillettes tirent éperdument; les artilleurs manœuvrent les culasses, débouchent à zéro, criblent d'acier les confins boisés où se pressent nos Turcos parmi le fouillis des branches hachées, des fils de fer entrelacés, des entonnoirs creusés par nos obus; ils tirent à vue directe sur les Chars qui s'avancent, rampant bruyamment par les plis du

terrain. Les baïonnettes entrent en scène : successivement, à leurs pointes, deux centres de résistance sont réduits. Des deux côtés le sang coule, mais les vaincus lèvent les bras et gagnent l'arrière.

A l'Est, aux bordures opposées, chemine le 2^e Zouaves ; sous son effort impétueux l'Ennemi cède, là aussi. A présent entouré, le **Bois du Ballon** tombe en notre pouvoir ; des minnes, des mitrailleuses restent entre nos mains ; et la masse des prisonniers grossit encore !...

Nous avançons toujours, chevauchant à présent la lièzière Ouest du **Bois de Moreuil** qu'attaque le 2^e Zouaves à notre gauche. Deux ravins fissurent devant nous le plateau qui penche vers le Village, et que foule désormais notre 3^e Bataillon. Des canons, des mitrailleuses nouvelles, de l'abri de leurs berges, déciment nos rangs de leurs feux ; la poitrine trouée d'une balle, le vaillant Lieutenant **Hubert** tombe à la tête de la 9^e Com-



Lieutenant HUBERT

pagnie ; sa blessure, hélas ! devait être mortelle... mais ses Soldats, au pas de charge, abordent les abris des Tireurs ; des grenades sûrement maniées éclatent en tous points : les Tirailleurs bientôt entourent leurs adversaires. Après le ravin de **Bale**, ils atteignent celui de **Wilhem**, sautent à la gorge des servants, qu'ils arrachent à leurs pièces en de furieux corps à corps, tuant ceux qui résistent, désarmant rapidement les autres...

Le Plateau est dégagé. Quelques sections pénètrent dans ce **Bois de Moreuil** complètement investi, dont les redoutables défenses, habilement contournées, tombent, désormais impuis-

santes. Sentant inutile une plus longue résistance, les défenseurs mettent bas les armes, accourent de tous les fourrés, grossissant la troupe grise qui s'en va vers nos lignes, toute joyeuse d'échapper à la mort.

Le 3^e Bataillon a rempli sa mission... Désormais en réserve, il s'installe au ravin de **Wilhem**, cédant le pas au 2^e qui le dépasse et qui, flanquant à gauche le 2^e Régiment de Zouaves, à son tour s'enfonce dans le bois. Les taillis sont fouillés; on nettoie les derniers abris: il n'est plus une défense dans l'épaisseur des fourrés. Rapidement la lisière Est est atteinte: d'une carrière qui la borde partent de nouveaux feux; mais l'ouvrage

est bien vite entouré, sa résistance tombe: le **Bois de Moreuil**, entièrement, est à nous.

A l'Ouest, en bordure opposée, chemine la Compagnie Hors Rang. Prudemment elle progresse sur le plateau qui s'allonge, et, pendant quelque temps, ne



L'Eglise de Moreuil
après l'attaque du 8 Août 1918

s'y heurte à aucune résistance. Mais, tout à coup, du chemin creux qui débouche de **Moreuil** pour aller rejoindre la route de **Villers-aux-Érables**, voilà que des mitrailleuses se mettent à tirer, ensanglantant les rangs de nos Turcos. En un clin d'œil les canons de 37 se mettent en batterie; aux commandements du Lieutenant **Crochard** et de l'Adjudant **Sompron**, des feux pressés sont dirigés sur les pièces maintenant découvertes; leurs obus vont droit au but: bientôt les balles ne sifflent plus; plusieurs mitrailleuses ont volé en éclats, leurs servants sont morts ou dispersés.

Pendant ce temps le village de **Moreuil** a cédé sous l'effort



Théâtre de la Bataille du Santerre

(8, 9 et 10 août 1918)



des divisions de droite ; l'**Avre** est franchie. Ainsi qu'au cours d'une manœuvre, les plans du Commandement se sont réalisés ; solidement les liaisons se sont établies, et, suivant les ordres, nos éléments traversent le **Bois d'Anquetil**, abandonnant à leurs voisins le soin de nettoyer, à l'Ouest des bois, le terrain qui s'étend vers le Sud.

L'heure est venue d'attaquer le deuxième objectif. Des lisières Est du bois qu'elle vient de pénétrer débouche la Compagnie Hors Rang, joignant ses groupes spéciaux, ses 18 mitrailleuses aux Tirailleurs du 2^e Bataillon qui doivent avec elle compléter la Victoire du jour. Suivant les pentes découvertes qui s'infléchissent vers le Sud-Est, déployés en formation d'attaque, les Tirailleurs poursuivent leur mouvement en avant. Le clocher de **Plessier** qui miroite là-bas, aux feux du soleil déjà haut, devient leur objectif. C'est vers lui désormais que vont tendre les efforts, ainsi que vers la tranchée lointaine qui, au delà, est creusée encore.

Par bonds, nos hommes progressent sur le glacis qui penche et sur lequel éclatent, pressés, les obus de batteries qui tirent au devant d'eux. Aussi vite que possible les groupes se dispersent, atteignent les lisières Nord du **Bois Touffu**, cherchant sous ses ramures un abri relatif. Mais le tir se poursuit ; aux détonations des départs, nettement perçues, font instantanément suite les fracas des éclatements. Passant sous bois, l'Adjudant **Chateaufrenaud**, de la Compagnie Hors Rang, suivi d'une quinzaine de ses mitrailleurs armés de mousquetons, gagne la lisière Sud, découvrant à portée de charge les canons qui tirent toujours, débouchant à zéro, accotés au remblai d'une voie ferrée de fortune. Le groupe s'élançe droit sur les pièces ; sous les décharges des mousquetons tombent plusieurs servants ; le reste des artilleurs, rapidement entouré, doit faire face aux hardis assaillants : un sanglant combat se livre dont nos soldats restent vainqueurs, et la batterie entière tombe entre leurs mains.

Profitant du silence momentané, nos Tirailleurs reprennent leur progression. Laissant derrière eux le **Bois Touffu**, ils dépassent les batteries qui viennent d'être capturées et gagnent

en courant les lisières des boqueteaux voisins : du **Trapèze** et de la **Botte**, à l'abri desquels ils se regroupent et se reforment. En tête de la Compagnie Hors Rang, le Lieutenant **Dumont** glisse entre les deux bois. Les mitrailleurs, portant leurs 18 pièces, courent à sa suite, précédant les bataillons qui déjà reprennent



Lieutenant Etienne DUMONT

leur mouvement en avant vers les pentes du grand ravin qui coupe le terrain en avant de **Plessier**.

Mais, du **Bois Isolé** qui se dresse sur la gauche en tête du ravin, tirent des mitrailleuses qui protègent le village; venant de droite, en outre, d'autres feux barrent aussi la route, et nos groupes d'attaque, sévèrement amoindris, doivent s'arrêter encore. Pour leur répondre, nos canons de 37 se braquent vers le **Bois Isolé**; nos batteries actionnées l'arrosent de leurs obus. A nouveau renaît un calme relatif; le

mouvement est repris, nos hommes courent vers la pente Nord du grand ravin de **Plessier**.

Cependant, des vergers voisins, au devant du cimetière, des batteries nouvelles ont pris position. Nettement distingués, leurs servants fébrilement s'agitent, jetant bas leurs tuniques pour être plus alertes, courant des caissons aux pièces qui, tirant à vue directe, sèment encore la mort parmi nos Compagnies. Derrière elles, les chevaux tout harnachés, prêts à ramener les canons en arrière, frémissent nerveusement aux salves des départs.

Nos Tirailleurs se plaquent à nouveau; et profitant des moindres buissons, des plus petites touffes, ils se couchent au hasard du terrain, se redressant à chaque accalmie; mais, plus pressés,

d'instant en instant les obus éclatent toujours. Le Lieutenant **Dumont** est grièvement blessé; terrassé par la douleur, il doit passer son Commandement, quitter la place d'honneur qu'il occupait en avant de tous, et si près du but, hélas! Le village est tout proche... ses lisières affleurent presque la lèvre opposée du ravin!... Il faut à tout prix triompher des obstacles et préparer la voie aux Turcos arrêtés.

Des panaches de poussière et de fumée déjà s'élèvent au milieu de **Plessier** : précis, nos obus tombent au but; les murailles de bordure se pulvérisent aux chocs de nos explosifs. En même temps, réparties en trois pelotons, les 18 mitrailleuses de la Compagnie Hors Rang complètent la préparation : six d'entre elles, aux ordres du Lieutenant **Vernet**, prennent à partie les batteries qui nous accablent, ouvrant un feu rapide sur les groupes qui s'agitent, sur les attelages impatients. Les balles claquent sans arrêt : hommes et chevaux roulent à terre, tués près des affûts; l'une après l'autre les pièces se taisent, et les rares servants échappés au massacre s'enfuient terrifiés, abandonnant aux mitrailleurs qui foncent les deux batteries qu'ils ne peuvent plus défendre.

Trois heures se sont passées depuis le dernier bond. Le soleil maintenant est au bout de sa course, et son disque pâli, embrumé de fumées, se cache à notre droite. Nos canons tonnent toujours, consommant la ruine du malheureux village. Sous leur barrage, sous celui des mitrailleuses qui, toutes, sont en action, les Tirailleurs se redressent, franchissent le ravin, et, désormais vainqueurs, entourent les maisons. Par petits groupes, rasant les murs, enjambant les décombres, ils fouillent chaque maison, nettoient chaque cave, où quelques mitrailleurs, sacrifiés à la résistance, sont enlevés à leurs pièces; ils prennent des canons campés aux carrefours, repoussent de leurs grenades de timides contre-attaques, et lancent la fusée qui traduit la Victoire!...

L'Ennemi s'est enfui. Sans résistance, le 1^{er} Bataillon, marchant encore vers l'Est, occupe la tranchée de **Plessier**, tandis que, joint au reste de la Compagnie Hors Rang, le 2^e s'arrête dans les ruines récentes, se tenant en réserve pour les futurs efforts.

Déjà blessé deux fois au cours de la journée, le Lieutenant **Chevallaria** restait parmi les morts : une balle nouvelle l'avait frappé lors du dernier assaut, sur les pentes du ravin. Il y mêlait son sang à celui de trop d'autres, hélas ! tombés, et comme lui sans regrets, puisqu'ils sentaient venu l'Instant de la Victoire !!!...

La nuit est venue ; le silence s'est fait, et devant nos sentinelles le calme est absolu. Seul, vers le Sud, le roulement pressé de quelques lointains convois frappe maintenant les oreilles,



Lieutenant CHEVALLARIA

attestant la retraite ennemie ; et dans les sapes allemandes d'hier nos Tirailleurs s'installent, mangent les provisions abandonnées, fument les cigares qui sont restés là, puis réparent dans le sommeil les fatigues de la glorieuse journée.

A nouveau l'aube luit. Sous le brouillard du matin, foulant la rosée des luzernes, nos Compagnies reprennent la

poursuite ; déployées vers le Sud-Est, elles piétinent à présent un terrain plus égal : à peine quelques taches sombres éparses sur le sol qu'a jauni le chaud soleil d'Août indiquent les récentes arrivées de nos derniers obus. En tête, fusils baissés, s'avancent les Tirailleurs du 1^{er} Bataillon ; tenus en mains, les chevaux tout sellés suivent leurs cavaliers ; les mulets tirent les voiturettes ; et les kilomètres se succèdent sans que s'oppose la moindre résistance.

Voici **Hangest** à gauche ; là-bas sur la droite le vaste plateau qui s'infléchit vers l'**Avre** ; nous atteignons la route bordée de pommiers qui descend vers **Contoire**. Le brouillard se dissipe : des balles nous arrivent qui suspendent notre marche : quelques

sections d'arrière-garde, aplaties au bord d'un chemin de terre, ont déchargé leurs armes pour ralentir sans doute notre marche en avant. De nos rangs quelques groupes se détachent ; un court combat s'engage : bientôt s'enfuient et disparaissent les premiers ennemis du jour.

Devant nous maintenant s'élèvent les ramures du **Bois des Corettes**, les lisières du **Bois Lecomte** masquant la **Cote 97** qui se dresse derrière lui, et que les ordres nous ont prescrit d'atteindre. Prudemment échelonnées, nos unités s'avancent : lentement les hommes progressent, le haut du corps penché, rampant presque. Ils accèdent aux pentes d'un large ravin mourant aux lignes boisées qui s'étalent devant eux, qu'il leur faut contourner et dont quelques centaines de mètres à peine les séparent.

Mais les Allemands sont là, embusqués aux lisières ; bien camouflées leurs mitrailleuses tirent des fossés de bordure, et de chaque taillis partent des feux qui nous clouent à présent au sol.

Intrépides, baïonnettes aux canons, les sections d'avant-garde s'élancent, chargeant pour frayer le passage ; mais leur vague est brisée par les feux implacables : des cadavres nombreux roulent au fond du ravin, des blessés refluent : le reste doit se coucher dans les replis du sol.

Des agents de liaison sont lancés vers l'arrière, demandant le concours des batteries : mais, devancés par notre ardeur, les canons sont loin encore ! . . . On essaie à nouveau de forcer la résistance : de nouvelles pertes, peut-être plus sévères, arrêtent tout élan.

Les heures passent ; déjà le jour s'enfuit. Devant la suspension de nos efforts les feux se sont apaisés : mais tous les regards sont tendus vers les taillis d'en face, cherchant à repérer les pièces meurtrières ; de leurs tirs indirects, nos mitrailleuses balayent les taillis.

Le Capitaine **Supplissiau** tente une nouvelle progression : les feux ennemis reprennent ; et le vaillant Officier tombe en tête de sa troupe, frappé d'une balle au cœur.

Voici le soir : des sifflements pressés traversent l'atmosphère,

nos obus maintenant arrivent devant nous, éclatant aux lisières, fouillant les taillis, décimant les futaies que noircit déjà le crépuscule : Nos batteries sont là, et leurs canons vengeurs vont nous ouvrir la route. Sans cesse, la nuit tombée s'incendie de



Capitaine SUPPLISSIAU

lueurs : coupés par nos explosifs les gros arbres bruyamment s'affaissent, s'effondrent lourdement sur le sol au milieu du fracas de leurs branches qui se brisent, du claquement des balles qui sillonnent l'espace.

Le jour point à nouveau. Comme hier, un intense brouillard empanache le court horizon ; et nos Turcos se relèvent, abordant ces lisières dont l'accès si longtemps leur resta interdit. Les Bois sont vides, l'Ennemi est parti : çà et là des mitrailleuses, quelques canons, de nombreux cadavres. Sur les pentes qui font suite, des

baraquements abandonnés, garnis encore de meubles arrachés aux villages voisins.

Surgissant d'un fourré, deux hommes sans armes accourent les mains hautes. La joie que traduisent leurs regards abaisse les fusils déjà braqués sur eux ; confiants ils s'approchent et se rendent sans honte : ce sont deux Lorrains de la région de **Metz**, arrivés de la veille au milieu des renforts hâtivement amenés. Et, dans le désarroi de la défaite, ils ont pu se terrer loin de leur groupe en retraite pour attendre leurs frères : les Soldats de France !... Ils content la surprise causée par notre attaque, la terreur grandissante au cours de nos progrès, et la fuite éperdue sans espoir de retour...

Dès lors la poursuite s'accélère : nos colonnes traversent la voie ferrée d'**Albert** à **Montdidier** qui durant de longs mois

ravitaila l'ennemi devant elles ; et, gravissant les pentes opposées elles accèdent à la **Cote 97**, près de **Saulchoy**, sur le nouveau plateau qui domine.

Partout le terrain est libre ; sans souci de la fatigue nous



En bordure du Bois des Corettes

avançons toujours. Là-bas, au delà de l'**Avre** proche, des groupes se pressent au loin, s'enfuyant vers le Sud ; des cavaliers, des équipages se détachent, galopant à travers la campagne : nos mitrailleuses épuisent quelques bandes sur ces fugitives sil-

houettes qui bientôt disparaissent et ne reparaitront plus.

Des reconnaissances sont poussées vers le Sud ; prudemment elles contournent **Warsy** et **Guerbigny**, mais les villages sont vides. Elles abordent les marais de l'**Avre**, bordés de peupliers et de saules, franchissent les passerelles que l'ennemi dans sa hâte n'a pas pris le temps de détruire. Rien ne s'oppose plus à notre avance :



Vers Roye, le long de la rive gauche de l'Avre

par petites fractions, nos bataillons traversent la rivière, longeant sa rive gauche en direction de **Roye**. Quelques obus à bout de course sifflent de temps à autre, tombant sans bruit parmi les marécages, sans contrarier notre marche vers l'Est.

Il faut pourtant nous arrêter : la nuit s'approche ; nos canons attardés sont encore lointains ; et déjà, sur les crêtes qui protègent l'**Echelle Saint-Aurin**, des mitrailleuses recommencent à tirer.

.....

Mais une Division nouvelle, la 56^e, vient relever la nôtre ; Zouaves et Tirailleurs, en un effort de trois jours, avaient brisé le front de l'Ennemi, progressé dans ses lignes de 22 kilomètres. Glorieusement leur mission était remplie ; et tandis qu'à l'aube du 11 Août la bataille recommence, ardente et meurtrière, leurs colonnes reformées retournent vers l'arrière pour y reprendre haleine et nettoyer leurs armes.

* * *

ORDRE GÉNÉRAL, Numéro 187, de la 1^{re} Armée, en date du 30 Septembre 1918 :

EST CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

« Le 2^e Régiment de Tirailleurs de marche :

« Sous les ordres du Lieutenant-Colonel d'Auzac de Lamar-
tinie a montré une fois de plus, au cours des journées des 8, 9
et 10 Août 1918, les qualités guerrières qui font de lui une
merveilleuse troupe d'attaque, irrésistible et dévouée jusqu'à
l'héroïsme.

« A traversé les lignes ennemies sur une profondeur de
plus de 22 kilomètres, enlevant d'assaut des villages, nettoyant
des bois, franchissant l'Avre en amont de Guerbigny sur des
passerelles et sous un feu violent.

« A capturé 25 canons dont 12 lourds, des mitrailleuses,
un matériel considérable, ainsi que plusieurs centaines de
prisonniers. »

« Signé : DEBENEY. »

CHAPITRE XII

NOYON

Par la riante vallée que l'**Avre** traverse, sous l'ombreuse voûte des peupliers géants bordant ses jolies rives, les Tirailleurs, marchant vers l'Ouest, s'en vont au repos. Ils longent les baraquements qu'en ces sites enchanteurs l'Ennemi avait confortablement installés, les dépôts de matériel, les tas de munitions abandonnés par lui.

On traverse **Becquigny** puis **Davenescourt** qu'ont ruiné nos canons, regagnant vers le Nord le plateau ravagé où, trois jours durant, rugit la bataille. Des cadavres se gonflent sous l'ardeur du soleil, au bord des entonnoirs qu'ont creusé les obus ; des armes, des équipements, des grenades, pêle-mêle, jonchent le sol ; et le tableau sinistre qui frappe nos regards en ces champs désolés évoque les souvenirs de 1914, quand l'Ennemi vaincu dut repasser la Marne...

Au-dessus de **Contoire**, dominant le cours de l'**Avre**, le bivouac s'installe dans le **Bois Saint-Hubert**. Une semaine s'écoule sous ces ombrages, loin du canon dont le bruit se rapproche de Roye. Au Sud-Ouest, devant nous, **Montdidier** vient d'être repris ; des combats sanglants en ont chassé l'Ennemi qui, sur un vaste front, s'enfuit, la rage au cœur.

Par **Le Hamel**, **Pierrepont**, un soir nous partons vers le Sud. Butant en un effroyable chaos à **Fontaine-sous-Montdidier**, nos bataillons accèdent à **Sains-Rozainvillers** en bordure de la zone hachée par la mitraille. Mais à peine nos hommes y sont-ils installés qu'il leur faut repartir encore ; dans la nuit du 23, nous gagnons **Grandfresnoy** et **Sacy-le-Petit**. Là aussi notre attente devait être brève : des ordres arrivent, en effet, nous

appelant au Secteur de **Ribécourt** ; et, le 25, les Compagnies rompent les faisceaux, se dirigeant vers l'**Oise**. Des péniches les attendent à **Rivecourt** ; remontant le cours du fleuve, glissant parmi le plus charmant des sites, elles abordent à **Janville**, et les Turcos débarquent. Au soir, ils couchent à **Mélicocq** et **Machemont**, villages maintenant détruits, d'où partit en Juillet la victorieuse contre-attaque de **Mangin** ; puis, reposés, ils remettent sac au dos. Par **Ribécourt** et **Dreslincourt** ils arrivent à **Chiry-Oursamp**, dont le 3^e Bataillon occupe les lisières



Les trois Châteaux de Chiry-Oursamp

Nord, tandis que le 2^e gagne la région où jadis s'érigea la Tour, observatoire ennemi de 1914, qu'effondrèrent alors le tir de nos canons.

Déjà les consignes sont passées ; le 288^e Régiment, que nous venons de rele-

ver, gagne ses cantonnements d'arrière, nous laissant la garde du Secteur ; et voilà qu'arrive l'ordre d'attaquer à nouveau : après **Moreuil** et **Montdidier**, c'est **Noyon** qu'il faut prendre, sans laisser à l'Ennemi, pressé de toutes parts, le temps de rétablir l'équilibre ébranlé de ses forces.

Sans doute a-t-il surpris les mouvements de relève ? Au soir du 27 Août, ses batteries trahissent son inquiétude ; leurs obus éclatent sur tout le Secteur, troublant longuement de leur fracas le silence de la nuit sans heureusement faire trop de victimes. Nos canons restent calmes ; ils attendent leur tour : leur heure n'a pas sonné encore.

Le silence est revenu. L'aube luit à peine ; nos Tirailleurs, sans bruit, quittent les lignes du Secteur, rampent vers la **Divette**



Bataille de Noyon (29 août 1918)



qui coule devant eux, masqués par les buissons qui garnissent ses rives. Ici sur des passerelles improvisées, passant ailleurs à gué, le 3^e Bataillon aborde l'autre berge. Surprises aux petits postes, les sentinelles doivent mourir ou se taire : au bout des fusils pointent les baïonnettes ; et tandis que notre artillerie maintenant s'éveille, écrasant en un bombardement précipité les tranchées allemandes qui s'étalent plus loin, les Tirailleurs entourent **Dives-le-Franc**, s'emparent des mitrailleuses qui gardaient ses abords, pénètrent les ruelles, vident de leurs grenades les maisons et les caves, et poursuivent l'Ennemi qui, chassé, leur fait place.

Le jour maintenant s'est levé ; sur la droite, **Passel** a cédé à son tour sous l'effort du 2^e Bataillon ; surpris là aussi, les défenseurs se rendent ou prennent la fuite, poursuivis par les tirs de nos fusils mitrailleurs. Au delà du village, la Carrière est abordée ; et prisonnières, les troupes qui l'occupaient sont dirigées vers l'arrière.

Suivant notre axe d'attaque, la grand'route de **Paris à Saint-Quentin** sillonne devant nous le terrain qui s'élève, enserrant le pied du **Mont Renaud** dont la masse grise surgit à droite, hérissée de troncs tordus, inégaux et calcinés, dont les flancs se parsèment d'une foule de taches sombres marquant autant d'entonnoirs parmi lesquels se tracent des tranchées sinueuses, d'où montent les panaches blancs et noirs des explosifs qui les bouleversent.

A gauche, pour l'instant, les fûts brisés du **Petit Bois des Sornettes** limitent l'horizon du 3^e Bataillon qui se presse vers lui, essuyant sans trop de pertes les balles qui en partent. Les Tirailleurs arrivent aux lisières, que protège le **Boyau des Serpents**, engagent une courte lutte avec ses occupants sacrifiés pour défendre les groupes qui se replient.

Sur les pentes Ouest du **Mont Renaud** progressent les échelons du 2^e Bataillon ; les Zouaves, sur l'autre face, enlèvent comme nous le terrain pied à pied. De constants barrages de 77 ralentissent bien le mouvement ; mais l'avance est reprise au cours des accalmies ; de nombreux prisonniers viennent grossir

à l'arrière les groupes qui déjà s'y trouvent rassemblés ; le **Mont Renaud** est à nous, les crêtes partout sont atteintes : au loin **Noyon** apparaît ; et tous les regards s'attachent sur l'antique Cathédrale dont les hautes tours, noircies par le Temps, se dressent vers le Ciel au milieu des nuages de fumée.

Jusqu'alors aucune grosse résistance n'était intervenue ; les Allemands, sacrifiant le terrain, réservaient le meilleur de leurs forces et leurs engins les plus puissants pour défendre la ville et les hauteurs qui plus loin la dominant. Déjà nos Tirailleurs ont atteint la **Tranchée de l'Obscurité**, celle de l'**Obus**, puis celle de l'**Orage** ; devant eux, non loin, les ruines de la **Briqueterie Lemaire** abritent des mitrailleuses parfaitement camouflées ; d'autres, accotées au remblai du **Canal du Nord** qui, tout près, croise la route, ouvrent avec les premières un feu des plus nourris qui arrête nos premières vagues. En même temps des obus de gros calibre viennent barrer le terrain, éclatant furieusement sur les tranchées conquises, sur le chemin creux que nous tenons avec elles. Les dos se courbent ; chacun se plaque au sol. Durant tout le jour, les rafales se succèdent, décimant nos sections, suspendant notre effort... Au soir, néanmoins, la **Briqueterie** est entourée : du chemin creux qui la borde, les canons de 37 de l'Adjudant **Sompron** se braquent vers le canal ; nos 155 prennent le même objectif : les mitrailleuses, enfin, sont réduites au silence.

Le soir tombe, et le bombardement continue à faire rage. Il faut pourtant sortir de cet enfer, gagner les ruines de la **Briqueterie** et le remblai qui longe le canal à l'Ouest. Successivement de petits groupes s'aventurent ; debout sur le parapet d'une tranchée, superbe de crânerie sous la mitraille, le Lieutenant **Recourat** se redresse au-devant de sa Section : bientôt hélas sifflent de nouveaux obus ; il tombe, mortellement atteint.

Durant toute la nuit l'affreux barrage persiste ; le sol se rougit de sang ; mais, par bonds successifs, nos Compagnies atteignent la **Briqueterie**, le remblai du canal qu'ils doivent longer pour attaquer **Noyon**, utilisant le moindre relief pour échapper aux éclats meurtriers.

Voici le jour. Dans le **Boyau du Merlan** chemine le Sous-Lieutenant **Olive**, précédant sa Section ; les grenades y forcent le passage : mais, tirant des lisières du **Faubourg de Paris**, des vergers, des haies avoisinantes, de nouvelles mitrailleuses s'opposent au passage du Canal, prennent le boyau d'enfilade, criblent les berges de leurs balles, forcent à se terrer le 2^e Bataillon qui tente d'aborder la ville par l'Ouest. Durant deux heures la progression reste lente et pénible ; mais l'Adjudant **Sompron**, qui bravement observe, découvre enfin les principaux repaires des semeuses de mort. Vers elles à nouveau il braque ses canons ; renseignées, nos batteries à leur tour ouvrent le feu : à 7 heures nos bataillons peuvent enfin hardiment déboucher, et bondir vers **Noyon** qu'il faut prendre aujourd'hui.



Sous-Lieutenant RECOURAT



Noyon : Un coin du Faubourg de Paris

Nos gros canons écrasent la malheureuse cité... les toitures se trouent, les murailles s'effritent ; de maison en maison les **Tirailleurs** s'infiltrèrent dans le **Faubourg de Paris** où les précède notre implacable mitraille. A travers

les jardins, par les brèches des murailles, les Allemands s'enfuient. Les caves sont fouillées ; des mitrailleurs qui restent sont pris avec leurs pièces ; puisant dans les caisses que l'ennemi a laissées, les grenadiers se réapprovisionnent ; et, de carrefour en carrefour, le nettoyage se poursuit.

Vers le **Faubourg Saint-Blaise**, à travers les vergers, pointe le gros du 3^e Bataillon : des maisons en bordure les mitrailleuses encore ouvrent le feu sur lui, et de nouvelles pertes s'ajoutent, douloureuses, aux premières... Mais l'élan est donné ; successivement les résistances sont réduites par nos groupes habilement dispersés : la **Citadelle**, puis la **Station** sont atteintes, ainsi que le voulaient les ordres, et nous sommes maîtres des lisières Sud.

Plus dure encore était la tâche imposée au 2^e Bataillon. Attaquant par l'Ouest, il lui fallait atteindre le carrefour du **Faubourg d'Amiens** ; puis, flanquant la droite du 2^e Régiment de Zouaves chargé de la prise du **Quartier de Cavalerie**, il devait contourner la ville par le Nord pour retrouver à l'Est nos autres éléments.

Déjà s'élancent ses premières vagues. Bravant le barrage des obus lourds tirés par les canons du **Mont Saint-Siméon**, les Sections longent l'ancienne voie ferrée, franchissent le canal, bondissent au revers des chemins qui sillonnent la plaine, et s'essaiment sur le plat glacis des prairies, face à la **Verse** qui serpente devant eux, face aux terrains inondés qui l'entourent, isolant de leur ceinture le Faubourg qu'il faut aborder.

Les canons tirent toujours, faisant de nouvelles victimes ; mais pleins d'ardeur, les Turcos vont de l'avant, impatients en dépit des obstacles qui naissent sous leurs pas d'atteindre les maisons proches. Déjà se noient les obus : leurs éclatements deviennent plus rares ; et hardiment, l'on s'enfonce dans le marécage. L'eau monte jusqu'aux genoux, bientôt à la ceinture, plus haut même au passage de la **Verse** que coupent, çà et là, de trop rares ponceaux.

Enfin le Faubourg est atteint. De rue en rue, de maison en maison, la bataille recommence, et le barrage reprend plus

violent encore, écrasant le quartier que nous envahissons, protégeant le retrait des masses qui s'enfuient, désormais impuissantes à défendre la ville, et gagnent rapidement les pentes opposées où va se concentrer la résistance suprême.

Un gros obus éclate au Poste de Commandement qui vient de s'installer : le lieutenant **Bertrand** est mortellement frappé ; la tête en sang, le bras gauche arraché, très grièvement blessé, le Commandant **De Savy** tombe à côté de lui. Plus loin meurt le jeune Sous-Lieutenant **Bouklika** dont la récente épauvette avait marqué la valeur, et dont les Indigènes étaient justement fiers. Le capitaine **Monchy** est blessé à son tour ; dans toutes les sections de grands vides se sont faits : mais la marche reprend, la



Lieutenant BERTRAND

mission se poursuit ; et tandis qu'on relève les blessés, le Lieutenant **Petit** prend le Commandement des restes du Bataillon, et, rasant le Nord de la ville, l'entraîne jusqu'à **Dame-Journe**.

En fin de matinée le bombardement redouble ; aux explosifs se mêle l'ypérite : il faut quitter la place désormais intenable. Trop réduites, ne pouvant gagner de l'avant, les Compagnies doivent revenir en arrière, et passent en réserve aux lisières Sud du **Quartier de Cavalerie** dont les Zouaves viennent de se rendre maîtres.

Le 1^{er} Bataillon a suivi le 3^e. Un instant étalées à l'abri des décombres du **Faubourg de Paris**, ses Compagnies, progressant vers le Centre, bientôt se sont enfoncées parmi les rues étroites. Les maisons sont vides, les Places sont désertes : partout l'Ennemi a fui laissant les carrefours minés, les caves prêtes

à sauter. Seuls les éclatements des obus rompent sans interruption le lugubre silence qui pèse sur la ville morte. Prudemment, on fouille tous ses recoins ; çà et là les sapeurs découvrent des bombes amorcées, et parent au danger des explosions qui menacent.



L'Entrée Sud de Noyon pendant le bombardement de la Ville (30 Août 1918)

Enfin les li-
sières sont atteintes : les sections de gauche se relient au 2^e Zouaves qui marche vers le Nord de **Dame Journe** ; le reste, utilisant de son mieux le terrain, se presse vers **Landrimont**, dépassant ses maisons en direc-

tion du **Mont Saint-Siméon**, occupant les dernières constructions, garnissant l'origine du chemin creux qui monte vers les **Carrières**.

Du haut de ce chemin, dans l'après-midi, débouche une vive contre-attaque ; des groupes s'élancent vers nos sections d'avant-garde qui attendent, baïonnettes aux canons. En masse l'Ennemi se presse vers nos faibles groupes devant lesquels résiste le Lieutenant **Tassel** ; il décharge ses grenades, refoule nos sentinelles, tire à bout portant. Ses canons en même temps redoublent de vacarme : leurs projectiles éclatent parmi nos mitrail-



Lieutenant MARIN

leurs qui parent à l'attaque et que vaillamment, sous les rafales, commande pour la dernière fois le Lieutenant **Marin** ! Ce Soldat qui, tant de fois, avait bravé la mort sur les crêtes de **Verdun**, sur les glacis du **Godat** tombe, en pleine victoire, la poitrine défoncée d'un obus de plein fouet.

Grièvement blessé, le Lieutenant **Tassel** est enlevé par l'Ennemi ; mais, au devant d'une Section nouvelle accourt le Sous-Lieutenant **Wanner**. Entraînés par leur jeune chef, les Turcos foncent, rougissant leurs irrésistibles baïonnettes : le Lieutenant **Tassel** est arraché à l'ennemi vaincu qui, désormais chassé, regagne sous nos feux les boqueteaux d'en face.

Le Lieutenant **Wanner** est tombé lui aussi ; un mince filet de sang s'échappe de ses lèvres : bientôt il meurt. Au soir ses Soldats ramenaient sa dépouille à l'arrière : entre ses mains, pieusement jointes, ils avaient déposé quelques fleurs des champs !...



Sous-Lieutenant WANNER

La nuit retombe encore. Dans **Noyon** s'allument de nombreux incendies ; les plus lourds des obus y tombent en grondant : les maisons s'écrasent en un fracas sinistre ; les rues s'encombrent de débris de pans de murs écroulés ; et la pauvre Cité si longtemps envahie, si souvent regrettée, elle aussi se meurt lentement sous les chocs de l'acier qui l'accable !!...

L'aube du 30 Août se lève. Devant nos bataillons se dresse maintenant le plus gros des obstacles : le **Mont Saint-Siméon**, suprême refuge des colonnes ennemies, terrier traîtreux couronné de carrières embroussaillées, de boqueteaux feuillus au sein desquels se pointent les canons. A mi-pente, barrant le

terrain, se creuse la **Tranchée de la Madone**, bourrée de mitrailleuses ; au long des chemins creux qui grimpent vers les cîmes, des mitrailleurs, des « granatenwerfer » se masquent à chaque coude et nous attendent. Cependant les Chefs ont crié : En Avant ! . . . nos canons nous ouvrent la route, inondant de leurs projectiles les zones de mystère. A notre gauche le 2^e Zouaves débouche de **Dame Journe**, tendant vers la **Carrière 95-04** ; à droite le 3^e pointe vers le **Signal**.

Par le sanglant chemin creux où hier il résista, le 1^{er} Bataillon mène l'attaque au centre : les Turcos veulent venger leurs morts ; et, rasant les buissons, ils s'élancent à l'assaut, massacrant sans pitié l'ennemi qu'ils abordent, et dont les mitrailleuses tombent entre leurs mains.

A flots hélas ! le sang continue à couler !.. Au prix d'effrayantes lutttes chaque mètre de terrain est lentement arraché : en dépit des pertes que multiplient les heures, l'ascension se poursuit et l'ardeur se maintient ; on atteint la **Tranchée de la Madone**. De droite, de gauche, de face, ses organisations sont abordées, ses mitrailleurs massacrés ; mais les vides s'élargissent toujours. En plusieurs points, dissociées par la mitraille, les liaisons sont interrompues ; et des groupes nouveaux, réclamés au 3^e Bataillon qui, en échelons, avancent sur la gauche, bientôt relient la chaîne coupée, et enserrant les défenses ennemies.

Le Lieutenant **Chéreau** a placé ces renforts. Déjà il rejoint son Chef de Bataillon quand un obus éclate, arrachant sa main droite, lui brisant les deux jambes, labourant tout son corps de profondes blessures... Des brancardiers l'enlèvent ; en hâte une auto sanitaire l'emporte à l'ambulance, mais il veut jusqu'au bout accomplir son devoir, fait arrêter le convoi au poste de Commandement, expose les mesures prises au Colonel **De Saint-Maurice** qui se penche au-dessus du brancard. La main du Chef se tend vers l'héroïque blessé dont les membres sanglants gisent, entourés de bandes, et qui, souriant malgré tout, s'excuse de ne pouvoir répondre à cette étreinte : « J'ai laissé ma

main là-haut, mon Colonel... Pardonnez-moi de ne pas prendre la vôtre... ! »

Il mourait trois jours plus tard !...

Poursuivant cependant leur course à l'ennemi, les Tirailleurs gravissent les pentes, et, bravant tous les obstacles, bientôt atteignent les cimes. Des taillis, des carrières, les Allemands tirent toujours : d'**Happlincourt** et de sa **Rue Haute** sans cesse sifflent les balles. Si étroit bientôt devient le contact que les canons ne peuvent intervenir ; les grenades s'échangent, les baïonnettes s'entrecroisent, les lignes s'entremêlent et se brisent : la défense en tous points est digne de l'attaque. Masquées par les taillis épais, protégées sous de puissants blockhaus, les mitrailleuses allemandes tirent avec rage ; constamment éclatent « tourterelles » et obus V. B. ; grenades à fusil, grenades à main lancées dans le fouillis du bois arrosent chaque buisson ; et le combat se poursuit, opiniâtre et sanglant, malgré la nuit qui vient.



Lieutenant CHÉREAU

Le lendemain nous trouve solidement accrochés aux lèvres du plateau, et l'attaque reprend avec la même ardeur. Cheminant lentement dans le **Boyau du Lacet**, sous les taillis qui le bordent, le Capitaine **Baer** et le Sous-Lieutenant **Olive** entraînent leurs groupes de combat vers les carrières redoutables qui se creusent plus loin ; à droite, quelques Sections se profilent sous bois ; mais les feux de l'Ennemi font de terribles ravages... Cent hommes restent à peine au 1^{er} Bataillon ; la stabilisation maintenant s'impose ; les restes des unités s'accolent, s'organisent en profondeur pour parer à toute contre-attaque.

Des groupes de grenadiers et de fusiliers mitrailleurs détachés de la Compagnie Hors Rang, aux ordres de l'Adjudant **Rollin**, sont poussés en avant du 1^{er} Bataillon ; une section de 75 « Jouhandeau » commandée par l'Adjudant **Sompron**, hissée jusqu'au plateau, est braquée vers les carrières ; en tête du 3^e Bataillon l'Adjudant **Masson**, de la Compagnie de mitrailleuses, pousse des patrouilles à travers les fourrés ; à prix de sang, péniblement, quelques mètres sont gagnés.

Trois jours se passent en alternatives de progressions et d'arrêts : la barrière résiste, ne s'ébranlant que lentement sous la poussée de nos Turcos. Les hommes tombent, les munitions s'épuisent ; mais, au mépris de mille difficultés, de nouvelles caisses de cartouches, de nouveaux obus, d'autres grenades sont apportés encore. L'eau et les vivres manquent. On lutte toujours malgré la faim, en dépit de l'épuisement que cinq nuits sans sommeil ont encore aggravé !

Le 3 Septembre enfin, tandis qu'à droite le 3^e Zouaves s'élançe vers le **Signal**, l'infiltration de nos éléments s'affirme, et l'Ennemi vaincu se replie devant eux ; la progression se marque dans le **Boyau du Lacet**, où se bat vaillamment le Capitaine **Baer**. Serrées de près, les mitrailleuses des **Carrières** subissent nos feux nourris. Les canons « Jouhandeau » ont tiré sans relâche et manquent désormais de projectiles ; mais nos 37 les remplacent, arrosant de leurs obus pressés les défenses plus nettement découvertes, qui cèdent enfin à la nuit sous l'effort continu, le harcèlement implacable de nos vaillants Soldats d'Afrique.

A la nuit, les canons allemands recommencent à tonner ; le vide s'est fait devant nous. Sur le **Plateau du Saint-Siméon**, sur ses pentes, sur la Ville bouleversée, l'Ennemi, allégeant ses caissons, fait éclater le reste de ses obus... Prudemment nous avançons à travers les taillis : les Carrières sont libres, les fourrés silencieux. Pressé de toutes parts, l'envahisseur à présent s'enfuit, chassé de ce bastion redoutable enfoncé comme un coin dans nos lignes, et d'où ses feux barraient, vers le Nord comme vers l'Est, la route de **Guiscard** et celle de **La Fère**.

Au Nord, à notre gauche, le canal est franchi ; la Division voisine s'empare de **Genvry**, longe les pentes Nord des positions conquises, tandis que nous poussons vers l'Est, précédés par les Zouaves de notre Division.

La bataille s'apaise, la résistance a pris fin. Durant quatre jours, tantôt suivant les Régiments de tête, tantôt les reliant aux Divisions voisines, nous foulons le sol libéré, rarement arrêtés par les feux d'arrière-gardes. Côtayant la grand'route, passant à **Babeuf**, contournant **Mondescourt** puis **Chauny**, traversant **Viry-Nouveau**, tout imprégnés encore de la marque tudesque, nos Bataillons enfin accèdent à **Tergnier** puis à **Fargniers**, tandis qu'en bordure des plaines inondées qui en ferment l'accès, les patrouilles des Régiments de tête doivent s'arrêter en vue des faubourgs de **La Fère**.

Dans ces ruines de **Tergnier**, de **Fargniers** constamment bombardées, sans cesse arrosées d'ypérite, les restes de nos Compagnies tiennent une semaine encore, s'alignant en surveillance, se relayant sous la pluie aux lointains avant-postes.

.....

Aux derniers jours de Septembre, l'heure sonnait enfin de passer à l'arrière. Le 26 au matin, après une marche de nuit, nos Turcos campaient parmi les bois de **Cuts** ; ils s'y penchaient pieusement sur les tombes des aînés, tombés depuis quatre ans déjà. Le hameau de **La Barre**, les ruines de **La Pommeraye**, théâtres immortels de nos premiers exploits, les voyaient défilér, graves et recueillis ; et leur Marche sonnée par les Clairons vainqueurs saluait les Chers Morts, désormais bien vengés ! . . .

Trois jours s'écoulaient. Maintenant dans la plaine de **Tracy-le-Val**, aux lisières renaissantes du joli **Bois Saint-Mard**, lui aussi fécondé de tant de sang d'Afrique, le Colonel **De Saint-Maurice** retrace les glorieuses batailles naguère livrées pour **Noyon** ; il exalte la beauté de ses premiers soldats, leur résistance indomptée, leur sacrifice sublime ! Un autel s'est dressé auprès des tombes fraîchement fleuries : vers le ciel montent les chants sacrés qui saluent le Dieu des Armées, invoquant pour notre cause la Justice du Sauveur des Hommes.

Ces hommages rendus, nos sections s'éloignent ; elles gagnent **Compiègne**, puis **Saint-Martin-Longueau**, où elles reprennent haleine avant que de courir au triomphe final.

* * *

ORDRE GÉNÉRAL N° 548, du 13 Octobre 1918, de la III^e Armée.

EST CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

« Le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche :

« Régiment d'assaut qui a conservé dans cette guerre les rudes et éclatantes traditions de l'Arme blanche et de la baïonnette française. Sous le Commandement énergique et l'impulsion irrésistible de son chef, le Lieutenant-Colonel D'Auzac de Lamartinie, a franchi de vive force le Canal du Nord, le 29 Août 1918. Le même jour a emporté d'assaut, après de rudes combats de rues une ville importante dont il conservait la possession malgré une violente contre-attaque brisée à la baïonnette.

« Malgré les durs sacrifices stoïquement consentis, sous une réaction très violente d'artillerie, s'est élancé le 30 Août à l'attaque frontale d'un piton dominant la ville de 100 mètres, enlevant encore à la baïonnette des prisonniers appartenant à deux bataillons différents, et vingt-six mitrailleuses en action. »

« Signé : HUMBERT. »

CHAPITRE XIII

HIRSON. — LE TRIOMPHE DE L'ARMISTICE.

Des renforts, — les derniers cette fois, — sont arrivés. Les Bulgares ont cédé ; l'Autriche est vaincue ; l'Allemagne chancelle !!...

Il faut pourtant donner l'assaut suprême ; et le 26 Octobre nos hommes quittent le repos, et s'en vont vers la **Serre** pour aider au dernier effort.

La 58^e Division, progressant vers le Nord-Est, s'est emparée de la **Ferme Ferrières** après de durs combats ; la 37^e, qui la soutient d'abord, vient se glisser entre elle et la 35^e quand est atteinte la ligne **Parpeville-Monceau**, et bute contre les fortes positions de **Hérie-la-Viéville**. Le 2^e Tirailleurs est en réserve de Division, impatient de sauter à son tour à la gorge de l'ennemi ; les anciens du Régiment se rappellent ces noms de **Ferme Ferrières, Ferme Torcy, Bertaignemont** : ils s'abandonnent et se répètent : « Te rappelles-tu ?... »

La joie folle de la Revanche brille dans leurs yeux... Heureuse Division, la 37^e refait en sens inverse, mais victorieuse cette fois, le chemin de la retraite de 1914 !!!...

Cependant **Hérie-la-Viéville** ne cède pas sous l'effort des Zouaves, et le 2^e Tirailleurs, enfin porté en ligne, prend la place d'un Régiment de la 58^e Division : le 11^e Tirailleurs. La relève est opérée dans la nuit du 1^{er} au 2 Novembre : le Bataillon **Plasse** devant **Hérie-la-Viéville**, le Bataillon **Liébray** devant la **Ferme de la Bretagne**. Au moment où l'attaque, furieuse, va bondir, l'Allemand, pressentant la tempête, s'enfuit dans la nuit du 5, serré de près par nos patrouilles de chasse, non sans avoir toutefois tenté, la veille, de masquer son mouvement

par un bombardement d'une violence inouïe. Les Tirailleurs heureusement étaient bien abrités : seul le Capitaine **Cazale** est grièvement atteint. Enragée la poursuite commence contre l'ennemi enfin chassé de la formidable position de **Oise-Hunding**, où était enclavé **Hérie-la-Viéville**.

Aux Tirailleurs, à leurs Officiers fous de joie s'offrent l'inoubliable spectacle, l'incomparable émotion des « Civils » enfin délivrés qui se jettent à leur cou et les embrassent en pleurant!... Mais il faut s'arracher à ces douces étreintes pour courir sus à l'odieux ennemi ; il faut laisser à leur bonheur, sans le partager, les pauvres gens à peine entrevus... Les visages cependant reflètent des privations sans nombre ; les traits se sont durcis aux souffrances de la faim ; aussi toutes les musettes se sont ouvertes, tous les paquetages se sont allégés ; et la course maintenant s'accélère, stimulée d'une haine plus vive encore ! Les Tirailleurs passent en tête de la 37^e Division.

L'ennemi qui tient fortement le village de **Le Sourd** arrête leur marche dans l'après-midi, causant des pertes ; mais sa résistance s'évanouit dans la nuit, sous l'étreinte des Turcos ; et la progression reprend pour atteindre en fin de journée **Petite Rue des Juifs**, et **Grande Rue des Juifs**. Le feu des Allemands s'apaise ; le Régiment, dans cette journée, ne compte qu'un tué et deux blessés. Il passe le 7 Novembre la petite rivière du **Thon**, complètement infranchissable à gué : des arbres, des poutres, sont hâtivement jetés au travers ; les animaux sont renvoyés à **Étreaupont** dont le pont a sauté, mais que le Génie refait en toute hâte ; et la ruée continue...

Le lendemain, 8 Novembre, il faut stopper encore une fois devant une solide ligne ennemie qui couvre **Hirson**. Le village, le bois, la ferme de **Buire**, le remblai de la voie ferrée de **Hirson** à **La Capelle** sont traîtreusement tenus par d'invisibles mitrailleuses qui échappent absolument au tir de notre artillerie et sont très menaçantes. Dans l'après-midi, des avancées de de la position allemande sont réduites par des combat de sections ou de groupes de combat ; la soirée et la nuit se passent

en préparatifs d'attaque générale pour le lendemain matin : le contact immédiat est scrupuleusement gardé, et les trois Bataillons accolés reçoivent l'ordre de sauter à la gorge de l'Ennemi dans la nuit même s'il cherche à s'évader, aux premières lueurs du jour, s'il tient encore.

C'est dans ces conditions que le 9 Novembre de grand matin les habitants d'**Hirson** furent réveillés à la fois par les coups de fusil des trois têtes de colonne du 2^e Tirailleurs, par les coups de canon de nos groupes d'Afrique tirant au delà de la Ville, et le bruit du départ éperdu des arrière-gardes ennemies. Le Bataillon de droite, traversant **Hirson** sur les talons de l'Ennemi par la voie centrale, arrive le premier à la sortie de la ville et s'engouffre dans la **Forêt de Saint-Michel**, immédiatement suivi des deux autres Bataillons... C'est la poursuite ardente et sans répit, où les hommes de la province d'**Oran** manifestent leurs qualités extraordinaires de marcheurs rapides et infatigables.

La ruée du matin sur **Hirson** avait été si soudaine, si mordante, que l'Ennemi n'eut pas le temps de faire sauter les derniers ponts sur le **Gland** ; l'Artillerie divisionnaire put passer sans être retardée dans sa marche : un matériel considérable d'artillerie ennemie, un dépôt de vivres, tous chargés sur wagons, n'eurent pas le temps d'être refoulés par les Allemands en fuite. Toute la Division mangea plusieurs jours de la confiture allemande de betteraves que les Tirailleurs déclarèrent excellente, mais qui n'avait, en vérité, que le mérite d'avoir été « barbotée aux boches ».

Pendant que nos Bataillons, avant-gardes de la 37^e Division, débordaient la ville d'**Hirson** et s'échelonnaient sur la route de **Macquenoise** en balayant la forêt de ses derniers défenseurs, une cérémonie rapide se déroulait sur la Place de l'Hôtel-de-Ville, la plus émotionnante peut-être qu'auront vécue ceux qui en furent les heureux témoins.

Précédé de la Fanfare, le Drapeau du 2^e Tirailleurs, déployé à l'entrée de la Ville, accompagné du Colonel et encadré de la Compagnie Hors Rang, faisait son entrée dans **Hirson** enfin

libre ; les sons vibrants des Marches victorieuses se mêlaient aux claquements des derniers coups de fusil tirés du côté de la gare.

Une foule immense, frémissante d'enthousiasme, se pressait sur la Place ; tous les fronts se découvraient au passage du glorieux emblème ; les mères élevaient les enfants jusqu'à ses franges et l'embrassaient pieusement.

Ah quelle indicible émotion s'empara de tous les cœurs lorsque sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, fièrement, flottèrent Ses trois couleurs ! et qu'entouré des notabilités, du Conseil municipal, le Colonel éleva la voix pour annoncer à **Hirson** sa délivrance, tout heureux d'être le messager de la Victoire des Alliés !!

Des fleurs cueillies dans tous les jardins ornaient déjà chaque capote ; et quand, poussant à nouveau sus à l'Ennemi, le Colonel et son Etat-Major s'éloignèrent de la ville, des rubans tricolores, des bouquets rapidement assemblés avaient été noués aux crinières des chevaux.

Nettoyant la **Forêt de Saint-Michel**, nos hommes gagnaient déjà la frontière belge, quand le Régiment reçut l'ordre de s'arrêter à la sortie d'**Hirson** pour laisser passer le 3^e Zouaves lancé en avant-garde. Mais cet ordre n'avait pu lutter de vitesse avec eux : leurs derniers groupes déjà garnissaient les lisières Nord-Est de la Forêt, tandis que, bientôt rejoint par l'Etat-Major du Régiment, le Bataillon de tête s'installait à **Macquenoise**.

Le 3^e Zouaves désormais nous dépassait se jetant à son tour à la poursuite.

A **Macquenoise**, le Régiment apprit que le feu avait cessé non loin de lui pendant quelques heures pour laisser entrer dans nos lignes des parlementaires allemands : ... « Il doit y avoir du nouveau ? ... » se disaient entre eux les Tirailleurs !...

Le matin du 11 apporta la nouvelle inouïe que le feu cesserait à 11 heures, en vertu de l'Armistice imposé à l'Allemagne vaincue. Les hommes émerveillés virent passer des nuées d'avions lancés à la poursuite des colonnes allemandes en

retraite. Une canonnade formidable s'entendait au Nord, mais de notre côté seulement : c'était l'Armée Anglaise qui vidait ses coffres de tous les obus qu'elle désirait éviter de rapporter par delà la Manche.

A 11 heures, subitement, le silence se fit, complet... La Fanfare du 2^e Tirailleurs rassemblée sur la place de **Macquenoise** sonna : « Cessez le feu ! » L'air retentit des accents de la *Brabançonne*, de la *Marseillaise*, des glorieux hymnes de tous nos alliés, triomphalement sonnés ; puis dans l'Eglise de **Macquenoise** où se pressaient nos soldats, confondus dans la même émotion, Français et Musulmans se mêlaient aux habitants enfin libres ; un *Te Deum* solennel était chanté, honorant le Dieu des Armées, célébrant la Victoire.

.....
.....

Le 12 Novembre, seul survivant du début de la Guerre, le 2^e Bataillon poussait jusqu'à **Baileux**.

Tournés vers le Nord, les regards devinaient **Philippeville** tout proche ; ils cherchaient le Bois de **Hain** où s'engagèrent les premiers Turcos de 1914 !!...

Et tandis que les Cloches d'alentour lançaient vers le Ciel leurs carillons d'allégresse, que les pensées revenaient vers un matin de brume, .. évoquant le Souvenir du premier jour de retraite, nos clairons se tournaient vers les premières tombes : avec le refrain du glorieux Régiment ils annonçaient la Victoire à Ses Morts en sonnant la fin des combats !!!...

Et les Héros, tombés depuis quatre ans, ont frémi dans leurs tombes ; ressentant le contact de leurs frères retrouvés, ils ont, désormais vengés, repris leur sommeil éternel !

.....

* * *

ORDRE GÉNÉRAL N° 236, du 8 Février 1919, de la 1^{re} Armée

EST CITÉ A L'ORDRE DE L'ARMÉE :

« Le 2^e Régiment de Tirailleurs de Marche :

« Rude et glorieux Régiment qui s'est couvert de gloire au cours de la Campagne et notamment à Verdun. A peine retiré des combats brillants qui lui valaient une Citation à l'Ordre de l'Armée, a été rengagé le 27 Octobre 1918 sous le Commandement du Lieutenant-Colonel D'Auzac de Lamartinie. A montré beaucoup d'endurance et de vaillance dans l'attaque de la position de Hérie-la-Viéville. Dans une poursuite acharnée, s'est distingué par son mordant et son âpreté au combat, bousculant les arrière-gardes ennemies de jour et de nuit. S'est emparé d'Hirson en empêchant l'Ennemi d'achever la destruction des ponts.

« A capturé trente-cinq canons, dont dix lourds, et un important matériel. »

« Signé : DEBENEY. »

DÉCRET

portant attribution de la **Médaille Militaire**
au **2^e Régiment de Tirailleurs de Marche**
(5 Juillet 1919)

Article premier. — La **Médaille Militaire** est conférée
au **2^e Régiment de Marche de Tirailleurs** :

« Héroïque Régiment qui a surpassé, au cours de la Campagne, les plus glorieuses traditions d'une Histoire qui lui avait déjà valu la Croix de la Légion d'Honneur.

« Engagé à fond, dès le 22 Août 1914 sur la **Sambre**, il fait énergiquement tête à l'Ennemi le 23 à **Oret**, le 24 à **Florennes**, et le 29 à **Guise**, où il enlève à la baïonnette la ferme de **Bertaignemont**.

« Les 15, 16 et 17 Septembre, après l'héroïque résistance de **Cuts** (Oise), il marque, à **Tracy-le-Mont** et à **Quennevières**, le terme définitif de l'offensive des armées allemandes sur la route de **Noyon** à **Paris**.

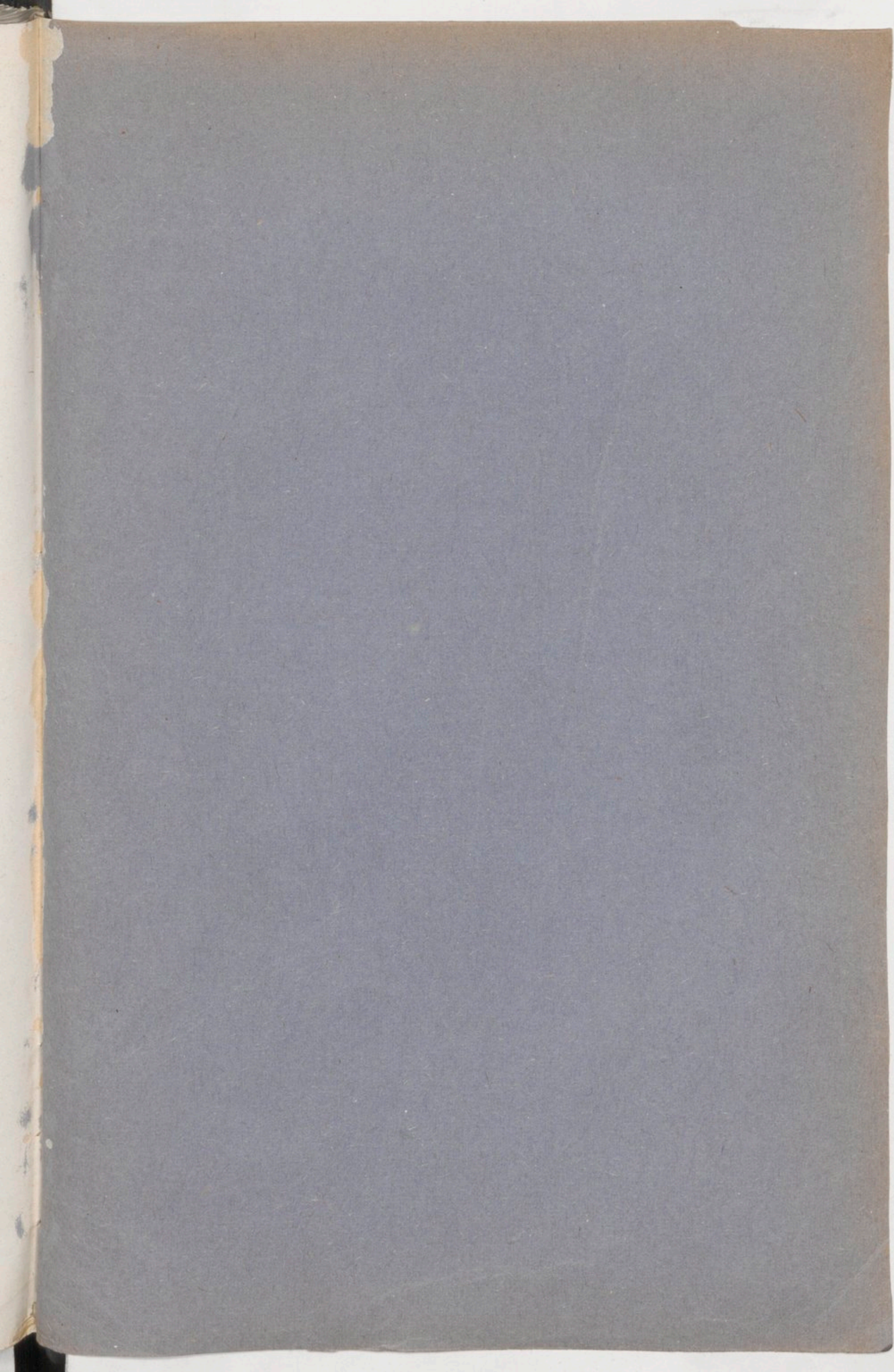
« Le 25 Septembre 1915, il prend à la Bataille de **Champagne** une part des plus glorieuses, attache ensuite son nom à la magnifique défense de **Verdun**, où il déploie pendant deux années consécutives ses plus belles qualités militaires : inébranlable dans le Sacrifice, irrésistible dans l'Attaque. Héroïquement il arrête la ruée allemande à **Louvemont**, les 23, 24 et 25 Février 1916, et à **Avocourt** d'Avril à Juillet. Le 15 Juillet il engage devant **Fleury** la magnifique contre-offensive qui se poursuivra ensuite sans arrêt jusqu'au 15 décembre 1916, date à laquelle, dans un élan splendide, il rejette définitivement l'Ennemi en **Woëvre**, au delà du **Bois Le Chaume**. Après avoir cueilli une nouvelle palme le 16 avril 1917, devant **Brimont**, il termine la

brillante série de ses combats devant **Verdun** par l'enlèvement de la **Cote 344** le 25 Novembre 1917.

« Porté devant **Amiens** en Avril 1918, il contient l'Ennemi, reprenant le terrain pied à pied pendant trois mois. Enfin les 8, 9 et 10 Août, il brise le front Allemand en enlevant le **Bois de Moreuil, Le Plessier, Guerbigny**, dans une course de 22 kilomètres qui ouvre la route de **Roye**; transporté sur la **Divette**, il s'empare de vive force de **Noyon, Chauny, Tergnier**, bouscule l'Ennemi dans une course ardente jusqu'aux portes de **La Fère**. A peine retiré de ces combats, il est de nouveau reporté sur la **Serre**, et continue la poursuite en direction d'**Hirson** et de la **Belgique**, où il s'arrête le 11 Novembre à **Baileux**, capturant, au cours de cette merveilleuse épopée 73 canons dont 19 lourds, plus de mille prisonniers et un énorme matériel de guerre. »

« Signé : POINCARÉ. »





ALGER — TYPOGRAPHIE JULES CARBONEL — ALGER

117238





